


6
FEY E FIDALGIA
G. E. Shelley
Sigil: Henrici: Baker: Tristram: e: Coll: Linc: Oxon
6



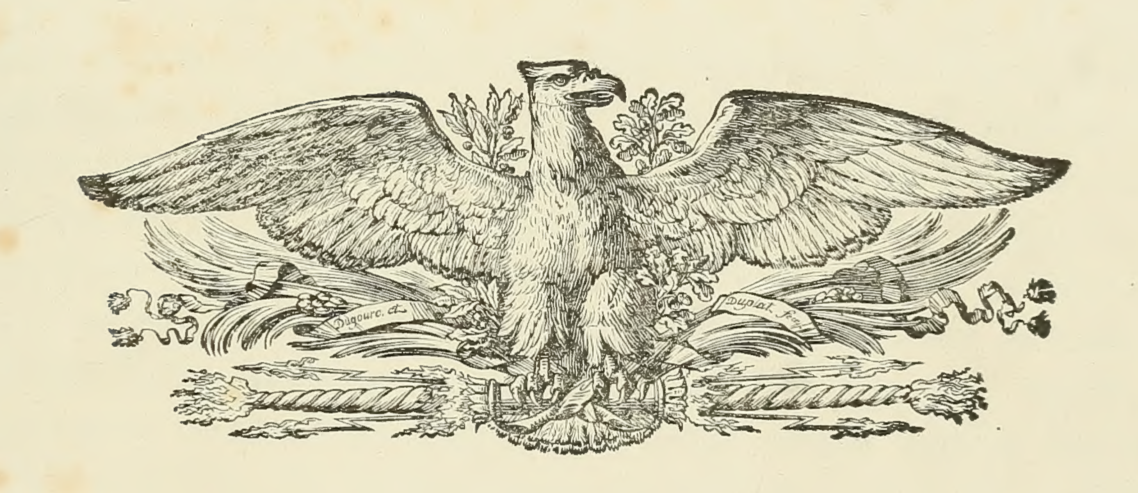
HISTOIRE NATURELLE

DES

OISEAUX D'AFRIQUE;

PAR FRANÇOIS LEVAILLANT.

TOME SIXIÈME.



PARIS,

DELACHAUSSÉE, RUE DU TEMPLE, N°. 40.

M. DCCC. VIII.



Smithsonian Institution.
NOV 23 1910
214980
National Museum.

HISTOIRE NATURELLE

DES

OISEAUX D'AFRIQUE.

DES PICS.

Les Pics sont en Afrique ce qu'ils sont par-tout où il se trouve quelqu'une de leur espèce, c'est-à-dire qu'ils y ont, ainsi que dans toute autre partie du monde, les habitudes, les allures, et les mœurs générales qui constituent ce genre d'oiseaux laborieux. La nature les destina à une vie active et pénible : car ce n'est qu'à ce prix qu'ils subviennent à leurs besoins. Mais Buffon nous en a tracé l'histoire avec une telle vérité, que nous ne saurions mieux faire, pour ne pas répéter ici ce qu'il a si bien dit avant nous, que de renvoyer le lecteur à l'endroit de son ouvrage où il traite ce sujet avec cette éloquence magique qui n'est propre qu'à lui, et qui si souvent fait adopter jusqu'aux écarts de son génie fécond et créateur. Nous ne ferons donc qu'ajouter quelques traits aux observations du grand écrivain.

Les Pics vivent en général dans les forêts et fréquentent de

préférence les hautes futaies où ils trouvent les plus grands et les plus vieux arbres, parce qu'ils font leur principale nourriture de larves perforeuses, et que les espèces d'insectes qui engendrent celles-ci, préfèrent elles-mêmes ces grands et vieux arbres pour se reproduire et se multiplier. La nature opposa les Pics à la trop grande multiplication de ces insectes destructeurs, par ce sage équilibre qu'elle établit, qu'elle maintient si bien parmi tous les êtres, et qui seul forme la base et le garant de leur conservation réciproque. Elle leur donna donc les moyens nécessaires à cette fin. D'autres oiseaux, qu'elle destina seulement à préserver l'extérieur des arbres par le besoin qu'ils ont de se nourrir des insectes qui pullulent à leur surface, ont nécessairement dû recevoir une partie des facultés des Pics, comme celle de grimper, par exemple; mais ceux-ci ont de plus que les autres une arme propre à leur faire atteindre leur proie jusqu'au fond de sa retraite cachée, et de l'en retirer: cette arme est une langue flexible et susceptible, par son élasticité, de s'alonger indéfiniment: la pointe en est dure et garnie, de chaque côté, d'un rang d'autres petites pointes crochues qui se couchant en sens inverse lorsque l'oiseau pique la larve au fond de son trou, se redressent ensuite pour accrocher cette dernière et la forcer d'arriver lorsque l'oiseau tire à lui: elle se contracte sur elle-même comme ces ressorts élastiques, en spirale, que l'homme met en usage, et se sépare, à sa base, en deux parties qui passent l'une d'un côté du cou, l'autre de l'autre: ces deux parties embrassant ainsi le larynx, remontent derrière la tête de l'oiseau, et vont s'implanter au front, chacune d'elles servant d'alonge à la langue. De cette sorte, telle langue de Pic qui, dans son action, peut atteindre jusqu'à cinq ou six pouces de distance et même plus, se contracte au point de n'avoir plus dans son

repos que la longueur du bec; mécanisme admirable que nos arts chercheroient en vain à imiter, s'ils prétendoient nous rendre la simplicité dont il est, unie aux moyens d'exécution les plus puissans ! Rien de trop, mais tout ce qu'il falloit pour l'usage d'une telle arme, dont la flexibilité la fait se prêter à toutes les sinuosités des trous des larves perforeuses, pendant que la propriété qu'elle a de se contracter sur elle-même lui laisse toujours toute sa force, quelle que soit la profondeur à laquelle l'oiseau veut atteindre. Enfin une pointe presque osseuse pour piquer, des crochets renversés qui garnissent cette pointe, et qui, par leur mobilité, ne se prêtent pour former autant de harpons, que quand cette pointe a fait son effet (1).

Les Pics, qui peuvent être considérés comme l'emblême de l'homme laborieux, sont sédentaires et vivent en général isolément; je dis *en général*, parce que nous connoissons parmi eux une espèce qui vit en troupe. Aussi verrons-nous que cette espèce diffère à certains autres égards du reste de ses congénères, et que la manière dont elle subvient à ses besoins

---

(1) La langue des Pics est composée de deux longs filets cornés, réunis seulement et soudés ensemble à leur extrémité antérieure où ils forment une pointe solide triangulaire, garnie sur ses bords latéraux des dents à crochets dont nous avons parlé; ces deux filets sont ensuite enveloppés dans un fourreau musculeux commun à tous deux, et qui ayant la propriété de se contracter sur lui-même, se raccourcit ou s'alonge à volonté, en se prêtant au jeu de la pointe qui est dégagée du fourreau. Les deux filets sont reçus chacun à leur extrémité postérieure, dans un fourreau particulier qui passant de chaque côté du cou, en embrassant le larynx, remontent derrière la tête, et vont s'implanter sur le front. Ces deux fourreaux particuliers reçoivent ainsi chacun l'excédant des filets à mesure que la langue a besoin de se raccourcir; de telle sorte que lorsque l'oiseau pousse sa langue au dehors, les deux filets se réunissent dans le fourreau commun, et quand il la retire, chacun d'eux se sépare pour rentrer dans son fourreau particulier.

n'exigeant pas sans doute un travail aussi pénible que celle dont les autres Pics pourvoient aux leurs, elle a nécessairement plus de goût pour la société; n'est-ce pas ainsi que chez les hommes eux-mêmes, nous voyons que ceux qui s'occupent le moins sont toujours ceux qui en montrent le plus pour elle? Cependant, quoique la vie pénible des Pics en général exige l'isolement, ces oiseaux ne laissent pas que de se rassembler chaque soir. Le père et la mère réunissent tous leurs petits dans le même trou qui a servi de berceau à ceux-ci, et où toute la famille passe la nuit pour, dès le point du jour, se séparer de nouveau et vaquer, chacun de son côté, aux moyens de pourvoir à ses besoins. C'est encore ainsi que chez les hommes laborieux qui mènent une vie dure, les travaux pénibles du jour dispersent tous les membres d'une famille, que le tems du repos rapproche ensuite sous le toit paternel pour leur faire goûter ensemble les douceurs d'un sommeil paisible et réparateur, que tels riches cherchent en vain sous leurs lambris dorés, après avoir promené leur fastidieuse inutilité dans vingt cercles d'oisifs comme eux. Le repos est-il fait pour celui qui ne connoît pas le travail? Les Pics se retirent donc, tous les soirs, dans des trous d'arbres, et c'est dans ces trous que les femelles déposent leurs œufs sans y faire de nid: ces oiseaux diffèrent en ceci de plusieurs autres, qui, pour s'établir comme eux dans des trous d'arbres, n'y construisent pas moins un nid; telles sont entre autres quelques espèces de mésanges. Mais par-tout le peuple a cru et croit encore que les Pics endommagent les forêts; et comme plusieurs hommes de mérite sont encore venus accréditer cette erreur (1), il en

---

(1) Buffon, en parlant du Pic noir d'Europe, dit: « Cet oiseau creuse profondé- «

est

est résulté que dans beaucoup de pays on a desiré et peut-être tenté, pour la conservation des bois, de proscrire ces oiseaux, tandis que, pour cette même conservation, il est évident qu'il faudroit au contraire chercher à en augmenter le nombre; car en détruisant les insectes et les larves qui rongent le bois, ces oiseaux rendent un service réel aux propriétaires au lieu de leur causer aucun dommage, et de concourir à la destruction des arbres. Loin donc de percer, comme on l'a dit fort mal-à-propos, les arbres les plus sains, il est de fait qu'ils ne font que profiter des trous déja faits par les larves perforeuses; car ces animaux n'ont pas plutôt pratiqué, dans le corps des arbres, des conduits qui donnent passage à l'eau, que celle-ci, en filtrant, commence à les carier et finit bientôt, à mesure qu'elle s'y amasse, par en pourrir tout l'intérieur (1). Ainsi les Pics, que leurs besoins conduisent à ces

---

« ment les arbres pour se loger dans le cœur où il se met fort au large. On voit « souvent au pied de l'arbre, sous son trou, un boisseau de poussière et de petits « copeaux (il auroit fallu ajouter de *bois pourri*). Quelquefois il creuse, il excave « l'intérieur des arbres au point qu'ils sont bientôt rompus par les vents. Cet oi- « seau, continue le même auteur, feroit donc grand tort aux arbres, si l'espèce « en étoit plus nombreuse. » Mais, par une contradiction inconcevable, il avoue qu'il s'attache de préférence aux arbres *dépérissans*; « et malgré cela, les gens soi- « gneux de leurs bois cherchent, dit-il encore, à détruire ces Pics, parce qu'ils « ne laissent pas d'attaquer aussi beaucoup d'arbres sains. » Buffon cite encore un Mémoire d'un M. Deslandes, où ce dernier se plaint du ravage que les Pics occasionnent aux arbres. Comment citer le témoignage d'un homme qui prétend que ces oiseaux se servent de leur langue, comme d'une tarière, pour percer les arbres?

(1) Une branche cassée près du tronc donne aussi passage à l'eau des pluies, laquelle filtrant par là dans le corps de l'arbre, y cause une pourriture dont les Pics savent bien profiter. Il ne s'agiroit, pour remédier aux dommages causés ainsi par ces eaux de pluie à la faveur des branches cassées près du tronc, que de tailler en biseau l'endroit de la cassure. Ce moyen bien simple et peu coûteux, qu'on

endroits des arbres gangrenés qu'ils savent bien reconnoître et sonder par le moyen de leur longue langue, ne font autre chose que vider ces endroits pourris pour s'y faire un logement commode et y élever leurs petits. Cette opération leur est facile, puisqu'il ne s'agit que d'extraire du fond de ces mêmes endroits un bois mort et vermoulu qui cède au plus léger effort : elle est même si loin de nuire aux arbres dans lesquels elle a eu lieu, qu'il est de toute vérité que ceux qui se trouvent ainsi habités par une famille de Pics, sont par là préservés d'une plus grande dégradation de la part des larves perforeuses ; car les insectes qui déposent ces dernières, et que la nature a doués, ainsi que tous les êtres, de cet instinct qui les porte à veiller à leur conservation, se gardent bien de venir déposer les fruits de leur progéniture dans le lieu même qu'habitent les ennemis de leur race.

Les Pics sont en général des oiseaux grimpeurs : cette qualité ne leur est cependant pas strictement nécessaire, puisque nous en connoissons plusieurs qui ne grimpent point, tel que celui dont je parlerai sous le nom de Pic laboureur. Tel est encore le très-petit Pic de Cayenne, que tous les naturalistes ont décrit, et qui ne doit pas pouvoir grimper ; car la queue, au lieu d'avoir les caractères qui donnent aux oiseaux la faculté de grimper, n'est composée chez lui que de plumes courtes et molles qui ne peuvent le soutenir et le lancer comme le feroit un ressort, et ainsi que cela se fait chez les oiseaux qui grimpent réellement. Jusqu'ici les Pics peuvent donc être

---

pourroit confier aux gardes des forêts, qui, en général sont des fainéans, et qu'on ne mettroit en usage que pour les plus beaux arbres, éviteroit bien plus de dégât aux forêts que celui de détruire tous les Pics.

divisés en deux familles, en Pics grimpeurs et en Pics non grimpeurs. Les premiers, on les connoîtra d'abord à la forme seule de leur queue; car c'est d'elle uniquement que dépend, chez les oiseaux la faculté de grimper. Les oiseaux grimpeurs ont nécessairement aussi la queue étagée, les pointes des pennes de cette partie formant chez eux autant de points d'appui placés à différentes hauteurs au moyen de cet étagement. Les tiges de ces pennes ont l'élasticité de la baleine et sont toutes naturellement formées en arc; la pointe de chaque penne se place ainsi d'elle-même dans les gerçures sur lesquelles frotte la queue quand l'oiseau grimpe. L'élasticité des tiges des pennes de la queue est aussi absolument nécessaire pour que l'oiseau en appuyant sur elle, lui fasse faire ressort, ce qui le lance en avant. Ce mouvement qu'ils font pour appuyer sur leur queue, et celui par lequel ils s'élancent ensuite, sont si bien marqués chez tous les oiseaux qui grimpent, qu'avec un peu d'attention on peut compter leurs pas, ou plutôt leurs bonds, car les deux pieds portent à la fois et montent ensemble. Les barbes des pennes de la queue des oiseaux grimpeurs sont aussi détachées les unes des autres, et d'une nature ferme, mais seulement vers l'extrémité des pennes où il est nécessaire qu'elles soient ainsi pour augmenter le nombre des points d'appui. Tout oiseau qui a cette forme de queue, est donc un oiseau qui peut grimper. Observons seulement que de ce qu'un oiseau peut grimper, il ne faut pas toujours conclure qu'il grimpe. Cette restriction, qui, au premier coup d'œil, peut présenter un paradoxe, n'en est cependant pas un; car nous ferons connoître un Pic qui, bien qu'il ait tous les attributs des Pics grimpeurs, ne grimpe jamais. Ce qui donc devroit paroître bien plus extraordinaire, bien plus paradoxal, ce seroit de voir grimper

un oiseau qui n'auroit aucun des attributs nécessaires à cette fonction. Or il est arrivé que de très-grands naturalistes s'étant mépris sur l'attribut qui seul donne aux oiseaux la faculté de grimper, ont fait des barbus, des coucous, des toucans, de tous les oiseaux enfin qui ont deux doigts devant, deux doigts derrière, des oiseaux grimpeurs; il est bien vrai qu'ils ont compris les Pics dans cette cathégorie, mais ils en ont exclu beaucoup d'oiseaux qui grimpent très-bien quoiqu'ils n'aient pas les doigts disposés deux à deux. Les naturalistes conviendront-ils maintenant de la futilité de ces méthodes artificielles où ils établissent des règles invariables pour marquer les limites de leurs divisions rigoureuses, que désavoue la nature ? Quelle plus grande preuve au reste, de l'insuffisance de ces systêmes de classifications d'après les caractères compassés qui déterminent les classes, les ordres, et même les genres, que de voir régner la confusion la plus absurde dans l'application qu'en ont faite les mêmes hommes qui avoient imaginé ces règles immuables dont ils sont, à chaque pas, les premiers à s'écarter ? Convenons que, pour connoître les choses, il faut avant tout les étudier; et gardons-nous sur-tout d'établir des règles générales sur de simples conjectures ou même sur des faits isolés.

Il suit de ce que nous avons dit plus haut, que les Pics ont la même forme de queue à baguettes élastiques formant ressort, que tous les oiseaux qui grimpent effectivement (1). Ils ont aussi de commun avec beaucoup d'autres oiseaux qui ne grimpent pas, le caractère pris de la conformation des pieds,

---

(1) Les picucules, les talapiots, notre grimpereau d'Europe, ainsi que plusieurs autres bons grimpeurs, qui n'appartiennent point à ces derniers par leur genre.

quelle que soit la distribution des doigts, deux par devant et deux par derrière, trois devant et un derrière, ou enfin deux devant et un derrière, parce que, comme nous le voyons, la faculté de grimper ne réside pas chez les oiseaux dans la conformation des pieds. Cependant outre la forme de la queue, celle des ongles à crampons (ongles plats sur les côtés, bien arqués, ayant un bord plus élevé que l'autre et coupé à dents de scie) est nécessaire pour que l'oiseau puisse se tenir accroché solidement. Les Pics partagent donc encore ce caractère non-seulement avec tous les oiseaux grimpeurs, mais même avec ceux qui ne cherchant leur nourriture que sur la surface des arbres, n'y grimpent point et ont seulement besoin de s'y tenir fortement cramponés (1). Les Pics ontl a tête solide, lourde; leur bec en coin est projeté de manière que la pointe répond au milieu de la tête (tête martelière), ainsi que cela se voit dans tous les oiseaux piocheurs (2). Ils ont la langue longue, flexible, susceptible de s'alonger et de se raccourcir à volonté, et cette partie est chez eux armée au bout d'une pointe solide, ce qu'ils ont de commun avec le torcol seulement. Cependant la langue du torcol, qui ne sert point à harponner les larves perforeuses pour les tirer de leur trou, n'a pas de dents crochues qui la garnissent comme celle des Pics. La langue des oiseaux suce-fleurs (3), qui a aussi la propriété de s'alonger au dehors comme celle des Pics et du torcol, parce qu'elle a à sa racine deux nerfs érecteurs

---

(1) Les promérops proprement dits, les sitelles, le torcol. Voyez leurs attributs dans notre Histoire des promérops et des guépiers.

(2) Bécasses, bécassines, pluviers, vanneaux, etc.

(3) Les sucriers, les colibris, l'oiseau-mouche. Voyez notre Histoire des sucriers.

qui la prolongent, et qui, embrassant le larynx, vont se loger chacun dans une gaine qui aboutit au front, diffère de celles des Pics et du torcol, en ce qu'étant d'une nature cornée, elle est creusée en goutière et munie au bout de plusieurs filets spongieux, (langue à suçoir). Les Pics n'ont donc, ainsi que nous l'avons fait voir, qu'un seul caractère qui leur soit exclusivement propre ; c'est d'avoir une langue à harpons. Jusqu'ici du moins les Pics seuls nous ont présenté ce caractère. Cependant il sera toujours facile de distinguer un Pic de tout autre oiseau, à l'ensemble des attributs dont nous avons déja parlé. On le reconnoîtra encore à son cri aigre et pinchard, ainsi qu'à son vol par bonds, et aux coups redoublés qu'on lui entend donner aux arbres, pour jeter l'épouvante parmi les insectes qui se réfugient dans leurs gerçures et dans leur mousse, et les happer au moment où ils veulent prendre la fuite. Ces coups sont encore un moyen qu'ils emploient pour sonder les endroits creux et reconnoître les trous habités par les larves perforeuses. Les Pics ne sont jamais gras, et quoique bien charnus, leur chair est nerveuse, toujours dure, noire, et de peu de valeur. Leur plumage est en général très-varié, et il est peu de ces oiseaux qui n'ait de rouge, soit sur la tête, au croupion, ou sous la queue; mais il arrive souvent que ce rouge ne se montre pas encore dans le premier âge. A une seule près, on trouve sur les Pics toutes les couleurs : jusqu'ici du moins nous n'avons vu de bleu sur aucun d'eux, comme nous n'avons jamais vu de rouge sur aucun martin-pêcheur, à moins qu'on ne veuille prendre pour du rouge, le roux vif que les naturalistes ont désigné souvent par le mot *rouge*. Le Pic est naturellement méfiant et se laisse difficilement approcher quand il a remarqué qu'on le chasse. Si l'on vient à en surprendre un à portée, il faut bien se garder,

pour le tirer, de tourner l'arbre sur lequel il est ; car s'il voit faire le moindre mouvement, il part aussitôt; mais quoique l'oiseau malin ne manque pas de tourner lui-même vers le côté opposé au chasseur, si celui-ci reste tranquille sans bouger, le Pic, curieux aussi d'épier les mouvemens de l'ennemi, ne tardera guère à montrer le flanc, et à donner par là toute facilité de le tirer. Lorsque, dans le bois, on entend de loin le bruit d'un Pic qui frappe sur un arbre, on le fait approcher à l'instant en frappant soi-même à-peu-près comme lui, ou contre un arbre, ou sur la crosse de son fusil. On le fait approcher aussi en *frouant* ou en contrefaisant la chouette. Il est à remarquer que parmi les nombreux oiseaux recueillis à la Nouvelle-Hollande, il ne s'est trouvé jusqu'à ce moment aucun Pic.

LE PIC OLIVE.

N°. 248, le mâle. N°. 249, la femelle.

Le pic d'Afrique, auquel je donne le nom de Pic olive, est celui dont parle Buffon, sous la dénomination de pic à tête grise du Cap de Bonne-Espérance; mais ce naturaliste n'ayant vu qu'un jeune individu de l'espèce, d'après lequel il l'a dénommée, il devient aujourd'hui nécessaire de lui substituer un nom qui ne donne pas le change sur cette espèce, en perpétuant l'erreur de Buffon sur ses attributs; ainsi le mâle et la femelle, parvenus à l'état parfait, ayant tous deux le dessus de la tête rouge, le nom de pic à tête grise ne convient évidemment plus à l'espèce.

Ce pic habite toute la côte de l'est d'Afrique, depuis la rivière Duywen-Hock, où j'ai rencontré seulement les premiers individus que j'en ai vus, jusque chez les Caffres; on le trouve aussi dans beaucoup d'endroits de l'intérieur des terres; mais je ne l'ai vu nulle part dans mes courses sur la côte de l'ouest.

Nous ne parlerons pas de la taille de l'oiseau, puisqu'en en ayant figuré deux individus de grandeur naturelle, le lecteur peut s'en rapporter, à cet égard, à nos deux planches, dont l'une représente le mâle parvenu dans son état parfait, et l'autre une jeune femelle.

Le



Le Pic olive, mâle.

de l'Imprimerie de Langlois.



La femelle du Pic olive.

de l'Imprimerie de Langlois

Le mâle a le front et le dessus de la tête d'un gris olive mélangé de rouge, et l'occiput couvert de plumes soyeuses à brins chevelus, d'un rouge éclatant. Les joues et la gorge sont d'un gris olivacé, auquel succède un vert-olive glacé de jaune, qui lui donne un grand brillant exposé à la lumière, et qui est la couleur dominante de tout le plumage en général, à l'exception du croupion et des couvertures du dessus de la queue qui sont d'un rouge vif. Les pennes des aîles, ainsi que celles de la queue, sont d'un noir brun dans leur intérieur, et du même vert-olive que le plumage général, dans leurs parties extérieures. Le bec est noir, ainsi que les ongles; les yeux sont d'un brun rouge, et les pieds plombés.

La femelle est non-seulement un peu plus petite que le mâle; mais elle diffère encore de ce dernier, en ce que sa couleur olive est généralement plus brunâtre, et que son rouge n'est ni aussi vif, ni aussi étendu que le sien, quoiqu'elle en ait cependant dans les mêmes endroits que lui, lorsqu'elle est parvenue à l'âge de deux ans; dans le premier âge, le mâle a déja du rouge sur le milieu de l'occiput; mais la femelle, dans le même état, n'en montre que sur le croupion, et elle a la tête, les joues et la gorge grises, ainsi qu'on le voit sur la figure que nous avons donnée d'une jeune femelle dans la première année de son âge. Après la première mue, et lorsque les mâles sont très-vieux, on remarque aussi un peu de rougeâtre qui teint les plumes du milieu de leur sternum.

Le Pic olive niche, comme tous les autres pics, dans un trou d'arbre. La ponte est de quatre œufs blancs, que le mâle couve tour à tour avec sa femelle.

Si le lecteur prend la peine de consulter la figure que Buffon a donnée de son pic à tête grise, N°. 786 de ses planches enluminées, je pense qu'il restera convaincu, ainsi que moi, que c'est du même oiseau que mon Pic olive, dont a parlé ce naturaliste.

Nous avons reçu du Sénégal et de divers autres points de l'Afrique, cette espèce, dont les individus ne nous ont présenté aucune différence avec ceux que j'ai rapportés de la partie que j'ai parcourue de ce continent.



Le Pic tigré, mâle.

de l'Imprimerie de Langlois.

LE PIC TIGRÉ, MÂLE.

N°. 250.

C'est dans les forêts d'Auteniquoi que pour la première fois j'ai rencontré cette charmante espèce de pic, à laquelle je donne le nom de Pic tigré, parce que tout son plumage, sur le devant du cou, la poitrine et tout le dessous du corps sont agréablement tachetés de noir sur fond blanc jaunâtre, et qui n'imite pas mal, par la forme ronde des taches, celles d'une peau de panthère.

Le mâle, parvenu dans son état parfait, a une balafre rouge, qui, prenant naissance au coin de la bouche, s'étend de chaque côté en forme de moustache. Le dessus de la tête est d'un rouge ondé de gris-vert, et l'occiput est couvert d'une calotte rouge, formée de plumes chevelues, qui sont assez longues, pour que, lorsque l'oiseau est animé d'une passion quelconque, elles lui forment une sorte de toupet hérissé qui lui donne l'apparence d'être huppé. Le derrière du cou, le manteau, les couvertures des ailes, le dos, le croupion et les couvertures du dessus de la queue sont d'un vert olive jaunâtre, brunissant sous certains aspects, et finement marquetés ou vermiculés de blanc fauve. Les pennes alaires, d'un brun-noir olivacé, sont coupées de blanc sur leurs bords extérieurs, et tachetées de la même couleur dans leur intérieur; la queue

est du même vert que le dos, mais agréablement coupée et variée de blanc jaunâtre, et le bout de chacune de ses plumes est d'un jaune rougissant. Le bec est d'un noir-brun, ainsi que les pieds et les ongles; les yeux sont d'un brun rougeâtre.

La femelle adulte ressemble absolument au mâle, à la seule différence qu'elle est un peu moins forte que lui, qu'elle n'a point de moustaches rouges, et qu'elle n'a de rouge que sur l'occiput, toute la partie antérieure de sa tête étant pointillée de blanc fauve sur fond vert-olive. Sa couleur générale a aussi moins d'éclat que celle du mâle. Dans le jeune âge, la femelle n'a point de rouge sur la tête, pendant que le mâle, dans le même état, en a déja sur l'occiput; mais les moustaches rouges qui sont l'attribut de ce dernier, ne se montrent qu'à l'âge de deux ans révolus.

Quoique l'on commence à trouver cette espèce de pic dans les forêts d'Auteniquoi, elle est cependant moins abondante dans cette partie que dans les environs de la rivière Gamtoos et chez les Caffres.

La ponte est de quatre œufs tachetés de brun sur fond blanc bleuâtre; et le mâle s'occupe, ainsi que la femelle, du soin de l'incubation. Nous avons figuré un mâle de cette espèce dans toutes ses proportions.

Nous soupçonnons que l'épeiche ondé et tacheté de Nubie, dont Buffon a donné une description et une figure, N°. 667 de ses planches, appartient encore à l'espèce de notre Pic tigré, et qu'il n'a vu qu'une femelle de l'espèce. Cependant la description de ce pic de Nubie diffère bien, à quelques égards, de la

nôtre ; mais ici, comme dans cent endroits, il est facile de voir que Buffon n'a décrit l'oiseau que d'après la mauvaise figure de ses planches enluminées.

Au reste, nous sommes certains que l'espèce de notre Pic tigré se trouve dans plusieurs autres parties éloignées d'Afrique, puisque nous l'avons bien reconnu dans plusieurs envois d'oiseaux recueillis au Sénégal et sur la Côte d'Or, et qu'un individu que nous avons vu dans le Cabinet d'histoire naturelle de Paris, et que nous avons bien reconnu pour être une femelle de notre Pic tigré, étoit étiqueté *Pic tacheté* de Nubie. Or il est plus que probable que c'est ce même individu qui a servi pour la figure qu'a publiée Buffon, ou pour mieux dire Daubenton jeune; car, c'est ce dernier qui imagina de publier les figures seules des oiseaux du Cabinet du Roi : ce qui donna à Buffon l'idée d'en faire les descriptions, que malheureusement il a toutes faites d'après ces mauvaises figures, dont aucune n'étant dénommée d'une manière conforme aux descriptions, on a la preuve la plus convaincante que ce n'est pas enfin Buffon qui a dirigé les planches de son ouvrage.

LE PIC A DOUBLE MOUSTACHE.

N°. 251, le mâle. N°. 252, la femelle.

Deux larges moustaches noires, dont l'une descend du coin de la mandibule inférieure sur les côtés du cou, pendant que l'autre part de l'œil, forment le signalement de cette espèce de pic que je n'ai rencontré que dans le pays des Caffres. Ces moustaches, d'un noir mat, font d'autant plus d'effet, qu'elles tranchent nettement sur le fond qui les environne de toute part, les joues et la gorge étant d'un blanc pur; ce caractère peut d'autant mieux servir au signalement de l'espèce, que ces doubles moustaches sont, non-seulement propres au mâle et à la femelle, mais même aux jeunes qui en sont déja pourvus en revêtant leurs premières plumes, avant de quitter le nid. La taille de ce pic est à-peu-près égale à celle de l'épeiche d'Europe. Le mâle a tout le devant du dessus de la tête, c'est-à-dire, le front et le sinciput couverts de petites plumes noires, piquetées de roussâtre; l'occiput est d'un rouge de vermillon auquel succède une large tache noire qui simétrise agréablement avec les moustaches noires et le fond blanc qui séparent ces dernières. Tout le plumage du dessus de l'oiseau, c'est-à-dire, le bas du col, le dos, le manteau, les scapulaires, le croupion, les couvertures du dessus des aîles et toutes les dernières pennes mêmes de celles-ci, sont d'un vert d'olive pochetée, tirant, suivant les coups de lumière, plus ou moins



Le Pic a double moustaches, mâle.

de l'Imprimerie de Langlois



Le Pic a double moustaches, femelle.

de l'Imprimerie de Langlois

au brun, ou au jaune, et même au gris, notamment vers le cou et sur le croupion, où cette dernière couleur semble dominer le plus; mais toutes ces mêmes parties du dessus de l'oiseau, sont de plus tachetées, et comme vermiculées de jaunâtre. Les grandes pennes alaires, dont les tiges sont d'un jaune d'or, sont d'un brun olivacé, plus jaunâtre cependant à l'extérieur qu'intérieurement, et toutes sont marquetées de taches jaunâtres. Les pennes de la queue, dont les tiges sont aussi couleur d'or, sont en général comme celles des aîles; mais on y remarque de plus un ton rougeâtre à la pointe de chacune d'elles. Le milieu de la gorge est blanc, et ce blanc continue jusqu'au bas du cou; mais il est légèrement haché de gris-olive, qui, à mesure qu'il descend sur la poitrine, se prononce plus largement. Enfin tout le reste du plumage, depuis la poitrine jusqu'en y comprenant les couvertures du dessous de la queue, est sur un fond brun olivâtre, rayé, en hachures, de blanc sale, jaunissant un peu sous la queue. Le bec est noir, les ongles et les pieds sont bruns et les yeux d'un rouge foncé.

Outre que la femelle est un peu plus petite que le mâle, elle se distingue parfaitement de ce dernier, en ce qu'au lieu de la calotte rouge de celui-ci elle en a une noire, et qu'en général ses hachures sont moins nettes et ses couleurs plus brunâtres que celles du mâle. Dans le jeune âge, le mâle n'a qu'une petite plaque rouge sur le milieu de l'occiput, et ses couleurs ont la teinte de celles de la femelle adulte; mais j'ai remarqué que de très-vieilles femelles prenoient aussi un peu de rouge comme les jeunes mâles.

Le Pic à double moustache est très-abondant dans tout le pays des Caffres, où on le trouve à chaque instant grimpant

sur le tronc des mimosas, qu'il frappe avec une telle force, que lorsque j'entendis ces oiseaux pour la première fois, je croyois bien que j'allois avoir à faire à un pic égal, au moins pour la taille, aux plus grands pics d'Amérique. La ponte de ce pic est de quatre œufs d'un blanc mat, et le mâle couve aussi bien que la femelle.



Le petit Pic a baguettes d'or, 1. le Mâle, 2. la femelle.

de l'Imprimerie de Langlois.

LE PETIT PIC A BAGUETTES D'OR.

N°. 253, le mâle, fig. 1. la femelle, fig. 2.

Ce pic, le plus petit de tous les oiseaux de ce genre, que j'ai trouvé en Afrique, est aussi celui que l'on rencontre le plus communément et le plus près du Cap, où, bien certainement il se seroit déja porté, si on y trouvoit de grands bois; aussi cette espèce s'est-elle arrêtée du côté de la pointe sud d'Afrique, précisément où se terminent les forêts. Ainsi c'est à *Groote vaders bosch* (le bois du grand-père), où je l'ai rencontré pour la première fois sur la côte de l'est; dans les bois qui revêtent les montagnes des 24 Rivières, dans l'intérieur, et enfin, dans les lisières de mimosas et d'ébeniers qui bordent les deux rives de l'Eléphant, sur la côte ouest. Car, passé ces limites, on ne voit aucuns de ces pics nulle part, en s'avançant vers le Cap de Bonne-Espérance; pendant qu'on y en voit une espèce particulière, dont nous parlerons ci-après, laquelle, ayant des mœurs et des habitudes différentes de celles de tous les autres oiseaux de ce genre, n'a pas besoin d'arbres, ni pour s'y loger, ni pour y trouver sa nourriture.

Nous avons figuré le petit Pic à baguettes d'or de grandeur naturelle, ainsi nous ne parlerons pas de ses dimensions. Le mâle, qui est un peu plus grand que la femelle, a le front d'un brun roux auquel succède un peu de noir qui adhère à une belle

touffe de plumes effilées, d'un rouge vif, et que l'oiseau redresse souvent en forme de huppe hérissée. Le derrière du cou, le manteau, les couvertures du dessus des aîles, le dos, le croupion, en un mot tout le plumage du dessus de l'oiseau, sont, sur un fond brun olivacé, coupés de festons d'un blanc jaunâtre. Les pennes des aîles, ainsi que celles de la queue, ont leurs tiges d'un beau jaune d'or brillant, et portent sur leurs barbes extérieures une sorte de marqueterie jaunâtre, et sur les intérieures des taches blanches. Du blanc, couronne les yeux et se montre aux environs des joues qui sont roussâtres, et sur la gorge, où de chaque côté on apperçoit deux balafres noires tombant sur la poitrine. Le bas du cou et la poitrine sont grivelés de noirâtre sur un fond blanc gris jaunissant, qui est la couleur du reste du dessous du corps, sauf quelques petits traits bruns qu'on voit sur le milieu de chaque plume de ces dernières parties. Le bec est brun, ainsi que les pieds et les ongles; les yeux sont jaunâtres.

La femelle a ses couleurs moins brillantes que le mâle, et sa calotte est noir-brun au lieu d'être rouge. Cependant, à un certain âge, on lui voit une petite plaque rouge sur le milieu de l'occiput. Le mâle, dans son jeune âge, ressemble à la femelle et porte déja, au sortir du nid, du rouge derrière la tête. La ponte de cette espèce de pic est de cinq, six et même de sept œufs d'un blanc pur. J'ai remarqué que les mâles couvent aussi bien que les femelles.



Le Pic laboureur mâle.

de l'Imprimerie de Langlois.



Le Pic laboureur femelle.

de l'Imprimerie de Langlois.

LE PIC LABOUREUR.

N°. 254, le mâle. N°. 256, la femelle.

Je donne à ce pic le nom de laboureur, parce qu'il fait sur la terre tout ce que les autres pics font sur les arbres; c'est-à-dire qu'il la fouille pour y faire la guerre aux larves qui s'y enfouissent, et dont le nombre est tout aussi grand peut-être que de celles qui pullulent dans le corps des arbres. Cette espèce de pic ne déroge donc point aux fonctions générales que la nature a départies à cet ordre d'oiseaux destinés principalement à la destruction des larves perforeuses; mais comme, suivant la nature de chaque sorte d'insectes, ces larves perforeuses s'engendrent dans différens lieux, il étoit nécessaire, sans doute, qu'il y eût des pics dont le naturel fût modifié suivant les différentes fonctions auxquelles ils étoient appelés, ces oiseaux étant les seuls qui soient armés de manière à chasser avec succès cette proie.

Le Pic laboureur ne grimpe jamais; cependant, par des vues dont on ne peut même conjecturer le motif, et qui paroîtroient une sorte de contradiction, si on pouvoit en supposer à celui qui a tout fait et gouverne tout; ce pic qui ne grimpe point, disons-nous, puisqu'il n'a pas besoin de le faire, n'en a pas moins la queue conformée comme celle de tous les oiseaux qui grimpent effectivement. Aussi, ayant d'abord rencontré

cette espèce dans les environs du Cap, et dans les lieux où il n'y avoit pas d'arbres, et ayant bien remarqué sa manière de vivre par terre, je soupçonnai tout naturellement que l'espèce avoit été contrainte d'embrasser un genre de vie analogue aux circonstances, et qu'en habitant un pays sans arbres, elle s'étoit habituée à chercher sa vie dans la terre. Mais, par la suite, ayant retrouvé la même espèce dans des cantons très-boisés, et ne la voyant jamais entrer dans les forêts où abondoient toutes les autres espèces de pics, je fus convaincu qu'il étoit de la nature de cette espèce de fouiller la terre et non les arbres, et j'en fus bien plus persuadé encore, lorsque dans les cantons où il y avoit beaucoup d'arbres épars dans les plaines, où je retrouvois de ces Pics laboureurs, je les voyois se percher sur les branches latérales les plus basses, à la manière de tous les autres oiseaux, sans jamais se cramponner sur le tronc d'aucun de ces arbres ; tandis qu'on ne voit jamais les autres pics se percher sans être cramponnés contre un tronc ou contre une branche.

C'est donc à terre, ainsi que nous l'avons dit, que le Pic laboureur cherche sa proie, et c'est en la grattant des pieds, et en la piochant du bec, qu'il découvre les trous pratiqués par les larves des hannetons, des carabes, ainsi que de celles de tous les insectes qui y enfouissent leur progéniture; et enfin, c'est aussi avec sa longue langue à harpons qu'il retire ces larves du fond de leur trou souterrein, comme le pratiquent les autres pics envers celles qui perforent les arbres.

Nous avons vu que tous les pique-bois pourvoient séparément à leurs besoins : ici la nature a modifié différemment encore le naturel du pic terrestre, et lui a donné plus d'attraits pour la

société; car, non-seulement toute la famille vit ensemble, mais plusieurs familles se réunissent et vont toujours de compagnie: de sorte qu'ils forment des bandes de trente à quarante individus, quelquefois plus, quelquefois moins, qui, vivant de la meilleure intelligence, courent du moins les mêmes chances de disette ou d'abondance.

Il sera fort difficile aux naturalistes, d'après ce que nous avons dit, de déterminer, d'après l'inspection seule, si tel pic est un pique-bois, ou un pique-terre, puisque les caractères qui annoncent un pic grimpeur sont semblables dans celui qui ne grimpe pas. Cependant nous avons observé que le Pic laboureur avoit le bec plus alongé, plus arrondi, un peu arqué, et que la mandibule supérieure étoit plus pointue que chez les autres pics. Mais, comme nous n'avons trouvé en Afrique qu'une seule espèce de ces Pics laboureurs, il seroit imprudent de déterminer que ces caractères sont invariables chez tous les pics qui appartiennent à cette dernière tribu. Qui saura donc déterminer combien, parmi tous les pics décrits et rapportés des différentes régions, il en est qui devroient y être réunis. Nous avons cependant, en parcourant toutes les différentes espèces de ces oiseaux que nous avons vus réunis dans les cabinets, reconnu que plusieurs d'entre eux réunissoient cette même forme de bec, de celui du Pic laboureur d'Afrique; et même parmi nos pics d'Europe, ne voyons-nous pas le pic vert qui, par ses mœurs, semble se rapprocher de ce dernier, puisqu'il est certain qu'on le voit tout autant chercher sa vie par terre à la manière du Pic laboureur, que sur les arbres, comme les autres pics: double emploi qui n'est pas ordinaire, et qui place naturellement le pic vert entre les deux tribus des Pics laboureurs et des pics grimpeurs.

Le Pic laboureur d'Afrique est de la taille, à-peu-près de notre pic vert européen. Le mâle a la tête, le derrière et les côtés du cou, ainsi que le manteau, le dos, les couvertures du dessus des aîles, celles du dessus de la queue, d'un brun olivacé, plus clair sur le cou que sur les aîles, et toutes ces parties sont finement tachetées, et comme vermiculées de fauve. Les aîles et la queue, sur un fond brun olivâtre, sont aussi vermiculées de fauve, mais d'une manière plus prononcée que par-tout ailleurs. La gorge est blanche ainsi que le devant du cou. Ce blanc se salit de fauve en même tems qu'il prend une teinte rougeâtre en approchant de la poitrine, qui, ainsi que le milieu du sternum, est rouge. Le croupion est aussi d'un rouge vif, et on remarque sur la queue quelques riches teintes de cette dernière couleur. Les plumes des flancs, des cuisses, et du bas-ventre, ainsi que les couvertures du dessous de la queue, sont d'un brun fauve rougissant. Les pieds sont bruns, les yeux d'un jaune rougeâtre, et le bec est noir; mais toujours couvert d'une couche de terre.

La femelle est un peu plus petite que le mâle, et ses couleurs, quoique les mêmes en général que celles de ce dernier, sont cependant, chez elle, moins fortement prononcées que chez lui. Chez les jeunes, le brun du dessus de l'oiseau tire au gris cendré, et le rouge du milieu du dessous du corps est à peine sensible, celui du croupion est très-foible aussi; les yeux sont gris.

J'ai trouvé l'espèce du Pic laboureur dans beaucoup de cantons de la partie d'Afrique que j'ai parcourue; mais toujours parmi les montagnes, et notamment les montagnes arides et couvertes de rochers, d'où ces oiseaux s'échappent pendant le jour pour se répandre dans les plaines, et où ils reviennent le

soir pour se coucher dans des cavernes, dans lesquelles ils élèvent aussi leurs petits. La ponte est de cinq à huit œufs roussâtres, que le mâle couve tour-à-tour avec sa femelle.

Nous terminerons ce que nous avons à dire sur ce pic, en observant que sa manière de voler diffère aussi de celle de tous les autres pics qui, comme on sait, volent par bonds, au lieu que celui-ci a un vol plus droit et plus soutenu. Aussi j'avoue que les premiers de ces oiseaux que j'avois pris, par rapport à leur réunion et même à leur vol, pour des étourneaux d'Afrique, me surprirent étrangement, quand je vis qu'ils étoient des pics : ce qui me détermina aussi à les étudier de près.

Sonini a parlé de cette espèce de pic sous le nom de *Pic marcheur*, d'après ce que j'en ai dit dans la relation de mes voyages, et je crois bien aussi que son pic olive du Cap de Bonne-Espérance, d'après Linné et Latham, est encore le même oiseau, quoique sa description diffère de la mienne par quelques légers traits. Au reste, il est certain que je n'ai vu dans toute mes recherches au Cap aucun autre grand pic que celui-ci, et qu'il est le seul qu'on trouve au Cap même, et aux environs de la Table, où j'en ai tué plusieurs. Quant aux filets qui sont censés terminer la queue et les aîles de ce pic olive de Sonini et de Latham, les barbes des pennes de la queue de tous les pics, dépassant toujours le bout de leur tige, ces pennes se terminent toujours en deux filets plus ou moins longs, suivant qu'un pic a plus ou moins usé sa queue par le frottement : il sera d'ailleurs plus facile à Latham qui a vu ce pic olive, qu'il a décrit, qu'à moi qui ne l'ai pas vu, de décider, d'après les figures exactes que j'ai données de mon Pic laboureur, s'ils appartiennent à la même espèce.

LES COLIOUS.

Les Colious, que Buffon a pensé devoir marquer la nuance entre les veuves et les bouvreuils, forment un genre très-distinct, qui n'a dans le fait rien de commun avec celui de ces oiseaux, ni par la queue des premiers, et encore moins par le bec des derniers. Les Colious diffèrent enfin encore plus des veuves et des bouvreuils, par leur naturel, qu'ils n'en diffèrent par les formes. Les veuves, d'ailleurs, ne composent pas elles-mêmes un genre distinct, car elles appartiennent chacune à une famille nombreuse d'oiseaux dont elles ne se distinguent que par une grande queue ou par des plumes surabondantes qui excèdent leur queue; comme dans beaucoup d'autres genres, plusieurs espèces privilégiées diffèrent, au même égard, et n'en appartiennent pas moins au même genre que les autres.

Les Colious sont purement frugivores, et ne touchent ni aux graines ni aux insectes; ils vivent en troupes plus ou moins fortes, et ne se séparent jamais, pas même dans le tems de l'incubation, car souvent le même buisson réunit autant de nids posés les uns à côté des autres, qu'il y a de couples dans une de leurs troupes. Ils se réunissent également tous ensemble dans le même buisson pour y coucher; et ce qu'il y a de singulier, c'est qu'ils dorment suspendus aux branches, la tête en bas, et qu'ils sont alors tellement pressés les uns contre les

les autres, qu'ils forment une masse qu'on ne peut comparer qu'à ces essaims d'abeilles réunies en pelotons, qu'on voit suspendus aux branches des arbres; il suffit donc, lorsqu'on a bien reconnu le buisson dans lequel une troupe de Colious se couche, de s'y transporter la nuit, ou bien de grand matin, pour les y prendre tous, et s'il fait froid, on les trouvera tellement engourdis, qu'on les décrochera sans qu'il s'en échappe un seul. Au reste, aucun oiseau ne paroît plus stupide qu'un Coliou; enfermé dans une volière, il se tapit dans un coin par terre, ou bien il se suspend la tête en bas, ayant les pieds accrochés au plafond ou contre les parois latérales de la volière. Jamais enfin on ne voit ces oiseaux se percher comme tous les autres oiseaux, et encore moins sauter légèrement de branche en branche. Ils ne sont pas plus agiles dans leur marche, car appuyés sur toute la longueur du tarse, ils se traînent ainsi sur le ventre. Les Colious sont très-charnus, et pèsent au moins le double du poids d'un autre oiseau de même taille, ou du moins qui paroîtroit aussi gros que lui; je dis qui paroîtroit, parce qu'en effet, comme les Colious ont les plumes courtes et très-serrées au corps, ils sont réellement plus gros qu'ils ne paroissent l'être. Si on ajoute à cela qu'ils ont tous les aîles foibles, on concevra qu'ils ont un vol pénible, et qu'ils se portent à de petites distances. Ils ont même beaucoup de peine à se déterminer à s'envoler, et encore faut-il pour cela qu'ils s'y préparent en grimpant au sommet des branches d'où ils s'élancent seulement, en se dirigeant sur un buisson non loin de là, et où ils n'arrivent même qu'en perdant insensiblement de l'élévation du point de départ; de telle manière qu'ils arrivent toujours au pied du buisson, ayant bien plus l'air de se laisser tomber les uns après les autres, que de s'y poser. Arrivés, ils restent tranquilles pendant un certain tems; on les voit ensuite

chacun se traîner vers une des branches près le pied du buisson, puis grimpant d'un pied et de l'autre, en s'aidant du bec à la manière des perroquets, ils parviennent tous ainsi au sommet du buisson, où on les voit chacun collé au bout d'une branche.

Tels sont, quelqu'extraordinaires qu'ils puissent paroître, les mœurs et le naturel des Colious. Les oiseaux de proie en font une grande destruction, par la facilité qu'ils ont de les prendre, et parce que d'ailleurs ils sont très-délicats à manger et bien fournis en chair.

On a donné au Cap le nom de *muys-voogel* (oiseau souris), aux Colious, parce que leurs plumes fines, soyeuses, à brins chevelus et séparés, n'imitent pas mal le pelage d'une souris, et que d'un autre côté, ils se traînent dans les buissons et à terre à-peu-près comme le feroient des souris. Ces oiseaux sont le fléau des jardins potagers des environs du Cap ; non-seulement ils attaquent tous les fruits, mais ils mangent aussi les bourgeons des arbres, ainsi que les nouvelles pousses de toutes les graines potagères, à mesure qu'elles germent; on a beau couvrir de fagotages les planches semées, ces oiseaux trouvent le moyen d'y pénétrer en se glissant à travers les branches, et de tout dévorer dans un instant, d'autant qu'ils sont toujours en grandes troupes, ainsi que je l'ai dit.

Brisson ayant donné au genre Coliou un bec en cône raccourci, convexe en dessus et plat en dessous, et ayant d'ailleurs compris ces oiseaux dans une même section avec les bouvreuils, tous les naturalistes ont copié cette erreur. Le bec des Colious est arrondi sur ses faces, la mandibule supérieure étant très-arquée, large à sa base, et diminuant insensiblement de

largeur et d'épaisseur jusqu'au bout où elle forme une pointe très-affilée et crochue, sans échancrure sur ses tranches. La mandibule inférieure, moitié moins épaisse que la supérieure, est droite et un peu plus courte que celle-ci. La langue est cartilagineuse et plate, les narines sont placées contre les plumes du front qui en ombragent une partie; les aîles sont foibles et n'atteignent dans l'état du repos qu'un peu au-delà de la naissance de la queue, qui est composée de douze pennes fortement étagées; la première de chaque côté étant si petite et si foible, qu'elle est presque nulle, et les deux du milieu ayant quelquefois près d'un pied de long. Les pieds sont robustes, les ongles forts, et les doigts disposés trois par devant et un par derrière; mais ce dernier est tellement rapproché de celui d'en dedans du devant, que souvent l'oiseau le dirige en avant, suivant le besoin qu'il en a dans ses différens mouvemens, soit pour s'accrocher et s'aider à grimper d'une branche à l'autre, soit pour se suspendre; de sorte que ce doigt postérieur est réellement plutôt un doigt de côté qu'un doigt de derrière. Tous les Colious ont enfin les plumes du corps fines, courtes et à brins soyeux, imitant le pelage des petits quadrupèdes.

Nous connoissons quatre espèces de Colious qui réunissent exactement tous ces caractères, et de ces quatre espèces, nous en avons observé trois dans leur état de nature, que nous avons trouvées répandues dans la partie d'Afrique que nous avons visitée.

LE COLIOU RAYÉ, MÂLE.

N°. 256.

Cette espèce est la plus grande de toutes celles du genre coliou que j'ai observée en Afrique, et c'est aussi celle que l'on trouve le plus communément auprès de la ville du Cap. Les mâles qui sont plus grands que leurs femelles, ont près d'un pied de long, depuis la pointe du bec au bout de la queue, qui seule a environ le double de la mesure du corps entier, prise du bec à l'anus. Quant à la grosseur de l'oiseau, on peut la comparer à celle de notre alouette commune. Cependant en comparant les corps écorchés de ces deux oiseaux, celui du coliou sera au moins d'un tiers plus volumineux et plus lourd que celui de l'alouette, parce que chez le premier, les plumes prêtent beaucoup moins à augmenter le volume du corps, que chez la dernière.

La tête, le derrière du cou et le haut du dos sont d'un gris vineux. Les plumes du dessus de la tête sont longues et forment une sorte de huppe rabattue, que l'oiseau a la faculté de relever, et les plumes du front se chargent d'une teinte roussâtre. Les scapulaires, toutes les couvertures des aîles, ainsi que les pennes de celles-ci, dans leurs parties extérieures, le dos, le croupion, les couvertures du dessus de la queue, et le dessus de la queue elle-même, sont d'un brun clair,



Le Coliou rayé mâle.

de l'Imprimerie de Langlois.

uniforme, grisonnant plus ou moins, suivant les différens aspects; seulement les trois premières pennes les plus extérieures de la queue, sont liserées de blanc en dehors. La gorge, le devant et les côtés du cou, ainsi que la poitrine et les flancs qui sont aussi d'un gris vineux, approchant de celui de la tête, sont finement rayés de brun clair; mais sur la gorge ces rayures étant plus prononcées qu'ailleurs, donnent à cette dernière partie un ton plus brunâtre, pendant que sur les flancs il s'y mêle un ton roux qui devient la couleur dominante et sans rayures de tout le reste du dessous du corps, des couvertures du dessous de la queue et du revers de cette dernière, ainsi que de celui des aîles. La mandibule supérieure est noire, l'inférieure blanc jaunâtre; les ongles et les pieds sont brun-rouge et les yeux bruns.

La femelle ressemble au mâle, sinon qu'elle est un peu moins forte que lui, et que sa queue est plus courte que la sienne. Mais comme les jeunes mâles n'ont pas la queue aussi longue que les vieux, il devient par là difficile de déterminer au juste le sexe, sans le secours de la dissection.

Le Coliou rayé habite les environs du Cap. Il est fort commun dans le Swart-Land et dans beaucoup d'autres endroits de l'intérieur. La femelle pond juqu'à six à sept œufs blancs; le nid est ouvert, d'une forme sphérique et fait de racines flexibles, douillettement garni de plumes; c'est dans les buissons les plus touffus et les plus épineux que ces oiseaux le placent. C'est aussi ceux où ils se retirent et qu'ils habitent de préférence, pour se mettre à l'abri de la poursuite des oiseaux de proie. Le ramage, ou pour mieux m'exprimer, le cri du Coliou rayé est très-monotone; caché dans un buisson touffu d'où on a

peine à les appercevoir, ces oiseaux se trahissent eux-mêmes par leur cri continuel *trit-trit*, qu'ils répètent à chaque instant, et que toute la bande exprime ensemble pendant toute l'action du vol, et d'un ton tellement précipité, qu'il peint à merveille l'état pénible qu'ils éprouvent dans cet exercice.

Lorsqu'une bande de colious part du sommet d'un buisson pour s'envoler sur un autre buisson, ils filent droit au but en baissant toujours, comme je l'ai dit; ils présentent alors, par rapport à leur longue queue, l'apparence d'un grand nombre de flèches lancées ensemble sur un même but, et dont la plus grande partie tomberoit au pied du but.

Notre Coliou rayé est de la même espèce que celui dont Buffon parle sous le même nom, et qu'il avoit vu dans le cabinet de Mauduit. Ce n'est pas que la description qu'en donne ce naturaliste ne diffère un peu de la nôtre; aussi je préviens ici les ornithologistes que c'est uniquement après avoir vu en nature cet individu du cabinet de Mauduit, que j'ai osé prononcer à cet égard, et non d'après la description imparfaite de Buffon.

Nous garantissons de même que le Coliou de l'île Panais, donné par Sonnerat, et dont Buffon et tous les naturalistes ont fait une espèce distincte, appartient encore à l'espèce de notre Coliou rayé : ce que nous avons vérifié aussi en comparant aux individus mêmes, rapportés par Sonnerat, ceux que j'avois rapportés d'Afrique, comparaison qui ne nous a pas montré la plus légère différence, ni dans la taille ni dans la couleur de ces oiseaux. De telles vérifications réduiroient, je suis certain, de plus de moitié peut-être, toutes les espèces décrites jusqu'à ce jour.



Le Coliou a dos blanc mâle.

de l'Imprimerie de Langlois.

LE COLIOU DOS BLANC, MÂLE.

N°. 257.

Le Coliou dos blanc est un peu plus petit de corps, et moins long que le précédent, quoiqu'il ait aussi une queue fort longue et très-étagée, mais moins largement barbée cependant que ne l'est celle du coliou rayé, dont il se distingue encore parfaitement par une bande blanche, étroite, qui lui marque le milieu du dos dans toute sa longueur, et qui peut d'autant mieux servir à caractériser cette seconde espèce, qu'elle n'est l'attribut d'aucun autre coliou, de tous ceux du moins que nous connoissions encore.

La tête qui est ornée d'une huppe rabattue, le cou, la poitrine, les scapulaires et les couvertures du dessus des aîles, ainsi que toutes les parties ostensibles de ces dernières, et le dessus de la queue, sont d'un joli gris perlé, nué d'une légère teinte vineuse qui se prononce plus sur la poitrine que partout ailleurs. Une bande blanche sur un fond noirâtre descend du milieu du dos jusque sur le croupion où elle aboutit à un petit faisceau de plumes pourprées qui touche les couvertures supérieures de la queue, lesquelles sont du gris du dessus du corps. Le ventre et les couvertures du dessous des aîles et de la queue sont d'un blanc vineux; les tiges des pennes de cette dernière sont blanches, et cette même couleur marque

également les barbes extérieures des quatre premières pennes latérales. L'intérieur des pennes des aîles et de la queue, ainsi que leur revers sont d'un gris glacé de noir. Le bec est d'un gris blanc, et marqué de noir au bout; les pieds sont rougeâtres et les yeux brun clair.

La femelle ressemble absolument au mâle, à la différence près, que la queue est toujours moins longue, et que la teinte vineuse qu'on remarque sur les mâles, est moins prononcée chez elle que chez lui. Dans le jeune âge, il règne un ton roussâtre sur tout le plumage, et la queue est encore plus courte que chez les femelles; le bec est brun clair ainsi que les pieds.

Le Coliou dos blanc est très-abondant vers le Gamtoos, le Bruyntjes-Hoogte, le Sondag et dans le Swart-Land, chez les Caffres et dans beaucoup d'endroits de l'intérieur, jusqu'à la rivière des Bufles. Le nid composé à l'extérieur de racines flexibles, est spacieux, ouvert et garni très-douillettement de plumes; la ponte est de cinq à six œufs blanc rosé. Le ramage du Coliou dos blanc exprime *qui-wi, qui-wi, qui-wiwi,* que toute la bande répète précipitamment en volant.

Le coliou du cap de Bonne-Espérance, première espèce de Buffon, est notre Coliou dos blanc, ce que j'ai vérifié sur l'individu lui-même. Mais comme cet individu avoit dans le Cabinet du roi, les aîles fermées, le dessinateur de Buffon n'a pu faire paroître ni le trait blanc du dos, ni la tache maron pourprée du croupion; et Buffon n'ayant sans doute vu que cette figure, n'en a pas fait mention dans sa description. Brisson a été du moins plus exact, car il parle dans la description de son coliou du

du cap de Bonne-Espérance, première espèce, de la tache marron pourprée du croupion, dont il a fait cependant les couvertures supérieures de la queue. Il est vrai qu'il omet aussi le trait blanc du dos, mais dans les cabinets, il arrive souvent que les mauvaises préparations dénaturent plus ou moins ou salissent certaines parties. Enfin, quoique Latham ait aussi rapporté dans son système ornithologique ce même coliou de Brisson, comme sa première espèce, cela ne l'a pas empêché de décrire encore le même oiseau une seconde fois, et de faire par conséquent une autre espèce de son coliou à croupion blanc du Cap, qui n'est bien certainement pas d'une autre espèce que la première qui est notre Coliou dos blanc. Voilà ce que produiront toujours les descriptions incomplètes, pour les compilateurs qui s'attachent bien plus aux mots qu'aux choses elles-mêmes.

LE COLIOU QUIRIWA, MÂLE.

N°. 258.

Le nom que je donne à ce coliou exprime le cri qu'on lui entend faire presque continuellement dans tous les lieux qu'il habite, et qui le décèle à chaque instant au chasseur. Il a la grosseur du coliou dos blanc, et s'en distingue par sa queue plus longue que celle de ce dernier, et qui chez lui, lorsqu'elle a acquis tout son développement, a trois fois la dimension du bec à l'anus. Nous observerons encore que les pennes de la queue du Coliou quiriwa sont très-étroitement barbées, que conséquemment elle est plus affilée et plus étroite que celle de ses deux autres congénères. Enfin, nous ajouterons que cette troisième espèce est caractérisée par une peau nue rougeâtre qui entoure ses yeux, et qui, dans la saison des amours, est plus foncée que dans tout autre moment. Le Quiriwa a le front traversé d'un bandeau fauve qui embrasse tout le dessus de sa tête, depuis les narines jusqu'à la hauteur des yeux. Une belle huppe de plumes soyeuses qui se rabattent par derrière en débordant l'occiput, lui orne la tête sans la surcharger. La couleur de cette huppe est d'un joli gris bleuâtre nué d'une légère teinte fauve qui est la même, sur tout le derrière et les côtés du cou, mais qui se fonçant toujours un peu davantage au bleu, devient celle du dos, du manteau, des scapulaires, du croupion, de toutes les couvertures du dessus des aîles et de celles



Le Coliou Guiriwa mâle.

de l'Imprimerie de Langlois.

du dessus de la queue et de toutes les parties extérieures des pennes alaires, ainsi que tout le dessus de la queue. Mais nous observerons que ce bleu prend des tons plus ou moins prononcés et plus ou moins vert d'eau, et même de fauve, suivant les incidences de la lumière. La gorge est d'un blanc fauve, et tout le devant du cou, jusque sur la poitrine, est d'un bleu clair verdissant, nué de fauve. De la poitrine au bas du ventre, lès plumes sont d'un roux de bois d'acajou nouvellement poli, et celles des jambes, ainsi que les couvertures du dessous de la queue d'un gris bleuâtre, nué de fauve. Enfin, les couvertures du dessous des aîles, le revers de celles-ci et de la queue sont fauves. La base du bec est rougeâtre, ainsi que les pieds; les ongles et le bout du bec sont noirs, et les yeux brun-rouge.

La femelle est un peu plus petite que son mâle, sa queue est plus courte aussi, et sa couleur bleue moins prononcée que chez ce dernier. Dans le premier âge, tout le dessus de l'oiseau, à l'exception des environs du derrière de la tête, des oreilles et du dessus de la queue qui sont bleuâtres, est d'un gris roux. Le nid est composé des mêmes matières, et façonné de même que celui des deux précédentes espèces. La ponte est de quatre à six œufs blancs, tachetés de brun.

Le Coliou quiriwa est très-abondant dans tout le pays des Caffres, et notamment dans les environs du Gamtoos, seul canton où j'ai trouvé les trois espèces réunies en même tems; il est vrai que le moment où j'arrivai sur les bords de cette rivière, étoit celui de la maturité d'un petit fruit fort abondant dans ce lieu, et que les Hottentots nomment *goiré*. Ce fruit, de la grosseur de nos prunelles sauvages, seroit assez agréable à manger s'il ne purgeoit de la plus violente manière;

mais il étoit, à ce qu'il paroît, fort du goût des colious, qui s'étoient assemblés en si grand nombre dans toutes les plaines où croissent les arbrisseaux qui produisent ces fruits, que je crois que tous les colious de l'Afrique méridionale s'étoient réunis là. Aussi en tuâmes nous plus de mille que nous accommodions à toutes sauces, vu qu'ils sont en effet très-délicats à manger. Il étoit très-remarquable encore, que dans un aussi grand concours d'oiseaux du même genre, les trois espèces ne se mêloient point ensemble, et que les différentes bandes ne contenoient enfin chacune que des individus d'une seule espèce, qu'on reconnoissoit toujours à leur cri, celui du Quiriwa dont nous avons fait le sujet de cet article, dominant cependant par-dessus tous les autres. Il n'y a pas de doute que le coliou hupé du Sénégal, de Brisson et de Buffon, ainsi que de tous les naturalistes, ne soit notre Coliou quiriwa, ce dont nous sommes encore assurés par plusieurs individus envoyés du Sénégal, que nous avons comparés à ceux que nous avions apportés du sud de l'Afrique; mais l'individu décrit par Brisson, étoit un jeune oiseau, et chez les jeunes, le rouge du tour des yeux et de la base du bec ne paroît qu'à l'âge d'un an révolu. D'ailleurs, la couleur des parties nues, et même celle du bec et des pieds, s'effacent toujours en très-peu de tems sur toutes les dépouilles d'oiseaux. Aussi les voyageurs naturalistes pour être exacts dans leurs descriptions, ne doivent jamais oublier de noter d'abord, et au moment qu'ils ont tué un oiseau, la couleur des pieds, du bec et des parties nues, ce que je n'ai jamais négligé moi-même de faire. Le nom de coliou huppé du Sénégal, ne convenant pas à cette espèce, puisque non-seulement elle n'est pas la seule qui soit huppée, mais quelle se trouve ailleurs qu'au Sénégal; je pense donc qu'un nom qui peint son cri doit être préféré.



Le Coliou rayé a gorge noire.

de l'Imprimerie de Langlois.

LE COLIOU RAYÉ A GORGE NOIRE.

N°. 259.

Ce coliou est le plus grand, ou du moins le plus gros de tous ceux que nous connoissons; son volume enfin est au moins égal à celui de notre proyé d'Europe, et sa mesure totale prise du bout du bec à la pointe de la queue, est de près de quatorze pouces de longueur, cette dernière en emportant plus de huit. Une bande noire qui ceint le front, et passe entre les yeux et le bec, puis s'étend sur la gorge et une partie du cou, est l'attribut le plus remarquable du plumage de cette quatrième espèce, si nous ajoutons qu'il a les pieds d'un rouge vif. La tête est aussi ornée d'une hupe composée de plumes fines d'un gris clair vineux; le derrière du cou, le manteau, le dos, les scapulaires, le croupion, les couvertures du dessus de la queue, tout le dessus de cette dernière, en un mot tout le dessus de l'oiseau, sont d'un brun uniforme plus foncé sur les aîles cependant que partout ailleurs. Les côtés du cou, la poitrine et les flancs sont d'un brun clair vineux, rayés transversalement et d'une manière peu sensible, de noir lavé. Tout le reste du dessous du corps, en y comprenant le bas-ventre, les plumes des jambes et les couvertures du dessous de la queue, est d'un brun clair lavé de roussâtre; le revers de la queue est brun, et celui des aîles d'un roux canelle, sauf la pointe des pennes qui sont du même brun que le dessous de la queue. La

mandibule supérieure du bec est noire, et l'inférieure d'un blanc jaunâtre, que je soupçonne beaucoup avoir dû être rouge du vivant de l'oiseau, ce qui n'est au reste qu'une conjecture fondée sur ce que les pieds sont, ainsi que nous l'avons dit, d'un rouge vif; les ongles sont noirs. Nous ignorons la couleur des yeux, n'ayant vu que des dépouilles de cette espèce qui se trouve sur la côte d'Angole et à Malymbe. C'est de là du moins qu'on m'a assuré que six individus que j'ai examinés, et dont j'ai acquis deux, l'un pour mon ami, M. Temminck, et l'autre pour moi, avoient été rapportés.

Nous ne pouvons nous empêcher d'observer ici que nous avons trouvé des rapports si grands entre le Coliou rayé à gorge noire et le coliou rayé, qu'il pourroit bien se faire que ces deux oiseaux ne formassent que deux races d'une même espèce, différant à certains égards, mais pas assez cependant pour que ces différences ne pussent avoir été produites par l'influence d'un climat beaucoup plus chaud, et peut-être une nourriture plus abondante, qui aura donné plus de force et foncé davantage les couleurs du Coliou rayé à gorge noire.

LES LORIOTS.

Quoiqu'il soit très-facile, au premier coup-d'œil, de distinguer un Loriot de tout autre oiseau, cela n'a pas empêché beaucoup de naturalistes de confondre souvent ce genre avec celui des merles, et de décrire plusieurs Loriots sous cette dernière dénomination. Les Loriots ont les tarses beaucoup plus courts que les merles, et leur bec est plus large et plus plat que celui de ces derniers. Les Loriots ont encore le doigt extérieur réuni à celui du milieu dans toute la longueur de la première phalange, ce qui leur donne une plante de pied applatie et large, qui n'est pas la même chez les merles. Si des formes extérieures nous passons aux mœurs, nous verrons que les Loriots diffèrent encore à beaucoup d'égard des merles qui partout sont des oiseaux assez sédentaires, pendant que les premiers ne passent jamais l'année entière dans le même canton, quels que soient les climats qu'ils habitent. Les merles enfin fréquentent les taillis, se plaisent dans les lieux bas, et se posent souvent à terre, grattent avec leurs pieds pour chercher les vers, tandis que les Loriots ne se plaisent que sur les grands arbres, et ne se posent que très-rarement à terre, à moins que ce ne soit pour boire ou pour y ramasser les matériaux nécessaires à la construction de leur nid, que tous placent encore à l'extrémité des branches élevées des plus grands arbres, pendant que les merles placent le leur bas et dans les fourrés.

Quoique les Loriots et les merles se nourrissent des mêmes substances, les premiers ont une prédilection si marquée pour les fruits, que ce n'est qu'à leur défaut qu'ils mangent les insectes mous, tels que les chenilles, les chrysalides et les araignées, au lieu que les merles recherchent toujours ces derniers, et paroissent les préférer à toute autre nourriture. Les Loriots appartiennent tous, à ce qu'il paroît, à l'ancien continent, jusqu'à ce moment du moins, nous n'avons pas encore reconnu un seul oiseau de ce genre parmi tous ceux envoyés du Nouveau-Monde. Mais de tous les oiseaux de cette dernière partie, ce sont les cotingas qui se rapprochent le plus, par leurs formes, des Loriots.



Le Loriodor Mâle.

de l'Imprimerie de Langlois.

LE LORIODOR, MÂLE.

N°. 269.

De tous les loriots étrangers, le Loriodor est celui qui se rapproche le plus de l'espèce du loriot commun qui se trouve non-seulement en Europe, mais dans beaucoup d'autres climats des Indes Orientales, et nommément en Chine, où il n'a subi aucune variation, soit en plus ou en moins, ce qui prouveroit assez, ce me semble, que le *coulavan*, autre espèce de loriot qui habite aussi la Chine et le Sénégal (1), ne peut pas être considéré comme une simple variété du loriot, ainsi que Buffon l'a pensé.

Le Loriodor est d'une taille supérieure à celle de notre loriot; son plumage est en général d'un beau jaune d'or des plus éclatans; une tache d'un noir profond embrasse l'œil, s'étendant d'un côté jusqu'au coin de la bouche, et de l'autre aboutissant aux oreilles. Les petites couvertures du poignet des aîles sont du jaune du corps; les plus grandes ont de plus un frangé noir sur les bords extérieurs de plusieurs d'entre elles. Les pennes des aîles sur un fond noir mat portent toutes une bordure

(1) Nous avons reçu du Sénégal plusieurs coulavans en tout semblables à ceux de la Chine et de la Cochinchine.

jaune toujours plus large à mesure que la penne se rapproche plus du dos, de sorte que les dernières sont en grande partie de cette même couleur. Les deux pennes du milieu de la queue, qui s'arrondit du bout, sont noires, avec chacune une tache jaune au bout. Les suivantes ont un peu moins de noir, et conséquemment plus de jaune que ces dernières, et il en est ainsi de toutes les autres, jusqu'à la plus extérieure de chaque côté qui est entièrement jaune; le bec et les yeux sont d'un brun-rouge foncé, et les pieds d'un brun rougeâtre.

La femelle est un peu plus petite que son mâle, et tout ce que ce dernier a d'un beau jaune, est chez elle d'un jaune pâle nué d'une teinte olive. Le noir est aussi moins pur chez la femelle que chez le mâle. Les jeunes n'ont de jaune pâle qu'au ventre et sous la queue, tout le reste de leur plumage étant d'un vert olive, brunissant sur les aîles et la queue. Leur bec et leurs pieds sont bruns, et leurs yeux gris brun.

Le Loriodor n'est que de passage dans le sud de l'Afrique où il n'arrive après sa ponte et l'éducation des petits, que pour y passer la saison des fruits, et s'en retourner ensuite; encore ne passe-t-il pas, dans ses excursions, le pays des Caffres, au-delà duquel, en partant du Cap, je n'en ai du moins jamais rencontré un seul.

Cet oiseau ne se plaît que dans les grandes forêts; toujours perché sur les arbres les plus élevés, il est souvent impossible de le tirer.

Le ramage du mâle, quoiqu'approchant beaucoup de celui de notre loriot d'Europe, est cependant beaucoup plus varié;

mais il est probable que dans le tems des amours, il a, ainsi que tous les autres oiseaux, un ramage différent de celui que j'ai entendu.

Cette espèce ne nichant pas dans la partie d'Afrique où je l'ai rencontrée, je ne connois ni son nid ni ses œufs. Il paroît que c'est vers la Côte d'Or qu'il niche; j'ai du moins reçu plusieurs individus de la même espèce, venant de cette dernière contrée.

LE LORIOT COUDOUGNAN.

N°. 261, le mâle. N°. 262, la femelle.

Cette espèce de loriot est la seule qui niche dans le sud de l'Afrique, et y passe une grande partie de l'année, en se portant cependant dans les différens cantons boisés, à mesure que les fruits y mûrissent.

Le mâle a toute la tête enveloppée d'un capuchon noir mat, qui pardevant, embrasse tout le cou, et descend jusque sur la poitrine, où il se termine circulairement sur un beau fond jaune jonquille qui est la couleur de tout le dessous du corps de l'oiseau, en y comprenant les plumes des jambes, les couvertures du dessous de la queue et celles du dessous des aîles. Le derrière du cou est du même jaune que ces dernières parties; mais ce jaune se chargeant toujours de plus en plus d'un ton olivâtre à mesure qu'il descend sur le dos, prend cette dernière teinte sur les scapulaires, sur toutes les couvertures du dessus des aîles, le croupion, les couvertures du dessus de la queue, et enfin sur les quatre pennes du milieu de cette dernière. Les secondes pennes alaires sont en dessus d'un noir lavé, bordées extérieurement d'un liseré blanc jaunâtre; les intermédiaires sur le même fond sont plus largement bordées de gris-blanc olivacé, et les dernières de vert-olive. Les grandes couvertures en forme de pennes qui couvrent les tiges des premières pennes



Le Loriot Coudougnan Mâle.

de l'Imprimerie de Langlois.



Le Loriot Coudougnan, Femelle.

de l'Imprimerie de Langlois.

des aîles, sont noires, et portent toutes un bout blanc. Les quatre pennes latérales de chaque côté de la queue, sont en partie noires dans l'intérieur, et jaunes à l'extérieur; mais de manière que le noir domine toujours davantage à mesure que la penne se rapproche plus de celles du milieu de la queue. Le bec et les yeux sont d'un rouge brun, les pieds plombés et les ongles bruns.

La femelle est non-seulement plus petite que le mâle; mais elle s'en distingue encore par des couleurs plus olivâtres, et par son capuchon d'un noir lavé mêlé d'un ton olivâtre, et enfin par son bec brun.

Dans le jeune âge, les couleurs sont encore plus ternes que chez la femelle, et le capuchon, outre qu'il n'embrasse pas autant la tête, et qu'il ne descend pas aussi bas sur le devant du cou que chez cette dernière, est d'un gris-olive; le jaune du dessous du corps est aussi flambé de vert-olive, notamment sur la poitrine. Le Loriot coudougnan est très-abondant dans toutes les forêts de la côte de l'est d'Afrique, depuis les rivières Saumaches (Brak-Rivier), où on commence seulement à les voir, jusque chez les Caffres; mais on ne le trouve que dans les grands bois où il niche sur les arbres les plus élevés. Le nid composé de brins de bois, de racines flexibles, est revêtu extérieurement de mousse, et intérieurement de plumes. La ponte est de quatre œufs d'un blanc sale à taches brunes, qui, vers le gros bout de l'œuf, semblent le couronner. Les mâles couvent ainsi que les femelles, et l'incubation dure dix-huit jours.

Le Loriot coudougnan varie tellement son chant, qu'on croit toujours entendre chanter des oiseaux différens, ou bien

qu'il cherche à imiter le chant de tous les autres oiseaux ; cependant, dans la saison des amours, le chant du mâle semble plus uniforme ou plus égal : perché sur le sommet des plus grands arbres, c'est alors qu'animé de desirs, il donne à sa voix sonore et pleine toute l'expression du plaisir, et qu'on distingue parfaitement dans ses phrases variées les syllabes *coudougnan*, exprimées avec une véhémence telle, que la dernière syllabe retentit au loin dans toute la forêt, et semble se prolonger encore lorsque l'oiseau se taît un moment pour reprendre haleine. La femelle plus modérée que le mâle dans les signes extérieurs de sa passion, ne témoigne ses desirs que par une sorte de gazouillement précipité qui amène cet instant si desiré par tous les amans.

Notre Loriot coudougnan ne seroit-il pas le même oiseau que celui décrit par Buffon, sous le nom de *moloxita* ou de religieuse d'Abissinie? Quant à moi, je suis très-tenté de le croire, d'après la description même de ce naturaliste, et d'autant plus que nous avons reçu du Sénégal et de la côte d'Angole, des Loriots coudougnans qui ne différoient en rien de ceux que j'avois rapportés du sud de l'Afrique; ainsi, il n'y auroit rien de surprenant que l'espèce se trouvât aussi en Abissinie.



Le Loriot Rieur, Mâle.

de l'Imprimerie de Langlois.

LE LORIOT RIEUR, MÂLE.

N°. 263.

Il faut certainement avoir vu vivant et ensemble ce loriot et le précédent, pour penser qu'ils peuvent former deux espèces distinctes; car il n'est guère possible de trouver deux oiseaux qui aient plus de rapports l'un avec l'autre, et qui par là prêtent davantage à leur réunion, quoique cependant la nature nous ait montré des ressemblances tout aussi grandes que celle-ci, chez plusieurs autres oiseaux sur lesquels il n'y a pas eu le moindre doute à l'égard de leur diversité spécifique (1). Sans rien préjuger au reste, soit pour ou contre la réunion de ces deux loriots, nous nous contenterons de les avoir présentés chacun séparément, et tels enfin qu'ils se sont montrés à nous dans leur état naturel, soit qu'on veuille les séparer ou les réunir, ou même les considérer comme formant du moins deux races distinctes dans une même espèce; mais qui, quoiqu'ils se trouvent dans le même pays, ne se mêlent point.

---

(1) Outre nos trois espèces de bécassines d'Europe, le tyran du Brésil, le garlu et un petit garlu-mouche de Cayenne, ont tous trois le plumage tellement semblable par les couleurs et par leur distribution, que la description de l'un convient parfaitement à l'autre. Cependant, il est impossible de ne pas convenir que ces oiseaux soient d'espèce différente, puisqu'ils ne sont pas du même genre.

Le Loriot rieur, quoiqu'inférieur de taille au loriot coudougnan, n'en a pas moins le bec plus long, plus fort que ce dernier, et sa mandibule supérieure se termine par un croc mince qui la prolonge d'une manière très-sensible. Sa queue est aussi non-seulement plus courte que celle du loriot coudougnan, mais elle est encore chez lui carrément coupée au lieu d'être arrondie comme chez l'autre. Si de ces formes nous passons aux couleurs, nous remarquerons que le capuchon noir ne descend non-seulement pas aussi bas chez le Loriot rieur, que chez l'autre; mais que chez lui il se termine en pointe au bas du cou, pendant qu'au loriot coudougnan, il s'étend comme nous l'avons dit, jusque sur la poitrine, où il se termine largement et en arc. Le jaune est foncé et même orangé sur tout le plumage général du Loriot rieur, sauf les grandes pennes alaires qui sont d'un noir mat et liserées de jaune sur leurs bords extérieurs, pendant que les suivantes n'ont qu'une large tache de cette couleur sur leur côté extérieur, mais qui s'élargit toujours un peu plus à mesure que la penne s'approche plus du dos. La queue est aussi en grande partie d'un jaune foncé, n'ayant qu'une tache d'un noir profond qui occupe à-peu-près moitié de la longueur de ses deux pennes intermédiaires, en laissant au bout une petite bordure jaune, et un espace beaucoup moins grand sur les deux suivantes, et qui enfin marque aussi un peu seulement la troisième paire de pennes. Les couvertures, en forme de pennes qui recouvrent les tiges des grandes pennes alaires, sont noires à leur base, et d'un jaune foncé à leur bout; le bec et les yeux sont rouges, et les pieds plombés.

La femelle diffère du mâle par un ton olivâtre répandu sur toutes ses couleurs, ce qui les ternit et leur ôte cet éclat qu'on trouve sur le plumage du mâle.

Le

Le ramage du Loriot rieur ressemble beaucoup plus à celui de notre loriot d'Europe, que celui du loriot coudougnan; mais on remarque chez lui des accens, ou pour mieux dire, des éclats de voix entrecoupés qui ne sont communs ni à l'un ni à l'autre de ces derniers, et qui semblent imiter le rire affecté de certaines gens qui s'efforcent de rire quand ils n'en ont point envie.

J'ai beaucoup regretté de n'avoir pu voir le nid ni les œufs du Loriot rieur, ce qui m'eût offert des résultats concluans sur l'espèce présumée de cet oiseau; mais il ne niche point dans le sud de l'Afrique; et tel que le loriot d'or, il ne fait qu'y passer un moment pour profiter des fruits de cette partie lorsqu'ils sont épuisés dans son pays natal qui est plus rapproché de la ligne, à ce qu'il paroît, puisqu'il est certain que l'espèce se trouve aussi au Sénégal, au Bengale et même en Chine. Buffon l'a décrit sous le nom de loriot de la Chine, Brisson sous celui de loriot du Bengale, et plusieurs de ses individus me sont parvenus du Sénégal et de la côte d'Angole.

Une particularité bien remarquable au sujet des loriots, c'est qu'ils ont tous les os jaunes, et d'autant plus jaunes qu'ils sont plus vieux. J'ai du moins fait cette observation sur les trois loriots dont nous venons de parler, sur l'espèce européenne, et sur le coulavan dont j'ai eu un individu desséché dans son entier.

Je n'ai rencontré le Loriot rieur que dans les bois de haute futaie adossés sur les montagnes voisines du *Groote vis riviere*, et du *Gamtoos*, cantons où se trouvoit

aussi l'espèce du loriot coudougnan ; et il m'étoit très-facile de les distinguer l'un de l'autre à leur chant assez différent, pour que je ne me sois jamais trompé, en allant à l'un croyant aller à l'autre.

Nous terminerons l'article des loriots en avouant qu'il n'est pas de famille d'oiseaux dont la réunion des espèces dans un même cadre offre plus que celle-ci des passages marqués, pour appuyer l'opinion de certains naturalistes, qu'une même espèce a pu en produire beaucoup d'autres. En commençant, en effet, par notre loriot d'Europe, et mettant au second rang le loriot d'or, au troisième le coulavan, au quatrième rang le Loriot rieur, puis le loriot coudougnan; et terminant enfin la ligne par le loriot de paradis, dont nous avons donné le portrait dans notre Histoire des oiseaux de paradis ; on pourra saisir des rapprochemens qui pourroient donner quelque vraisemblance à cette opinion, qui me semble absolument détruite par les seuls faits, que la plupart de ces oiseaux qui habitent un même pays, n'en sont pas moins dissemblables dans ce pays ; et que d'un autre côté, les individus des uns et des autres de ces loriots qui habitent différens pays, n'en sont pas moins restés les mêmes dans ces différens pays.

LES PIGEONS.

Les Pigeons sont si faciles à reconnoître du premier coup-d'œil, que nous ne nous arrêterons pas à détailler ici les caractères généraux qui les distinguent de tous les autres oiseaux. Il est cependant surprenant que les naturalistes qui se sont le plus étendus sur leur nature, n'aient pas observé que, parmi ces oiseaux, très-nombreux en espèces, il y avoit de grandes distinctions à faire ; distinctions d'autant plus essentielles, qu'elles ne portent pas seulement sur les espèces, mais qu'elles constituent dans cet ordre d'oiseaux plusieurs familles très-différentes dont on peut même composer autant de genres, et que jusqu'à ce moment nous réduisons à trois, en les établissant ainsi qu'il suit, d'après les caractères constituans, propres à chacun de ces genres ou familles en particulier.

La première famille ou genre, comprendra sous le nom de colombes tous les Pigeons proprement dits ; c'est-à-dire, tous les Pigeons vulgaires connus dans l'état de domesticité, quelle que soit leur origine supposée ; les Pigeons sauvages ou ramiers, et enfin les tourterelles, qui ne sont que de plus petits Pigeons que les autres. Tout le monde connoît les mœurs, les allures, ainsi que les caractères qui constituent ce premier genre dont les espèces, très-nombreuses, se trouvent répandues dans les quatre parties du monde.

La seconde famille, très-nombreuse aussi en espèces, mais beaucoup moins cependant, jusqu'ici que la première, sous la dénomination de colombars, comprendra tous les Pigeons à bec épais, dont les deux mandibules se renflant à-peu-près dans la forme très-particulière de celui du pique-bœuf, forment ensemble une sorte de pince solide. Les Pigeons de cette seconde famille ne diffèrent pas seulement de ceux de la première par la forme du bec; mais ils s'en distinguent encore par leur tarse court, épais, et par leurs doigts larges et plats, réunis en partie à leur base, et formant une sorte de plante du pied épatée, comme l'est, à-peu-près, celle du calao et des martins pêcheurs.

Ces Pigeons colombars ne se nourrissent absolument que de fruits, et ne quittent pas les grands bois.

Les naturalistes ont décrit, jusqu'ici, plusieurs espèces de ces Pigeons sans indiquer un seul de leurs caractères, parce que probablement ils auroient donné par là trop à connoître les défauts de leurs prétendues classifications, d'après les caractères rigoureux assignés à chacun de leurs genres. Les Anglais seuls paroissent avoir observé que les Pigeons différoient à quelques égards les uns des autres, puisqu'ils en ont nommé une espèce *Pigeon perroquet,* par rapport à son plumage jaune et vert, couleurs dont on ne voit aucune trace distincte sur aucun de nos Pigeons domestiques ou sauvages d'Europe, ni sur aucun de ceux d'Amérique, pendant qu'elles dominent toujours sur tous les Pigeons à gros bec. Buffon, qui a parlé de ce Pigeon perroquet des Anglais, n'a pas manqué de le rapporter encore, ainsi que plusieurs de la famille des colombars, à l'espèce de notre Pigeon commun.

La troisième famille, bien moins nombreuse en espèces, jusqu'ici du moins, que les deux premières, et dont les mœurs sont aussi très-différentes des leurs, forme le passage des Pigeons proprement dits aux gallinacés, parce que, joignant aux caractères mixtes des uns et des autres les mœurs des derniers, ils en marquent la nuance. Ces Pigeons-gallines composeront donc notre troisième famille, sous telle dénomination scientifique que l'on voudra, et en attendant nous la nommerons colombigalline, du nom *Hoen duyf,* (pigeon poule) que toute ma caravane donna unanimement à une espèce de cette famille que nous découvrimes en Afrique, comme les habitans de la Jamaïque ont donné le nom de *Pigeon perdrix* à une autre espèce de cette même famille, qui se trouve chez eux, espèce dont Buffon parle sous le nom de *Pigeon de la Martinique*, et dont il a fait mal-adroitement aussi une simple variété de nos Pigeons fuyarts, quoiqu'à l'inspection seule de la bonne figure qu'on voit de cette espèce dans ses planches noires, sous le nom de *Pigeon de la Jamaïque*, il me semble que ce naturaliste auroit dû remarquer que, par ses formes et par son port que le dessinateur a du moins très-bien saisis dans cette figure, cet oiseau différoit, à beaucoup d'égards, de la plupart des autres Pigeons.

Les habitans de la Martinique, où se trouve cette espèce, ne lui ont probablement pas donné le nom de perdrix, parce que, comme le prétend Buffon, elle a les couleurs de nos perdrix, mais bien par ce qu'ils auront observé que vivant toujours à terre où elle trotte comme les perdrix, elle y pond et vit en petite troupe comme ces dernières.

Ces mœurs sont, comme on voit, trop différentes de celles

des Pigeons proprement dits, pour qu'on ne doive pas établir une ligne de démarcation entre les uns et les autres, et former, ainsi que nous l'avons fait, une famille distincte de tous les Pigeons qui, comme le Pigeon perdrix de la Jamaïque, vivent, non-seulement comme les perdrix, mais dont ils ont le port, les hautes jambes et la queue courte et basse, tandis qu'ils ont le bec, la nature des plumes et le roucoulement des Pigeons proprement dits.

Le Pigeon brun pourpré à ventre blanc de la Jamaïque, dont parle Hans Sloane, et que Buffon rapporte encore à l'espèce de notre Pigeon sauvage, est une espèce distincte que nous connoissons parfaitement, et qui appartient à cette même famille des colombigallines; tandis que le Pigeon roux de Cayenne (planches enluminées, N°. 141), dont Buffon fait une femelle du Pigeon violet de Brisson, appartient aux Pigeons proprement dits.

Tous les autres rapprochemens de Buffon, sur les Pigeons étrangers, qu'il rapporte à nos espèces européennes, sont tout aussi bien fondés que ceux-ci; ce qu'il seroit facile de prouver par le raisonnement même de ce naturaliste qui, en énumérant les nombreuses variétés de nos Pigeons domestiques, dit expressément: *qu'elles appartiennent toutes à l'art de l'homme, et que la nature ne les auroit jamais pu produire.* Or, d'après cela, comment le même auteur peut-il, un peu plus loin, rapporter à nos Pigeons d'Europe un grand nombre d'espèces étrangères, qui toutes sont le produit de la nature seule; espèces bien plus différentes entre elles et de nos Pigeons européens, que ne le sont entre eux tous ces Pigeons qui

n'ont pu être produits que par les soins multipliés de l'homme.

Le beau Pigeon à plumes pendantes de l'île de Nicobar, dont Edwards a donné une très-mauvaise figure, copiée pour les planches enluminées de Buffon, appartient encore à la famille des colombigallines, et forme le passage des pigeons aux poules, tout comme le *kroon duyf* des Hollandais (pigeon couronné), dont Brisson a fait son faisan couronné des Indes, et que Buffon décrit sous le nom de *krown vogel;* et enfin Edwards sous celui de gros Pigeon couronné des Indes, lui appartient encore et forme le passage des Pigeons aux hoccos. C'est ainsi que dans la nature tous les différens grouppes d'êtres, qui ont quelques rapports ensemble, se lient par d'autres êtres intermédiaires qui, participant et des uns et des autres, forment ainsi le passage d'un grouppe à l'autre; et ce sont précisément ces liens épars que les naturalistes devroient s'occuper avec soin de rassembler, pour qu'en en rattachant les bouts bien assortis, ils pussent du moins en composer un faisceau, un tout, qui ne blessant pas toutes les loix de la nature, ne montreroit pas toute l'incohérence qu'on rencontre à chaque pas dans toutes ces méthodes, ou ces prétendus systêmes de la nature; systêmes faux, dont l'ignorance ou le caprice, bien plus qu'une étude réfléchie, sur la nature des êtres, semble avoir guidé la marche.

Une tâche bien difficile, sans doute, mais qui cependant auroit un grand but d'utilité, seroit de réunir dans une monographie complette des Pigeons, toutes les différentes espèces qui appartiennent à chacune des trois familles ou genres que nous avons indiqués, et dont le nombre

s'accroîtroit peut-être encore par une révision générale sur toutes les espèces décrites et à décrire. Mais ce travail ne doit être que le fruit d'une longue étude, et ne peut être bien fait que par celui, qui s'attachant à voir et à connoître les espèces elles-mêmes, ne se contentera pas de chercher à les deviner dans cette foule de descriptions tronquées, publiées par tant de nomenclateurs, qui eux-mêmes n'avoient fait précéder leurs travaux par aucune étude sur la nature des oiseaux. On assure que les auteurs de l'Histoire des tangaras et des manaquins, qui vient d'être achevée, s'apprêtent à nous donner aussi une histoire générale des Pigeons. Puissent-ils dans cette dernière réunir plus de connoissances que dans la première ; sans quoi je doute qu'ils rendent par là un grand service à la science. Par la manière, au reste, dont on procède assez généralement aujourd'hui à la plupart des ouvrages qui se publient, et par le seul but qu'on s'y propose, il n'est guère possible de s'attendre à de bonnes productions : ces ouvrages n'offrent plus enfin le travail d'un homme qui, plein de son sujet, qu'il a mûri par de longues études et des observations suivies, se décide à publier le fruit de ses veilles pour éclairer son siècle. Loin de là, c'est ordinairement un libraire qui, présumant qu'un ouvrage sur tel ou tel sujet achalandera mieux sa boutique que tout autre, en imagine même le titre et le commande à un écrivain quelconque qui veut bien s'en charger, quoiqu'il n'y connoisse rien, et ne rougit pas d'attacher son nom à ces sortes de productions monstrueuses, fruit de la cupidité, pourvu qu'on le paie; et c'est ainsi que ces ouvrages de commande, qui se font et s'achèvent en tâtonnant, présentent à-peu-près le même résultat que celui de ces ragoûts insipides dont vous empoisonne une mauvaise cuisinière, qui n'en a cependant pas moins quelquefois pris la recette dans un bon

livre

livre de cuisine, mais qu'elle n'a pas compris, ou dont elle a mal suivi les préceptes. Je pourrois citer plus d'un ouvrage de cette trempe, et plus d'un aussi dont l'origine est plus honteuse encore; mais il sera toujours trop facile de les reconnoître!!!

Les espèces de Pigeons qui appartiendront de droit à chacune des trois familles, des colombes, des colombars, et enfin des colombigallines, seront, je pense, trop faciles à reconnoître maintenant, pour que nous prenions la peine de les rechercher dans les auteurs, pour les indiquer toutes ici aux naturalistes. Nous nous contenterons seulement d'observer, à l'égard de ces trois familles, qu'on ne trouve dans leur état de nature aucune espèce de la seconde et troisième famille en Europe ; que dans le Nouveau-Monde, où l'on trouve beaucoup d'espèces de la première, et plusieurs de la troisième, il ne s'en est montré, jusqu'à ce moment, aucune qui appartînt à la seconde; pendant que dans l'Indostan et l'Afrique elles se trouvent toutes trois réunies.

LES PIGEONS PROPREMENT DITS,
OU
LES COLOMBES.

PREMIÈRE FAMILLE.

Outre toutes nos espèces de Pigeons de volières et de colombiers qu'on a transportés au Cap de Bonne-Espérance, et qu'on y élève dans l'état de domesticité, ainsi qu'on les élève en Europe pour leur produit, on trouve, dans l'état de nature, quatre espèces de gros pigeons sauvages, ou de ramiers; mais de ces quatre espèces je n'en ai rencontré que deux qui nichassent dans les parties où j'ai pénétré, les deux autres n'y étant que de passage, et n'y arrivant qu'après leur ponte, qui probablement se fait ou dans des cantons plus rapprochés de la ligne, ou peut-être dans quelques coins que je n'aurai pas visités. Nous allons décrire ces quatre espèces qui toutes appartiennent à notre première famille, dans l'ordre où je les ai trouvées, en commençant par celles qu'on rencontre le plus près du Cap, et aux environs du Cap même; puis nous passerons aux tourterelles qui, si l'on veut, pourront former une seconde division de cette première famille des colombes.



Le Ramier Rameron Mâle.

de l'Imprimerie de Langlois.

LE RAMERON, MÂLE.

N°. 264.

J'ai déja, à l'article de l'aigle d'Afrique, que j'ai nommé blanchard, et qui fait sa proie de cette espèce de ramier, fait mention de la manière particulière dont celle-ci vole au-dessus des arbres, en décrivant une suite de paraboles marquées chacune par un cri particulier, qui ressemble au bruit que produit une poulie à laquelle on hisse un fort poids : moment favorable où l'aigle aux aguets, part de son embuscade pour se saisir de l'oiseau bruyant qui rarement échappe à la serre meurtrière de son ennemi (Voyez l'histoire du blanchard, tome Ier). Mais ce jeu de notre Rameron n'a lieu que le matin et le soir; car durant la chaleur du jour, il se tient tranquille perché sur les plus grands arbres, ou bien il vaque à ses besoins particuliers et parcourt toute la forêt, en cherchant de préférence une espèce d'olivier sauvage dont il aime beaucoup les fruits; ce qui lui a fait donner dans le pays le nom d'*oliw-duyf*, pigeon des olives. Ces olives, de la forme, de la grosseur et même de la couleur de nos olives d'Europe, et que l'oiseau avale tout entières, croissent dans beaucoup de cantons sur la côte de l'est d'Afrique; et par-tout où l'on voit de ces fruits, on est certain de trouver des Ramerons en bandes, ces oiseaux ne laissant pas échapper

le moment de leur maturité sans visiter les lieux où il en croît le plus.

Le Rameron est à-peu-près de la taille de notre ramier d'Europe, dont il se distingue par des couleurs absolument différentes; ce qui n'auroit pas suffi, sans doute, à Buffon, pour en faire une espèce séparée de celle de ce dernier, lui qui fait voyager nos oiseaux d'Europe dans tous les climats, et s'y reproduire dans une grande multitude de variétés si différentes de leur souche primitive, non-seulement par les couleurs, mais par des attributs particuliers, et même par des caractères constituans qui, ce me semble, devroient tout au moins déterminer des espèces particulières (1). Au reste, quoi qu'il en soit de ce qu'on voudra faire de notre Rameron africain, voici ses couleurs, qui sont trop exactement rendues sur la figure que nous en publions ici, pour que nous entrions à cet égard dans un détail fastidieux.

Le dessus de la tête est d'un joli gris bleuâtre, mêlé d'une légère teinte vineuse; le devant du cou et la poitrine sont

---

(1) Le faisan tricolor de la Chine, nommé vulgairement faisan doré, ainsi que le faisan noir et blanc du même pays, ne sont, suivant Buffon, que des variétés produites par notre faisan commun d'Europe, qui, dans le midi de la Chine, s'est transformé dans le faisan tricolor, et dans le nord du même pays, dans le faisan noir et blanc. Mais sans parler ici des caractères très-différens de ces trois faisans, et qui détruisent victorieusement cette opinion de Buffon, voici un fait incontestable qui ne laisse plus, je pense, aucun doute sur l'identité spécifique de chacun de ces oiseaux: c'est que notre faisan d'Europe se trouve très-abondamment en Chine, et qu'il est absolument le même que chez nous. Les vaisseaux de la compagnie hollandaise rapportèrent de la Chine au Cap, à M. Boers, une douzaine de faisans absolument semblables, et pour les couleurs et pour les formes, à ceux d'Europe.

écaillés d'un rouge lie de vin sur fond brun; le sternum ou tout le dessous du corps, sur un fond brun rouge vineux, est parsemé de taches blanches triangulaires : semblables taches sont répandues aussi sur toutes les couvertures du dessus des aîles, dont le fond est également d'un brun rougeâtre vineux; les pennes des aîles, ainsi que celles de la queue sont noirâtres et lavées de gris sur leurs bords extérieurs; enfin le bec et les pieds, ainsi que les ongles, sont jaunes; les yeux, d'un gris de perle, sont entourés d'une peau nue orangée, qui s'étend plus en dessous qu'en dessus. La femelle ne diffère du mâle que par une taille un peu inférieure à celle de ce dernier, et elle a moins de taches blanches que lui.

Le Rameron est très-abondant dans les forêts du beau pays d'Auteniquoi. Dans le tems des amours ils se séparent par paire, mâle et femelle; mais dans toute autre saison ils se tiennent en bandes. Ils construisent leur nid sur les arbres, à la manière de nos ramiers d'Europe, et pondent deux œufs tout blancs; les jeunes éclosent du treize au quatorzième jours d'incubation, et font un mets très-délicat. Je n'ai pas vu un seul de ces oiseaux où il n'y a pas de grands bois, quoiqu'ils se répandent cependant dans les plaines, et se nourrissent aussi de graines.

LE RAMIER ROUSSARD, MÂLE.

N°. 265.

Ce second ramier d'Afrique est plus petit que le premier, et approche de la taille de notre bizet d'Europe. Edwards a déja décrit et figuré cette espèce sous le nom de pigeon à taches triangulaires, *the triongular spooted pigeon. Hist. of birds, N°. 75* (1), ce qui indique les taches blanches triangulaires qu'il porte aussi, ainsi que le rameron. Mais ici ces taches ne sont répandues que sur les moyennes et petites couvertures du dessus des aîles, sur fond brun roux; tout le dessous du corps étant d'un gris cendré uniforme, ainsi que la tête, les joues et la gorge; pendant que le derrière et le devant du cou, où les plumes sont fourchues, sont d'un brun rougeâtre vineux, ainsi que le croupion. Les pennes des aîles et de la queue sont brunes, lavées de gris sur leurs bords; enfin le bec et les ongles sont noirâtres, les yeux rouges, ainsi que la peau nue qui les entoure et les pieds, mais d'un rouge vineux. La femelle est un peu plus petite que le mâle, dont elle se distingue en outre par des teintes moins prononcées chez elle que chez lui.

(1) Buffon ne manque pas encore de faire de cette espèce une variété de notre ramier d'Europe.



Le Ramier Roussard. Mâle.

de l'Imprimerie de Langlois.

Le Ramier roussard est nommé dans toute la colonie du Cap : *bosch duyf, wilde duyf* (pigeon de bois , pigeon sauvage) nom que les Hollandais donnent aux ramiers en Europe. Cette espèce est très-abondante dans toutes les terres des environs du Cap et dans l'intérieur du pays , par-tout enfin où l'on cultive le blé et l'orge, sur lesquels ces oiseaux se jettent réunis en grandes bandes; de sorte qu'ils sont le fléau des cultivateurs africains. Pendant le jour ils sont donc toujours en plaine, et ne rentrent au bois, dans les pays boisés, que pour y passer la nuit; et dans ceux où il n'y a pas de bois, ils se retirent parmi les rochers ; de sorte qu'ils nichent ou sur les arbres ou dans les rochers, suivant les localités du canton où ils se trouvent. La ponte est de deux œufs blancs.

LE RAMIER FOUNINGO, MÂLE.

N°. 266.

Nous conservons à cette espèce de ramier africain le nom de *founingo* que lui a appliqué Buffon, d'après celui de *founingo-mena-rabou* qu'elle porte à Madagascar.

Le Founingo n'arrive dans le pays des Caffres, sur le continent d'Afrique, que vers le mois de février; il n'habite que les grands bois, et se perche sur les arbres les plus hauts et les plus touffus; de sorte qu'il seroit très-difficile de le découvrir s'il ne se trahissoit lui-même par une sorte de roucoulement, ou plutôt de beuglement guttural, qui a quelque rapport au son de la trompe avec laquelle les pâtres rassemblent leurs bestiaux dans plusieurs campagnes de la France; mais quoiqu'à ce cri lugubre on connoisse l'arbre qui recèle quelques Founingos, il n'est pas toujours facile de les découvrir à travers le feuillage et de les tirer, d'autant plus encore, qu'étant d'un naturel très-farouche, ils fuient au moindre bruit qu'ils entendent.

Cette espèce est une des plus belles du genre colombe; de la taille à-peu-près de notre ramier d'Europe, elle se distingue de ce dernier par sa couleur générale, qui est en entier d'un beau bleu d'indigo, lustré d'un ton violâtre, plus vif sur le dos

que



Le Ramier Fourningo Mâle

de l'Imprimerie de Langlois.

que sous le corps ; la queue, qui s'arrondit à son extrémité, est d'un rouge cramoisi ; les yeux, d'un brun rougeâtre, sont entourés d'une peau nue rouge ; le bec et les ongles sont noirs, et les pieds d'un rouge vermillon. La femelle ressemble absolument au mâle, sinon qu'elle est un peu plus petite que lui, et que ses couleurs sont d'un ton moins foncé que celles de ce dernier. Les Founingos vivent indistinctement de fruits et de graines.

LE RAMIER HÉRISSÉ, MÂLE.

N°. 267.

Ce beau ramier appartient encore à l'Afrique méridionale; mais il n'est que de passage dans les parages dans lesquels je l'ai rencontré, et où il n'arrive même qu'après avoir, probablement, fait sa ponte ailleurs. Il est certain, du moins, d'après tous les renseignemens que j'ai pris à son égard des Grands Namaquois, chez lesquels je l'ai trouvé, qu'il ne niche pas dans leur pays, qu'il n'y arrive que vers la fin de décembre, et qu'il y passe même un tems fort court; ce que j'ai vérifié d'ailleurs moi-même, par l'apparition subite de leurs bandes et par leur prompt départ, peu de tems après leur arrivée dans le canton.

Cette espèce se couche au bois; mais elle se répand en grande troupe dans les plaines, et se nourrit de baies et de semences. Cinq individus, les seuls que j'ai pu tuer dans leurs bandes très-difficiles à approcher à portée du fusil, n'avoient du moins, dans l'estomac que des petites baies et différentes graines, notamment celles d'une espèce de lianne fort commune dans tout le pays des Namaquois.

Toutes les plumes du dessus de la tête et du cou jusque



Le Ramier Hérissé Mâle.

de l'Imprimerie de Langlois.

sur la poitrine sont blanches, à barbes chevelues, et se terminent toutes par un long filet (1), de sorte qu'elles forment au mâle un toupet hérissé, et une sorte de crinière que dans l'action il a la faculté d'ébouriffer totalement; ce qui donne à cet oiseau, sous ce dernier aspect, l'apparence d'un porc-épic en défense.

Le tour des yeux, qui est nu, et la base du bec sont d'un rouge vif; la queue, dont les côtes sont bleuâtres, ainsi que la naissance de chacune de ses pennes, est d'un rouge pourpré jouant au violet; les aîles, le dos et le croupion, ainsi que tout le dessous du corps sont d'un beau bleu d'indigo, très-brillant en dessus, et mat brunissant en dessous; le bout des mandibules est jaune et les pieds d'un rouge vineux; les tarses sont enplumés jusque vers les doigts; les yeux, enfin, sont d'un jaune d'or.

Le mâle est de la taille de notre bizet; la femelle est un peu plus petite, ses couleurs sont plus ternes, et ses plumes effilées moins longues que celles du mâle. Cette espèce se trouve aussi au Sénégal.

---

(1) Voyez les figures 1 et 2, où nous avons représenté deux de ces plumes à filets.

LES PETITES COLOMBES,

OU

LES TOURTERELLES.

Les naturalistes ont séparé les Tourterelles des ramiers, parce que, suivant plusieurs, les derniers ne vivent point en troupes comme les premières. Ce qui est encore une erreur; car il est bien certain, au contraire, qu'on ne trouve jamais de Tourterelles en grandes bandes, à moins qu'elles ne soient en voyage; pendant qu'il est très-ordinaire, lorsque le tems de la ponte est passé, de rencontrer des réunions très-considérables de ramiers et de bizets; et s'il arrive quelquefois de voir en un lieu plusieurs tourterelles ensemble, c'est qu'elles sont attirées dans ce lieu par une nourriture qui leur plaît; mais si on les fait partir, chaque couple prend une direction différente; au lieu que lorsque vous faites partir une bande de ramiers, tous s'envolent ensemble dans un peloton serré, et tous se percheront sur un même arbre, ou se poseront plus loin en plaine.

Les Tourterelles, ainsi que Buffon l'a très-bien observé, recherchent la fraîcheur en été; aussi ces oiseaux étoient-ils dans les déserts brûlans de l'Afrique, des oiseaux de bon augure

pour toute ma caravane. Lorsque mourant de soif, il nous arrivoit de rencontrer, dans un lieu quelconque, un couple de tourterelles, nous étions bien certains de trouver, dans les environs, une source ou un amas d'eau de pluie, dont nous profitions toujours avec reconnoissance : c'est-à-dire, que nous nous faisions un devoir religieux de ne pas troubler des hôtes bienfaisans, auxquels plus d'une fois nous avons dû notre propre salut.

LA TOURTERELLE BLONDE, MÂLE.

N°. 268.

Cette espèce nous semble être le type ou la souche primitive de l'espèce de la tourterelle à collier d'Europe, celle dont Buffon parle, du moins sous ce nom, et qu'il a figurée N°. 244 de ses planches enluminées, et qu'on ne voit en France que dans l'état de domesticité. Il est à remarquer que la tourterelle commune de Buffon, la seule qu'on trouve dans l'état sauvage en France et peut-être par-tout en Europe, a aussi une sorte de collier; ce qui fait que nous adoptons, pour l'espèce dont il s'agit dans cet article, le nom de Tourterelle blonde.

Cette Tourterelle blonde, que je n'ai rencontrée que sur les confins du pays des Grands Namaquois, est de la taille à-peu-près de celle d'Europe : elle a un demi-collier noir, varié de blanc, sur le milieu du derrière du cou, et qui ne s'avançant que sur le côté de ce dernier, ne l'entoure pas entièrement; tout son plumage d'ailleurs est en général d'un joli gris perlé, nué d'une légère teinte purpurine, blanchissant sur le devant de la tête et sous le corps, vers le ventre et les couvertures du dessous de la queue, et prenant un ton fauve isabelle sur le dos et les aîles; les grandes couvertures de ces dernières sont finement lisérées de blanc, et leurs pennes



La Tourterelle blonde a collier Mâle.

de l'Imprimerie de Langlois.

noirâtres bordées de fauve ; la queue est légèrement étagée et lisérée de blanc extérieurement ; les yeux sont d'un brun rougeâtre, les pieds brun clair et le bec est noir. La femelle diffère peu du mâle, sinon que son collier est plus étroit que celui de ce dernier.

La Tourterelle blonde roucoule absolument de la même manière , et a le même son de voix que nos tourterelles communes d'Europe ; elle niche sur les arbres et fait un nid plat ; elle pond deux œufs tout blancs.

On trouve dans les environs du Cap une autre espèce de tourterelle à collier , et qui est plus grande que celle de cet article. Elle est si commune par-tout, qu'ayant toujours négligé d'en préparer quelques - unes , j'ai fini par n'en point rapporter avec moi en Europe , ce qui fait que je n'en donne pas la figure , quoique j'en aie pris la description que je transcris ici de mon journal, pour l'indiquer seulement. Elle est plus forte que notre tourterelle d'Europe. Tout le plumage général est d'un gris bleuâtre , le ventre blanc, la queue légèrement étagée, et largement frangée de blanc au bout; collier noir varié de blanc sur les côtés du cou ; bec noir , pieds rosés et yeux bruns.

Cette tourterelle, qu'on trouve par-tout dans les colonies environnantes du Cap, et même dans le Cap, a le même roucoulement encore que nos tourterelles d'Europe ; elle pond deux œufs tout blancs , et place son nid dans les buissons ou sur les arbres. Les colons la nomment *Tortel duyf* (Tourterelle), et ils l'apprivoisent facilement.

LA TOURTERELLE A MASQUE BLANC, MÂLE.

N°. 269.

Cette tourterelle d'Afrique, que je n'ai trouvée nulle part ailleurs que dans le pays d'Auteniquoi, est caractérisée par un masque blanc qui lui enveloppe le front, les joues et la gorge, pendant que tout le cou, la poitrine et le manteau, ainsi que le croupion, sont d'un brun roux, jouant au pourpre, au vert, ou au bleu d'acier poli, suivant les incidences de la lumière. Le dessous du corps ainsi que les couvertures du dessous de la queue sont d'un roux uniforme.

Les pennes des aîles sur fond noirâtre, sont bordées extérieurement de gris bleuâtre, ainsi que celles de la queue; le bec est bleuâtre, les pieds sont d'un rouge vineux, et les yeux orangés. La femelle ne diffère du mâle que par ses couleurs moins nettes que celles de ce dernier.

La Tourterelle à masque blanc ne se trouve que dans les grands bois; il est fort difficile de la tuer, parce que se tenant toujours à terre, on l'apperçoit difficilement à travers le fourré; lorsqu'on la fait même partir, on l'entend souvent s'envoler avec grand bruit sans pouvoir la découvrir, car elle



La Tourterelle a masque blanc Mâle.

de l'Imprimerie de Langlois.

elle ne se perche guère que sur les branches basses des arbres ou dans les buissons, entre les ramifications desquels elle place son nid qui est plat, et ne contient jamais que deux œufs. ces derniers sont d'un blanc fauve.

Cette tourterelle qui, comme on voit, nous offre encore par ses mœurs un petit passage entre les colombes et les colombigallines, doit, dans une Ornithologie générale, prendre sa place entre ces deux familles, et terminer celle des colombes, ou commencer celle des colombigallines.

LA TOURTERELLE MAILÉE, MÂLE.

N°. 270.

La Tourterelle maillée est ainsi nommée, parce qu'elle a la tête et tout le cou d'une jolie couleur vineuse qui, sur la poitrine prend un ton roussâtre, varié agréablement de lignes noires interrompues en zig-zag, formant des mailles lâches. Le dessous du corps est d'un gris perlé, qui s'éclaircissant toujours davantage à mesure qu'il descend sur les parties basses, est d'un blanc pur sur les couvertures du dessous de la queue; le manteau est roussâtre, ainsi que les grandes couvertures du milieu des aîles: celles du devant de ces dernières sont d'un joli gris bleuâtre; les grandes pennes alaires, ainsi que celles de la queue qui est arrondie, sont noirâtres intérieurement, et lisérées extérieurement de gris. Le bec est d'un noir-brun, jaunissant vers la pointe. Les yeux sont orangés, et les pieds d'un rouge clair.

La femelle est un peu plus petite que le mâle, et ses couleurs sont moins vives que celles de ce dernier. Cette tourterelle habite la côte ouest du sud de l'Afrique; on commence à la rencontrer vers les monts Camis, et de là jusque chez les Grands Namaquois. On la voit par-tout sur les bords du Kaussi, du Swart dooren; mais elle n'est nulle autre part aussi abondante que sur les bords de la Grande Rivière ou



La Tourterelle Maillée, Mâle

de l'Imprimerie de Langlois

rivière d'Orange et celle des Lions. La Tourterelle maillée niche, comme nos tourterelles, sur les arbres, et elle pond deux œufs blancs. Elle est à-peu-près de la taille de notre tourterelle commune d'Europe, et elle roucoule à-peu-près encore comme cette dernière.

Cette espèce se trouve aussi au Sénégal d'où j'ai vu rapporter en Europe plusieurs individus absolument semblables à celles tuées vers le cap de Bonne-Espérance. Il nous paroît même que la tourterelle du Bengale, décrite sous ce nom par Brisson, et dont Buffon a fait encore une variété de celle d'Europe, est notre Tourterelle maillée.

LA TOURTERELLE ÉMERAUDINE, MÂLE.

N°. 271.

Plusieurs des grandes couvertures du dessus des aîles de cette jolie tourterelle, étant terminées par une tache verte, brillante, couleur d'émeraude, nous en avons tiré son signalement physique. Elle est d'un tiers au moins plus petite que la tourterelle commune d'Europe, et elle s'en distingue particulièrement par sa queue très-courte et arrondie.

Le dessus de la tête est d'un gris bleuâtre qui blanchit un peu sur le front, et la gorge est blanche. Le cou, ainsi que la poitrine et toutes les plumes du sternum, sont d'un rouge-violet ou lie de vin, qui blanchit vers le bas-ventre et sur les couvertures du dessous de la queue. Le derrière du cou, le manteau et les aîles sont d'un brun vineux. Le croupion, d'un gris vineux, est traversé de deux bandes noirâtres. Les pennes intermédiaires de la queue portent également deux bandes noires sur fond gris. L'intérieur des pennes des aîles et leurs revers sont d'un roux canelle. Le bec est noir-brun. Les yeux sont rougeâtres, et les pieds d'un rouge vineux.

La femelle est plus petite que le mâle, et lui ressemble en tout, à l'exception que les taches vertes des aîles sont, chez elle, plus petites que chez ce dernier.



La Tourterelle Emeraudine Mâle.

de l'Imprimerie de Langlois

La Tourterelle émeraudine est très-abondante vers les rivières du Gamtoos, du Louri et du Van-Staade. On en voit aussi beaucoup sur les bords de la petite et de la grande rivière des Poissons (wis rivier), et dans tout le pays des Caffres. Elle niche dans les buissons et sur les ramifications du gaulis, et pond deux œufs blancs. Le roucoulement du mâle s'exprime de la manière la plus touchante; c'est une suite de sons langoureux *cou-cou cou-cou*, répétés à perte d'haleine, et en baissant insensiblement la voix. Ces sons remplissent tellement l'air environnant, que malgré que l'oiseau les exprime souvent près de vous, car il est peu farouche, on a peine à distinguer le lieu précis d'où ils partent.

LA TOURTERELLE TAMBOURETTE, MÂLE.

N°. 272.

Le roucoulement de cette espèce imitant à s'y méprendre les sons et le mouvement d'un tambourin qu'on entendroit à une certaine distance, nous l'avons surnommée Tambourette. Modelée sur les mêmes formes que l'émeraudine, elle s'en distingue par des couleurs différentes sur tout le devant du corps. Le front est ceint d'un bandeau blanc, et les yeux sont prolongés par un sourcil de cette couleur, qui descend jusque sur les oreilles. Le dessous de l'oiseau, à partir de la gorge, jusqu'en y comprenant les couvertures du dessous de la queue, est d'un blanc pur. Le dos, les aîles et la queue, enfin le dessus de l'oiseau, sont d'un brun olivacé, ce qui approche beaucoup de celui des mêmes parties chez l'espèce précédente, car elle a aussi deux bandes noirâtres vers le croupion, et du roux dans l'intérieur des pennes de ses aîles, et même des taches sur les aîles; mais ici ces taches sont bleues au lieu d'être vertes.

La femelle a d'un blanc sale tout ce que le mâle a d'un blanc pur; du reste, les deux sexes se ressemblent. Le bec est noir-brun, les yeux sont bruns. Autant l'espèce de l'émeraudine est



La Tourterelle Tambourette Mâle.

de l'Imprimerie de Langlois.

douce et familière, autant celle de la Tambourette est vive, pétulante et sauvage. Enfin, sur plus de deux cents individus de la première, que nous avons tués, je n'ai pu m'en procurer que vingt-sept de la dernière.

La Tambourette habite les mêmes cantons que l'émeraudine; mais la première se plaît dans les grands bois, et niche sur les arbres: sa ponte est de deux œufs blancs.

LA TOURTELETTE.

N°. 273, le mâle. N°. 274, la femelle. N°. 275, le mâle dans son premier âge.

Nous conservons à cette charmante petite tourterelle à longue queue d'Afrique, le nom que Buffon lui a donné en la décrivant, et en en figurant le mâle, N°. 140 de ses planches enluminées. Elle se distingue de nos tourterelles européennes ainsi que de toutes ses congénères, par sa petite taille et par sa longue queue étagée en forme de fer de lance : caractère par lequel elle se rapproche de plusieurs colombes qui ne se trouvent qu'en Amérique, mais dont la taille diffère de celle de la Tourtelette par la grosseur de son corps (1).

La Tourtelette se trouve dans une grande partie de la colonie du Cap, où elle n'arrive cependant que dans la saison des chaleurs pour y faire sa ponte, et s'en retourner pendant l'hiver. Ainsi elle n'est que de passage du côté du sud, pendant qu'on la trouve toute l'année chez les Grands Namaquois; ce qui, sans doute, lui a valu le nom de pigeon namaquois (*namakois duyf*), sous lequel elle est connue par les habitans.

(1) Buffon, planches enluminées, N°. 118. Edwards, planche 25, sous le nom de pigeon à longue queue, et Brisson, sous celui de tourterelle d'Amérique ; espèce que Buffon rapporte encore, à tort, à celle de notre tourterelle d'Europe.

Le



La Tourterelle a cravatte noire Mâle.



La Tourterelle a cravatte noire Femelle.

de l'Imprimerie de Langlois.



La Tourterelle a cravatte noire Mâle dans son jeune âge.

de l'Imprimerie de Langlois

Le mâle a le front, les joues et tout le devant du cou, jusque sur la poitrine, d'un noir mat. Le dessus de la tête, le derrière du cou et le manteau, ainsi que le dos que traverse une bande noirâtre, et le dessus de la queue, sont d'un joli gris vineux tirant au roux. Le dessous du corps est d'un blanc-roux. Les couvertures des aîles sont liserées de blanc, et plusieurs d'entre elles sont terminées, vers le milieu des aîles, par une tache bleu de saphir. Les grandes pennes sont noirâtres, liserées de blanc, et les mitoyennes sont, dans leur intérieur, d'un roux-canelle. Le bec et les pieds sont jaunâtres, et les yeux bruns.

La femelle est non-seulement plus petite que le mâle; mais au lieu de noir, elle porte sur toutes les parties où l'on en voit à ce dernier, des bandes brunes sur un fond gris-roux.

Dans son premier âge, le mâle est agréablement marqué d'écailles brunes sur la poitrine, et de taches noires variées de roux et de blanc sur le manteau et les couvertures des aîles. Voyez, pour de plus grands détails, les figures qui représentent le mâle, la femelle et un jeune mâle de grandeur naturelle.

La Tourtelette niche dans les buissons, à peu d'élévation; son nid est plat, et composé de buchettes comme l'est généralement celui de toutes les colombes. La femelle pond deux œufs blancs, mais dont la coquille est tellement fragile et mince, qu'ils paroissent roses par leur transparence.

Nous nous sommes en général peu étendus sur la description minutieuse des couleurs des colombes, parce que les teintes monotones, très-variées et peu distinctes de leur plumage, sont

en général du nombre de celles qu'il est le plus difficile de déterminer au juste par des mots; de sorte que nous avons préféré d'en faire soigner particulièrement les figures, qui toutes sont du moins d'une telle vérité, qu'il ne peut y avoir, à cet égard, rien à desirer pour les naturalistes. Nous avons aussi supprimé les figures des femelles qui ne différoient de leurs mâles que par des teintes plus foibles.

LES COLOMBARS.

Les Pigeons Colombars diffèrent, ainsi que nous l'avons dit, des pigeons proprement dits, ou des colombes, par un bec plus épais, plus large, et dont les deux mandibules se renflant du bout, forment ensemble une pince solide, une sorte de tenaille souvent dentée sur les tranches, qui sert à ces oiseaux à pincer les fruits dont ils se nourrissent. Ils ont aussi généralement la tête plus grosse et le cou plus court et plus renflé que les colombes. Le tarse, chez eux, est court, robuste et noueux, et leurs doigts, particulièrement celui de derrière, sont larges, épatés, et ceux de devant sont comme soudés à leur base, ce qui leur forme un pied plat et chagriné en dessous, et donne à ces oiseaux une forte assise. Ils se tiennent toujours au bois, et vivent isolément par paires, mâle et femelle. Ils construisent leur nid dans des trous d'arbres : c'est du moins dans un trou d'arbre que j'ai trouvé les œufs de l'espèce que j'ai rencontrée dans mes courses en Afrique. Le vol des Colombars n'est pas aussi précipité non plus que l'est celui des colombes, et il montrent, dans cet exercice plus d'analogie avec les geais ou les rolliers, dont ils ont même le port et tous les mouvemens lorsqu'ils sont perchés.

Leur ramage est une espèce de mugissement concentré, qui diffère encore beaucoup du roucoulement vif et cadencé

des colombes; et jusque dans leurs caresses enfin, on ne retrouve plus chez les Colombars cette ardeur excessive, ces mouvemens passionnés et ces gémissemens langoureux qui précèdent et préparent une jouissance si voluptueuse pour les colombes en général, et qui les ont fait adopter comme l'emblême de l'amour heureux. Ce n'est donc pas sans raison que nous proposons aux naturalistes de distinguer ces pigeons à gros bec des autres pigeons, puisqu'ils en diffèrent autant par les formes extérieures, et bien plus encore par leur naturel et leurs habitudes.

Le ramier vert de Madagascar, décrit par Brisson, tom. 1, page 142, et dont il a plû à Buffon de faire encore une variété ou une femelle du foulingo, appartient, suivant nous, à la famille des Colombars, et ne nous semble être même qu'un jeune de notre colombar, dont nous allons donner la description.

Le ramier des Moluques, décrit sous ce nom par Brisson, tom. 1, page 158, et indiqué ensuite par Buffon comme une simple variété de notre ramier d'Europe, est encore une espèce qui appartient à la même famille des Colombars, ce que nous avons vérifié sur plusieurs individus que nous en avons vus.



Le Colombar a Epaulettes violettes Mâle.

de l'Imprimerie de Langlois



Le Colombar à Epaulettes violettes Femelle.

de l'Imprimerie de Langlois.

LE COLOMBAR, MÂLE.

N°. 276. Le mâle. N°. 277. La femelle.

L'espèce à laquelle nous appliquons le nom de la famille entière à laquelle elle appartient, sauf, dans une Ornithologie générale, à la distinguer par ses épaulettes violettes, s'il ne s'en trouve pas une seconde espèce qui ait ce même attribut, est de la taille à-peu-près de notre bizet d'Europe. Le mâle a la tête et le cou jusqu'à la poitrine d'un gris-vert ou olivacé, qui tient plus du gris ou de la couleur olive suivant les incidences de la lumière. Les scapulaires, le dos et le croupion, ainsi que les couvertures du dessus de la queue, sont d'un vert-olive jaunissant. Les couvertures du poignet des aîles sont d'un violet tendre qui se fond peu à peu dans le vert-olive des autres couvertures, auxquelles succèdent les plus grandes qui sont largement frangées de jaune sur fond noir. Toutes les plumes du sternum sont d'un jaune-jonquille qui s'éclaircit au ventre où il tire au blanc. Mais les couvertures du dessous de la queue sont d'un roux foncé marron. Les pennes des aîles sont noires et finement liserées de jaune; celles de la queue, qui sont à peu de chose près égales entre elles, sont en dessus d'un gris bleuâtre. Les tarses sont en grande partie garnis de plumes, et la portion du bas qui en est dénuée est rouge, ainsi que les doigts et la base du bec dont la partie cornée est jaune. Les yeux sont orangés.

La femelle est un peu plus petite que le mâle dont elle se distingue en outre, en ce que la tête et le cou, ainsi que la poitrine, le dessous du corps et le manteau sont chez elle d'un vert olivâtre uniforme : du reste, tout est à-peu-près semblable dans les deux sexes, à quelques teintes près, plus vives cependant chez le mâle que chez celle-ci. Dans le premier âge, le mâle ressemble beaucoup à la femelle adulte, et cette dernière, dans le même état, n'a pas encore de violet aux épaulettes.

J'ai trouvé l'espèce de ce Colombar à épaulettes violettes chez les Grands Namaquois, vers les rives du *Wis Rivier*, (rivière des Poissons) (1). Elle niche dans un trou d'arbre, sur un tas de buchettes rehaussées de mousse et de feuilles sèches ; la femelle pond quatre œufs d'un blanc fauve ou isabelle.

Quatre petits colombars, que je dénichai un jour, vécurent tant que nous trouvâmes des fruits à leur donner; mais aussitôt qu'ils nous manquèrent, ils moururent d'inanition, ayant refusé toute autre nourriture, car j'essayai en vain de leur donner des graines de toutes les espèces, et même de la viande hachée qu'ils refusèrent constamment.

---

(1) Cette rivière n'est pas la même que celle qui, sur la côte de l'est, porte le même nom.

LES COLOMBIGALLINES.

Nous nommons ainsi cette troisième famille des pigeons, famille dont les espèces, joignant aux caractères extérieurs des colombes et des gallinacés les mœurs de ces derniers, semble avoir été destinée par la nature, non-seulement à former le passage entre ces deux genres d'oiseaux pulvérateurs, mais encore à marquer la nuance entre les pigeons proprement dits ou les colombes, et les différentes familles du grand ordre des gallinacés.

Les Colombigallines ont en général la même forme de bec que les colombes, et ils en ont aussi la nature des plumes; mais ils ont le tarse alongé, les aîles courtes et arrondies des gallinacés, c'est-à-dire que chez eux les premières pennes de ces dernières sont les plus courtes, pendant que, comme tout le monde le sait, les colombes et même les colombars ont les aîles effilées, les premières pennes en étant les plus longues. Les Colombigallines ont de plus le corps voûté, et portent la queue basse et pendante. Ils se réunissent en petites troupes composées ordinairement d'une couvée entière et du père et de la mère. Ils sont omnivores, c'est-à-dire qu'ils mangent de tout, des semences, des baies et même des insectes. Ils se tiennent communément par terre où ils courent absolument comme les perdrix et les volailles, et ils se posent sur les grosses branches

basses des arbres pour passer la nuit (1). Ils nichent aussi par terre ou sur les rochers, pondent un certain nombre d'œufs; et il est bien probable que chez toutes les espèces, les petits naissent couverts d'un duvet, et qu'ils courent en sortant de la coquille: observation qu'il seroit intéressant de vérifier sur chaque espèce en particulier, mais que déja nous avons eu le bonheur de pouvoir constater sur la seule de cette famille que nous avons découverte en Afrique; enfin jusque dans leur vol lourd et pénible, bien différent de celui des colombes, les Colombigallines montrent une analogie frappante avec les gallinacés dont ils ont le port.

Quoique la plus grande partie des espèces de Colombigallines que nous connoissons, n'appartienne pas à l'Afrique, j'ai pensé qu'il seroit utile à ceux qui attachent quelque intérêt aux progrès de la science, d'en trouver plusieurs espèces réunies dans un même cadre, et d'en avoir sur-tout de très-bonnes figures; toutes celles qui en ont été publiées jusqu'à ce jour étant tellement défectueuses, pour avoir probablement été faites d'après des individus mal préparés et dont on avoit dénaturé les formes naturelles, qu'il n'est pas surprenant que les ornithologistes qui n'ont pas, ainsi que nous, été à même de voir ces espèces dans leur état de nature, les aient méconnues. Ainsi les portraits que nous en offrons au public auront du moins cet avantage inappréciable sur ceux publiés

(1) Nous disons qu'ils se posent sur les grosses branches, parce qu'il faut distinguer l'action de se poser de celle de se percher. Plusieurs espèces de perdrix, les francolins, etc. ne font que se poser sur les branches qui ont assez de surface pour qu'ils puissent s'y tenir, pendant que la plupart des oiseaux se perchent en empoignant et serrant la branche avec leurs doigts.

précédemment,

précédemment, qu'ils ont été faits la plupart, ainsi que tous ceux de cet Ouvrage, sur la nature vivante.

En procédant à la description exacte des différentes espèces que nous réunissons maintenant sous le nom générique de Colombigallines, nous donnerons cependant à chacune d'elles en particulier un nom provisoire qui, en indiquant la famille des gallinacés à laquelle elle s'allie davantage, donnera aux naturalistes la facilité, si on découvroit de nouvelles espèces analogues à celles-ci, de les y réunir, et même d'en former par la suite, autant de petites divisions dont chacune des espèces dont nous allons nous occuper, formeroit le type ou la première souche.

Les tinamous qui, sur les terres humides du Nouveau-Monde, y remplacent nos perdrix, forment eux-mêmes un genre mixte qui tient un peu aussi des pigeons dont ils ont la nature de plumes à côtes larges et applaties, pendant que d'un autre côté ils se rapprochent en même tems des petites outardes ou cannes-pétières ainsi que des perdrix qu'on ne trouve dans le Nouveau-Monde que sur les terres élevées; et encore ces perdrix d'Amérique diffèrent-elles des perdrix de l'ancien continent par un bec court et très-épais, bien différent par là de celui de ces dernières. Quant aux oiseaux du genre de l'outarde, il ne s'en est encore trouvé aucune espèce dans aucune partie du Nouveau-Monde.

LE COLOMBIGALLINE, MÂLE.

N°. 278.

Cette espèce à laquelle nous appliquons le nom de la famille, ou de la tribu de tous les pigeons qui s'allient aux différentes branches des gallinacés, étant celle qui, par les parties nues de sa tête, et par le barbillon rouge qui lui pend sur la gorge, se rapproche le plus du coq et de la poule, il est naturel qu'elle porte le nom propre de Colombigalline, d'autant plus que d'après ce que nous avons déja dit, il est probable que de nouvelles découvertes obligeront les naturalistes à former par la suite autant de petites familles de toutes les espèces analogues à chacune de celles que dans ce moment nous ne réunissons que provisoirement en une seule. Ainsi, par exemple, l'espèce dont nous faisons le sujet de cet article, sera, si on lui trouve d'autres analogues, la souche d'une famille ou d'un genre qui portera, si l'on veut, le nom de cette première espèce qu'on pourra distinguer elle-même par le caractère de son barbillon; pourvu toutefois que ce caractère ne soit pas propre aussi à d'autres espèces de cette même famille; car dans les dénominations particulières, il faut, autant qu'il est possible, éviter ces noms qui, pouvant convenir à d'autres espèces en même tems, occasionnent souvent des erreurs. Cet inconvénient m'a plus d'une fois obligé, dans mes descriptions, de changer plusieurs noms usités, et m'a valu



Le Colombi-Galline Mâle.

de l'Imprimerie de Langlois.

des reproches amers de la part de certains naturalistes qui s'attachant bien plus aux mots qu'aux choses qu'ils ne connoissent absolument pas, sont toujours plus ou moins déroutés, dans leurs compilations journalières, par ces changemens dont l'utilité échappe même à leur conception routinière.

Notre Colombigalline tient des pigeons proprement dits ou des colombes, par la forme de son bec qui est absolument le même que chez ces derniers, et par la nature de ses plumes; mais il en diffère par le barbillon nu et rouge qui lui pend sous le bec, par ses tarses plus longs que chez les pigeons, par la forme arrondie de son corps, par le port de sa queue courte qu'il tient pendante comme les perdrix portent la leur, et enfin par ses aîles arrondies : caractères qui tous en le rapprochant d'un autre côté des gallinacés, placent naturellement cette intéressante espèce entre les colombes et les gallines, comme pour marquer et former le passage entre ces deux genres.

Si des formes, nous passons aux mœurs, aux habitudes, à la manière de se nourrir, à la nidification, à la ponte et à l'éducation des petits, tout est ici différent de chez les pigeons, comme nous le verrons. De sorte que la nature semble n'avoir conservé à cet oiseau que quelques traits superficiels, accessoires, pour servir seulement à indiquer un pigeon, pendant que, par tous ses attributs fondamentaux, ceux qui constituent enfin la nature des êtres, il doit être un gallinacé : de manière que s'il falloit opter entre ces deux genres pour placer cet oiseau dans l'un ou l'autre, il est évident qu'il appartiendroit de droit au dernier par sa manière d'être, car il vit en petites troupes composées de toute la famille et du

père et de la mère, et ces derniers rappellent leurs petits aussitôt qu'ils sont séparés d'eux par quelque accident. Ils se tiennent et vivent par terre où ils trottent tres-vîte à la manière des perdrix; mais toute la petite bande se juche dans les buissons et sur les grosses branches basses des arbres pour passer la nuit, ou pour se cacher lorsqu'elle est poursuivie par un ennemi quelconque.

Cet oiseau niche par terre, dans un petit enfoncement recouvert de petites buchettes et de quelques brins d'herbes sèches, sur lesquels la femelle pond de six à huit œufs d'un blanc-roux, que le mâle ou la femelle couve alternativement. Les petits, qui naissent couverts d'un duvet gris roussâtre, courent au sortir de la coque, et dès cet instant, ils ne quittent plus le père et la mère qui les mènent partout en les rappelant sans cesse, et les couvrant de leurs aîles pour les réchauffer ou les préserver de la trop grande ardeur du soleil. Leur première nourriture sont des nymphes de fourmis, les insectes mous et les vers que le père et la mère montrent aux petits, et qu'ils mangent seuls, et sont bientôt en état de trouver eux-mêmes. Devenus plus forts, ils se nourrissent de toutes sortes de graines, de baies et d'insectes; et quoiqu'ils aient acquis tout leur développement, ils ne se séparent par couple qu'au tems des amours : manière d'être qui, à quelques légères nuances près, est la même pour tous les oiseaux qui appartiennent au grand ordre des gallinacés.

Le Colombigalline est de la taille de notre tourterelle d'Europe, quant à la grosseur de son corps, mais il paroît plus ramassé, n'ayant pas la queue à beaucoup près aussi longue que cette dernière; une plaque de peau nue embrasse

le front, le tour du bec et la gorge en s'étendant vers les oreilles.

Sur le milieu de la gorge pend un barbillon charnu, plat, dont la couleur, ainsi que celle de toutes les parties nues dont nous avons parlé, est rouge. La tête, les joues, le cou, la poitrine et tout le sternum, sont couverts de plumes d'un gris ardoise, brunissant plus ou moins sous certains aspects, et paroissant finement rayées de brun foncé sous d'autres. Les scapulaires et les couvertures du dessus des aîles sont d'un gris argentin, ces dernières étant de plus terminées par un liseré blanc. Le ventre, les couvertures du dessus et du dessous de la queue, le croupion, toutes les couvertures du dessous des aîles, ainsi que les flancs et le bord extérieur de la dernière penne de chaque côté de la queue, sont d'un blanc pur. La queue qui est fort courte et légèrement étagée, est dans toutes ses parties ostensibles d'un brun-gris en dessus et noirâtre en dessous, les parties cachées par ses couvertures étant blanches. Le bec est rouge à sa base et noir à sa pointe. Les ongles sont brun-noir, et les pieds d'un rouge vineux. Enfin les yeux ont un double cercle l'un jaune et l'autre rouge.

La femelle est non-seulement plus petite que le mâle, mais ses couleurs, quoique les mêmes que celles de ce dernier, sont cependant plus ternes, et les couvertures de ses aîles n'ont pas de bordures blanches; elle n'a pas de barbillon.

J'ai trouvé l'espèce du Colombigalline dans l'intérieur des terres, au pied des monts hérissés du pays des Namaquois, pays sec et aride, que fuient en général toutes les colombes, qui, comme on sait, fréquentent les cantons frais et arrosés.

LE COLOMBIGALLINE A CAMAIL, MÂLE.

N°. 279.

L'oiseau que nous nommons ainsi est celui qu'a décrit Albin sous le nom de pigeon de Nicobar, et qu'Edwards a décrit aussi dans ses Glanures sous la même dénomination, en en donnant une figure très-imparfaite en ce qu'il y est représenté sous les formes sveltes et élégantes d'une tourterelle, qu'il est loin d'avoir. Buffon qui, probablement, n'avoit jamais vu cet oiseau en nature, n'en trouva pas moins cette figure si exacte, qu'elle a été copiée pour ses planches enluminées.

Cet oiseau se trouve en effet dans l'île de Nicobar; mais comme il habite aussi beaucoup d'autres contrées de l'Inde, je pense qu'il est nécessaire, pour éviter les erreurs, de lui substituer une autre dénomination que celle de pigeon de Nicobar, quand bien même il seroit un véritable pigeon, et qu'il n'y en eût pas d'autres espèces que la sienne dans l'île de ce nom.

Le Colombigalline, loin d'avoir la taille svelte et dégagée que lui prête Edwards dans le portrait qu'il en donne, est un oiseau trapu, lourd, dont le corps gros et massif, la queue courte, les aîles arrondies, les pieds gros et écailleux contrastent d'une manière frappante avec les formes élégantes qu'on admire chez les pigeons proprement dits, que nous



Le Colombi-Galline a Camail.

nommons colombes. Si de ses formes nous passons aux habitudes, à la démarche, au maintien, en un mot à tous les traits qui frappent d'abord et qui caractérisent si bien les espèces d'un même genre, avant même qu'on en vienne à l'examen des proportions des parties extérieures, on ne peut s'empêcher de reconnoître dans cet oiseau de grands rapports avec le coq et la poule, en même tems qu'à l'inspection de son bec et à celle de la nature de ses plumes, ainsi qu'au bourdonnement intérieur qu'on lui entend faire, on ne reconnoisse aussi un pigeon; de sorte que tout démontre dans cette intéressante espèce un composé, un mélange du coq et du pigeon.

J'ai vu vivans, dans la ménagerie de M. Hameshoff, d'Amsterdam, dix-sept individus de cette espèce, et j'avoue qu'à la première inspection, les voyant trotter et marcher dans la basse-cour parmi la volaille, je lui demandai ce que c'étoit que ces jolies poules, et que je ne fus pas peu surpris d'apprendre que c'étoit l'espèce connue sous le nom de pigeon de Nicobar, que je ne connoissois moi-même alors que d'après la description et la figure qu'Edwards en avoit publiées. M. Hameshoff qui avoit ces oiseaux depuis deux à trois années, me dit qu'ils se tenoient toujours par terre, et qu'il les nourrissoit des graines qu'il donnoit aux volailles; mais qu'ils dévoroient aussi, ainsi que ces dernières, tous les insectes et les vers qu'ils trouvoient à leur portée; que le soir, ils se perchoient de même que les poules, pour se coucher, et que quoiqu'il ne leur coupât point les aîles, ils ne s'envoloient jamais; qu'ils paroissoient d'ailleurs trop lourdeaux pour faire de grands vols; quoiqu'ils trottâssent fort vîte et fussent assez agiles dans leur marche. Il est très-difficile de sauver ces oiseaux du premier hiver qu'ils passent en Europe; mais une fois les premiers

froids passés, il ne s'agit plus que de les préserver la nuit, en les faisant coucher dans des lieux très-clos et sur-tout bien au sec, l'humidité leur étant encore plus funeste que le froid, à moins qu'il ne fût excessif.

Les femelles montroient beaucoup plus de propension à l'acte de la génération que les mâles, ce qui, jusqu'à ce moment avoit empêché ces oiseaux de produire, quoique celles-ci eussent, dans diverses occasions, pondu déja plusieurs œufs tout blancs et de la grosseur de ceux de poulettes. Ces œufs que M. Hameshoff avoit même essayé plusieurs fois de faire couver par des poules, s'étoient toujours trouvés inféconds, les mâles n'ayant point encore probablement coché les femelles. Cependant, il ne désespéroit pas, lorsqu'il seroit parvenu à conserver ces oiseaux l'espace de quatre à cinq ans qui, suivant lui, est le tems nécessaire pour acclimater les espèces les plus difficiles à faire produire en Europe, d'en obtenir des jeunes, comme il en avoit obtenu de beaucoup d'espèces tout aussi intéressantes, dont il avoit enrichi les basses-cours de la Hollande, et qui aujourd'hui y pullulent aussi facilement que les volailles les plus communes et les mieux habituées au froid.

Je dois encore observer à l'égard de cette espèce, qu'il seroit intéressant de chercher à l'acclimater chez nous pour la perpétuer comme oiseau de basse-cour; qu'elle prend beaucoup de graisse, et deviendroit par là un excellent mets. Deux de ses individus que M. Hameshoff eut la bonté de m'envoyer, et qui venoient d'être tués par une belette qui s'étoit introduite dans leur volière, m'ont offert à la dissection une graisse abondante, aussi belle, aussi ragoûtante que celle des meilleures volailles engraissées pour nos tables.

Ayant

Ayant même essayé d'en faire rôtir sur le gril un morceau détaché de la poitrine, je lui trouvai une odeur si suave, que j'en goûtai, et cette chair me parut aussi bonne que celle de nos poulets, quoiqu'elle n'eût cependant pas la blancheur de celle de ces derniers.

Il est malheureux que les Hollandais, qui généralement montrent un grand goût et toute la patience nécessaire pour ces sortes d'éducations, n'habitent pas un pays plus sec, plus chaud, et qui soit enfin plus propre à ces essais; car je ne doute nullement que par leur industrie, nos basses-cours ne s'enrichiroient successivement d'un grand nombre d'espèces aussi utiles que l'est devenue chez nous celle du dindon, qui aujourd'hui est tellement acclimatée dans toute l'Europe, qu'elle fournit une grande ressource à la consommation journalière de ses habitans même les moins aisés. Nos provinces méridionales seroient, de préférence, les pays où notre gouvernement pourroit faire tenter les expériences de ce genre; et les descendans des espèces qu'on seroit déja parvenu à y acclimater et à faire produire, envoyés successivement ailleurs, finiroient par s'habituer partout, et par devenir utiles à tous. Mais cet esprit d'insouciance qui domine aujourd'hui, donne aux hommes de ce siècle une sorte d'aversion pour les jouissances qu'il faut attendre trop longtems; et toutes celles dont ils ne peuvent user au moment même coûtent trop à leur paresse naturelle. On veut faire fortune en un jour, comme on veut jouir de toutes choses à l'instant où l'idée s'en présente.

Le Colombigalline à camail a le corps de la force et de la grosseur à-peu-près de celui d'une poule moyenne; il est très-fourni en chair. Sa queue, extraordinairement courte, et dont les

pennes dépassent à peine ses couvertures hautes et basses, pendant que ses aîles fort amples la cachent entièrement, donne à cet oiseau un air trapu qui lui prête peu de grace. Mais tout cela est racheté par un riche plumage et par un élégant camail composé de longues plumes effilées qui, du derrière du cou où elles prennent naissance, flottent sur le dos, et retombent négligemment en franges de chaque côté de la poitrine, vers le poignet des aîles. Ces plumes qui n'imitent pas mal celles du coq de basse-cour, sont nuancées des couleurs les plus brillantes, et prennent des tons d'or, de vert, de pourpre et de bleu d'acier poli, suivant les incidences de la lumière; celles de la tête et du haut du cou, ainsi que de la gorge, sont fort courtes, et paroissent noires, quoiqu'à certain jour, elles reflètent des tons bleus ou violet foncé. Quelques parties des couvertures des aîles brillent du même éclat que le camail, pendant que d'autres sont d'un vert lustré uniforme, ainsi que le croupion et les couvertures du dessus de la queue. Tout le dessous du corps est d'un vert sombre qui, dans l'ombre, semble noir. Les pennes alaires sont d'un noir bleuâtre dans leur intérieur, et celles de la queue d'un blanc pur. Le bec et les ongles sont noirs, les pieds grisailles, et les yeux d'un brun orangé.

Il y a si peu de différence entre les sexes, qu'il n'est guère possible de distinguer le mâle de la femelle qu'à la dissection. Cependant, cette dernière m'a paru plus petite en général que le premier. Les deux individus que j'ai disséqués étoient deux mâles. M. Hameshoff lui-même n'a pu avec certitude m'indiquer qu'une seule femelle dont il fût sûr du sexe pour l'avoir surprise au moment où elle venoit de pondre, et encore, pour la reconnoître, avoit-il été obligé de lui faire une marque.



Le Colombi-Hocco Mâle.

de l'Imprimerie de Langlois.

LE COLOMBI-HOCCO, MÂLE.

N°. 280.

Ce sont probablement les Hollandais qui, les premiers, ont importé de Banda en Europe cette belle espèce à laquelle ils ont donné le nom de *kroon duyf* (pigeon couronné), que lui a conservé Edwards, en y ajoutant l'épithète de gros pigeon couronné. Quant à celui de *kroon voogel* (oiseau couronné), que Buffon écrit *crown vogel*, c'est le nom propre que les Hollandais donnent plus particulièrement à cette belle espèce de grue huppée d'Afrique, que les Français connoissent sous celui d'oiseau royal. La dénomination de faisan couronné que Brisson applique à cette même espèce, prouveroit, ce me semble, que ce naturaliste avoit déja, avant nous, remarqué que cet oiseau montroit de grandes analogies avec certains gallinacés; et s'il l'a nommé faisan, c'est qu'il avoit de même réuni les hoccos dans le genre faisan. Quoi qu'il en soit d'ailleurs des raisons qui ont déterminé les naturalistes dans la place qu'ils ont assignée à cet oiseau; comme nous lui trouvons d'un côté de grands rapports avec les hoccos, en même tems qu'il se rapproche des pigeons, par la forme du bec et par une sorte de mugissement sourd, intérieur, qui ressemble au roucoulement de nos pigeons ramiers, nous le plaçons dans la famille des colombigallines, sous la dénomination particulière de Colombi-hocco, comme

formant la nuance entre les hoccos et les colombes. Ce rapprochement, que saisiront facilement tous ceux dont le coup d'œil sera dégagé de toute prévention systématique, paroît n'avoir de même point échappé à plusieurs économistes bataves, chez lesquels j'ai eu le plaisir de voir vivans beaucoup de ces oiseaux à côté des différentes espèces de hoccos. Ces derniers non-seulement produisent déja en Hollande, mais on est même parvenu, en en croisant les différentes espèces, à obtenir de leur mélange de nouvelles races fécondes qui, plus faciles à acclimater que leur souche, offriront par la suite un surcroît d'aliment aussi agréable aux gourmets, qu'il sera lucratif pour ceux qui consacreront leur tems et donneront des soins à cette nouvelle production utile. Il est malheureux que les essais du même genre, qu'on a tentés sur l'espèce du Colombi-hocco, aient été infructueux jusqu'à ce moment : du moins on n'est parvenu encore qu'à bien apprivoiser et à conserver cet oiseau vivant pendant les hivers les plus rigoureux de la Hollande; car jamais on n'a vu chez les mâles ni chez les femelles le moindre desir de s'unir entre eux; aucune de ces dernières n'a même pondu encore dans nos climats: action préliminaire, qui toujours cependant, chez les oiseaux difficiles et récalcitrans qu'on cherche à acclimater, annonce un commencement de civilisation et d'habitude qui donne l'espoir du succès. Mais, ainsi que je l'ai dit, le climat humide et froid de la Hollande rend ces essais plus difficiles, plus lents qu'ils ne le seroient peut-être dans beaucoup d'autres pays mieux situés, tels que la France, par exemple; mais en France, les grands, les riches ne montrent encore aucun goût pour l'amusement innocent des ménageries utiles: je dis utiles, car le peu de ces lieux de rassemblement d'animaux qu'on y voit, annonce bien à leur mauvaise tenue, ainsi qu'aux objets

qu'on y entasse avec le plus de prédilection, que le but d'utilité qui devroit animer ces sortes d'établissemens, n'y entre que pour bien peu, et peut-être pour rien. Des lions, des tigres, des ours, des hyènes, des loups, des aigles, des vautours, en un mot toute la gente carnassière s'y montre fastueusement partout; et aux soins particuliers qu'on se donne même pour faire multiplier ces êtres malfaisans, et à l'enthousiasme avec lequel certains admirateurs ne manquent pas d'annoncer au public d'aussi heureux résultats, on seroit tenté de croire qu'ils desirent voir leur pays se peupler de tous ces monstres que la nature semble n'avoir relégués dans les déserts ou les bois, que pour apprendre à l'homme à les fuir, et que le spectacle de leur cruauté n'est pas fait pour recréer leurs yeux. Mais d'avoir réussi à apprivoiser le lion au point de voir ce tyran des animaux vivre en bonne intelligence avec un chien, et d'avoir conduit cet habitant des zônes brûlantes à procréer sa race dans ce climat tempéré, c'est du moins prouver à ceux qui voudroient tenter de semblables essais sur des espèces plus paisibles et sur-tout plus utiles, ce qu'ils ont droit d'espérer de leurs soins généreux (1).

---

(1) Le hoazin, l'yacou, le maraïl, ainsi que beaucoup d'autres oiseaux étrangers de même nature, sont des espèces qu'il ne seroit pas difficile d'acclimater en France, et qui probablement y réussiroient tout aussi bien que celles des faisans, de la pintade et même du dindon y ont réussi. Mais le meilleur moyen de vaincre les plus grandes difficultés dans les essais de cette nature, et d'avoir un succès beaucoup plus prompt et plus certain, seroit d'amener à l'état de domesticité chaque espèce dans son propre pays natal, et de ne faire transporter en Europe que le produit de ces espèces. Ces produits déja rompus à l'esclavage et à la manière de vivre uniforme de la domesticité, ainsi qu'à une nourriture convenable, ne donneroient plus, à beaucoup près par la suite, autant de peine pour leur conservation, puisqu'il ne s'agiroit plus que de les habituer peu-à-peu à une température plus froide; ce qu'il est beaucoup plus facile d'obtenir seul, que quand il faut remédier

Le Colombi-hocco mâle a le corps de la force à-peu-près de celui d'une poule d'Inde; il pèse, dans un embonpoint ordinaire, de six à sept livres, et peut, étant bien gras, peser jusqu'à neuf et dix, d'autant qu'il prend beaucoup de graisse. Sa chair a la blancheur de celle du dindon, et ne lui cède en rien par la délicatesse et le bon goût. M. le fiscal Boers qui avoit beaucoup de ces oiseaux dans sa basse-cour au Cap, s'étant avisé un jour d'en faire tuer un que nous avions fait engraisser avec de la pâtée de riz bouilli, il fut trouvé si excellent par les gourmets du pays, que depuis ce moment, on fit main basse sur tous ceux de la volière.

La femelle est un peu moins grosse que son mâle; sa huppe est aussi moins fournie et moins élevée que celle de ce dernier: du reste, les couleurs sont semblables dans les deux sexes.

La description exacte qu'Edwards donne de cet oiseau nous dispense d'entrer dans de grands détails sur son plumage, qui, si on en excepte une large bande blanche en travers des aîles, et un manteau marron pourpré, ainsi qu'une plaque noire qui entoure les yeux, est généralement partout d'un beau gris bleuâtre nué de pourpre dans les parties voisines du manteau. La belle huppe déliée et en forme de crête, que porte cet oiseau, ressemble à ces belles herborisations qu'on remarque sur certaines agates orientales, et l'oiseau la porte

---

à tous les inconvéniens à la fois, sur des individus inaccoutumés, qui tendent sans cesse à rentrer dans cet état de nature qui leur est propre à chacun en particulier, dont ils conservent longtems le souvenir, et qui s'oppose plus ou moins, suivant le caractère plus ou moins indomptable de chaque espèce, à leur civilisation parfaite.

toujours dressée. Toutes les formes de cette belle espèce, à laquelle on donne, dans son pays natal, le nom de *goura*, sont si exactement rendues dans la figure que nous en publions ici, et qui a été dessinée sur l'individu vivant, que nous bornons sa description à ce que nous en avons déja dit.

LE COLOMBI-PERDRIX A CRAVATE NOIRE, MÂLE.

N°. 281.

Voici l'espèce connue à la Martinique et à la Jamaïque sous le nom de perdrix, et que Buffon rapporte comme une simple variété de notre tourterelle d'Europe, avec laquelle elle n'a aucun rapport, ni par ses formes, ni par ses couleurs, ni même par ses mœurs ; pendant qu'elle se lie naturellement au genre des perdrix par tous les mêmes rapports, ainsi que nous l'avons déja dit plus haut dans notre article sur les colombigallines en général, article auquel nous renvoyons le lecteur, pour ne pas répéter ici ce que nous avons déja dit à ce sujet.

Les Colombi-perdrix tiennent donc aux colombes par la forme du bec ainsi que par la nature de leurs plumes, en même tems qu'ils tiennent des perdrix par la forme totale du corps, par leurs aîles courtes et arrondies, par leurs tarses élevés, par leur queue courte et étagée qu'ils portent basse et pendante, et enfin par leur port et par leurs habitudes, puisqu'ils s'assemblent en petites compagnies comme les perdrix, qu'ils vivent par terre où ils se blottissent de même, et qu'ils y font leur ponte ainsi qu'elles, et qu'en un mot,



Le Colombi-Perdrix a cravate noire Mâle.

de l'Imprimerie de Langlois

mot, ils ne se posent sur les arbres que pour échapper à un ennemi ou pour y passer la nuit en sûreté.

Les Colombi-perdrix ne diffèrent donc de l'espèce que nous avons nommée colombigalline, qu'en ce qu'ils n'ont point d'appendices charnus sous la gorge comme cette dernière; et ils diffèrent du colombigalline à camail en ce qu'ils n'ont point les plumes longues et effilées qui caractérisent si bien ce dernier. Ils diffèrent enfin du colombi-hocco par la taille et par leur queue courte. D'ailleurs, un coup d'œil sur les figures que nous publions ici d'une espèce de chacune de ces familles de pigeons, qui se rallient aux divers genres des gallinacés, suffit pour montrer de la manière la plus précise les caractères distinctifs de chacune d'elles en particulier.

Le Colombi-perdrix à cravate noire est à-peu-près de la taille de notre tourterelle d'Europe, quant à la grosseur du corps; mais il est plus ramassé dans sa forme totale, ayant la queue et les aîles beaucoup plus courtes que cette dernière. Cet oiseau est d'ailleurs tellement connu aujourd'hui, que nous nous dispensons de donner la description de ses couleurs, d'autant plus que la figure que nous en donnons le représente fort exactement (1), et que Brisson l'a décrit avec son exactitude ordinaire, sous le nom de tourterelle de la Jamaïque. Quant à Buffon qui ne l'a pas considéré comme une espèce distincte, il s'est contenté de l'indiquer en citant la description de Brisson; et il s'est étrangement mépris sur le rapprochement qu'il en a fait en le rapportant à l'espèce de notre tourterelle commune d'Europe.

---

(1) On voit dans les planches enluminées de Buffon une mauvaise figure, quoique reconnoissable pourtant, de cette espèce, N°. 174.

LE COLOMBI-PERDRIX ROUX-VIOLET, MÂLE.

N°. 282.

Cette seconde espèce de colombi-perdrix ne se distingue de la précédente que par la couleur de son plumage qui est toute différente, car elle a absolument les mêmes attributs, les mêmes mœurs; elle est aussi de la même taille. Elle a le dessus de la tête, le derrière du cou, le manteau, les aîles et leurs couvertures supérieures, le dos, le croupion et le dessus de la queue d'un roux-canelle qui, suivant les effets de la lumière, prend un joli ton violet. Une bande roux-violet marque chaque côté de la joue, sur fond blanc-roux violacé qui est aussi la couleur de la gorge, laquelle couleur se fonçant toujours davantage au roux-violet, devient plus prononcée sur la poitrine et les flancs, pendant qu'elle se remet au ton de la gorge sur le ventre et sur les couvertures du dessous de la queue. Le bec est d'un brun jaunâtre et les pieds sont de la même couleur. Nous ignorons la couleur des yeux, n'ayant vu que les dépouilles de cette espèce dont Maugé, l'infortuné compagnon de Baudin, avoit rapporté des Antilles plusieurs très-beaux individus des deux sexes.

La femelle est un peu plus petite que le mâle, et ses couleurs



Le Colombi-Perdrix roux violet Mâle.

de l'Imprimerie de Langlois.

sont en général plus ternes, et n'ont point enfin ce beau ton canelle changeant en violet qu'on remarque sur toutes les parties hautes de ce dernier.

Cette espèce a beaucoup de rapport avec celle décrite par Brisson sous le nom de pigeon roux de Cayenne; mais nous observerons à cet égard que notre Colombi-perdrix roux-violet ne se trouve pas dans la Guyane. Brisson pourroit bien avoir été trompé sur le pays natal de cet oiseau, comme il l'a été souvent à l'égard de beaucoup d'autres espèces. Quant à Buffon, il rapporte encore cette espèce à celle de notre pigeon commun: il ne voit au reste partout, dans tous les climats, que des variétés de nos espèces européennes.

LE COLOMBI-CAILLE, MÂLE.

N°. 283.

Comme il en est de cette espèce, comparée aux colombi-perdrix, tout ce que sont les cailles aux perdrix, nous lui donnons le nom de Colombi-caille, et la séparons, par rapport à sa petite taille, des colombi-perdrix, parce que tous les naturalistes ont, par la même raison plus que par toute autre, séparé les perdrix d'avec les cailles, quoique cependant ces dernières ne soient, à mon avis, que des perdrix de plus petite espèce que les autres: ce que Théophraste avoit pensé avec raison bien longtems avant moi; mais Buffon qui a combattu cette opinion, s'est trompé, ce me semble, sur la signification de ce qu'entendoit cet ancien naturaliste qui, en nommant la caille perdrix naine, ne pensoit pas que ces oiseaux fussent pour cela de même espèce, mais seulement du même genre. Il est d'ailleurs facile de voir, en lisant Buffon avec quelque attention, qu'il confond très-souvent le genre avec l'espèce, ce qui le rend par fois très-inintelligible pour son lecteur.

Les Colombi-cailles ne diffèrent donc des colombi-perdrix qu'en ce qu'elles sont plus petites que ces dernières, car les caractères extérieurs et les mœurs sont absolument semblables chez les unes et chez les autres, avec cette seule petite différence que les Colombi-cailles se réunissent en très-grandes



Le Colombi-Caille Mâle.

de l'Imprimerie de Lai .

troupes composées de plusieurs familles, pendant que les bandes de colombi-perdrix ne contiennent qu'une seule nichée.

Je n'ai trouvé, au reste, en Afrique qu'une seule espèce de Colombi-caille; mais je soupçonne que l'Amérique en possède un grand nombre d'espèces différentes : toutes ces très-petites tourterelles de la Guyane me paroissant devoir appartenir à cette même tribu dont elles ont du moins tous les caractères extérieurs; ce qui fait présumer avec quelque fondement qu'elles en ont aussi les mœurs : partie intéressante de leur histoire, sur laquelle les voyageurs et les naturalistes ne nous disent rien de satisfaisant.

Le Colombi-caille dont nous faisons le sujet de cet article, se trouve en Afrique, et habite sur les montagnes du pays des Grands Namaquois. Le mâle est de la taille à-peu-près de nos cailles d'Europe, et il ne tient aux colombes que par la forme du bec et la nature de ses plumes : du reste, toutes les formes sont, dans cette espèce, absolument les mêmes que chez les colombi-perdrix. Quant aux couleurs, elles sont sur l'occiput, le derrière du cou, le manteau, les couvertures des aîles, le croupion et les couvertures du dessus de la queue d'un roux-canelle brillant, chaque plume de ces parties étant terminée de brun ; le front et la gorge sont blancs ; le devant et les côtés du cou, sont, sur un fond gris-brun clair vineux, écaillé de noir, toutes ces petites écailles étant liserées de blanc dans leur partie supérieure. Le milieu du sternum, le ventre, les cuisses, ainsi que les couvertures du dessous de la queue sont d'un roux clair; les pennes des aîles sont, dans leurs parties ostensibles, du même roux que le dos,

et noirâtres dans leur intérieur. La queue, qui est courte et arrondie, est en dessus d'un roux-canelle, et en dessous d'un gris roussâtre. Le bec est d'un brun jaunâtre; les pieds sont rougeâtres ainsi que les yeux.

La femelle diffère du mâle en ce qu'elle est plus petite, et que ses couleurs sont moins brillantes que celles de ce dernier. J'ignore de combien d'œufs est composée la ponte, n'ayant jamais découvert le nid de cette espèce : je pense même qu'elle ne niche pas dans le canton stérile où je l'ai rencontrée, et qu'elle ne fait qu'y passer un certain tems de l'année.

Nous terminerons ici l'histoire des pigeons, quoique nous nous fussions proposé d'en faire connoître encore plusieurs belles espèces nouvelles, étrangères à l'Afrique; mais ayant appris que mon ami, M. Temminck fils, se proposoit de donner une monographie complette de ce riche ordre d'oiseaux, nous nous sommes fait un devoir de lui laisser décrire ces espèces, d'autant plus que personne n'est plus en état que ce jeune naturaliste, de donner de la manière la plus satisfaisante cette histoire des pigeons à laquelle il compte joindre encore celle des gallinacés. Avant même de commencer ces deux ouvrages intéressans sous tous les rapports, M. Temminck a du moins eu le bon esprit d'en rassembler dans son cabinet le plus grand nombre d'espèces qu'il a pu se procurer, et de visiter ensuite les principales collections de l'Europe; de manière qu'il s'est mis non-seulement à même, par une étude suivie et des comparaisons multipliées, de déterminer d'une manière précise les espèces et leurs variétés;

mais qu'il a complетté, autant qu'il lui a été possible, tout ce qui existe de gallinacés et de pigeons dans les divers cabinets, tant publics que particuliers de l'Europe. Il seroit à desirer, pour le progrès des sciences, que chaque naturaliste qui se propose de publier des livres d'histoire naturelle, prît du moins la peine d'étudier ainsi la partie dont ils veut traiter, avant que de s'aviser d'en écrire, et sur-tout de prétendre donner des monographies complettes d'après l'inspection d'une seule collection, à la vue d'un seul individu de chaque espèce.

ADDITION AUX CHOUETTES D'AFRIQUE.

LA CHEVECHETTE PERLÉE.

N°. 284.

Cette jolie petite chouette d'Afrique, que nous avons figurée ici de grandeur naturelle, est une espèce nouvelle qui appartient à la tribu des chevèches; nous la nommons Chevechette perlée, pour la distinguer de celle que nous avons déja décrite dans cet ouvrage sous le nom de chevechette. Elle s'en distingue en effet d'une manière particulière par la couleur roussâtre du fond de son plumage, et par les taches blanches, ombrées de noir, qui semblent autant de perles régulièrement rondes, répandues sur sa tête et sur le derrière de son cou, pendant que des taches semblables, mais plus grandes, frangent agréablement toutes les couvertures de ses aîles et même les pennes de sa queue. Les joues et la gorge sont blanches, et ce blanc ombré de noir, couvre le devant du cou, au bas duquel il forme une sorte de collier bigarré de noir, qui s'étend sur ses côtés en marquant l'insertion du poignet des aîles,



La Chevêchette Perlée Mâle.

de l'Imprimerie de Langlois.

aîles, lorsque celles-ci sont dans leur état de repos. La poitrine est flambée de brun-noir sur fond roux, et tout le reste du dessous du corps l'est de brun-roux sur fond blanc. Les tarses et les doigts sont couverts d'un duvet blanc. Les pennes alaires, terminées toutes par un liseré blanc, sont, sur un fond noirâtre, traversées, dans leur intérieur, de bandes rousses. Le bec et les ongles sont d'un brun jaunâtre. Nous ignorons la couleur des yeux.

Cette belle espèce fait partie du beau cabinet de M. Raye de Breukelerwaert, et a été rapportée du Sénégal.

ADDITION

AUX PIE-GRIÈCHES D'AFRIQUE.

LA PIE-GRIÈCHE BLANCHOT.

N°. 285.

Cette nouvelle espèce appartient aux pie-grièches proprement dites, dont j'ai fait ma première division dans ce genre. Elle est de la taille de notre mauvis, et par conséquent plus forte qu'aucune de nos pie-grièches d'Europe. Tout le dessus de sa tête et le derrière du cou sont d'un gris ardoisé, blanchissant vers le front, et mêlé d'olivâtre en approchant du dos qui, ainsi que le manteau, le croupion et le dessus de la queue, sont d'un vert-jaune couleur d'olive; les petites couvertures des aîles sont de la même couleur, mais en grande partie terminées d'un jaune soufre, ainsi que les pennes de la queue. Les pennes alaires, sur fond noirâtre, sont aussi extérieurement liserées du même jaune soufre. Tout le dessous de l'oiseau, à partir de la gorge jusque même les couvertures du dessous



La Piegrieche Blanchot.

de l'Imprimerie de Langlois.

de la queue, est d'un jaune ocré. Le bec et les pieds sont couleur de plomb.

Cette espèce a été envoyée du Sénégal par M. Blanchot, gouverneur de cette colonie, et fait partie du riche cabinet de M. Raye de Breukelerwaert, à Amsterdam.

LA PIE-GRIÈCHE PERRIN

N°. 286.

Nous devons la connoissance de cette belle pie-grièche à M. Perrin, de Bordeaux, qui l'a rapportée, ainsi qu'un grand nombre d'autres oiseaux nouveaux, des côtes d'Afrique où il a fait, sous le rapport de l'histoire naturelle, un voyage très-précieux. Cette pie-grièche se rapproche tellement de celle que nous avons décrite dans cet ouvrage sous le nom de bacbakiri, que je pense que les naturalistes ne se refuseront pas à l'admettre à côté de cette dernière dans notre seconde division des pie-grièches, quoique Sonnini et Daudin l'aient placée, à tort, parmi les merles, comme Buffon y avoit de même placé notre bacbakiri. La pie-grièche Perrin a en effet des rapports si marqués avec le bacbakiri, que si, au lieu du rouge de son plumage, on y substituoit le jaune de celui de ce dernier, ces oiseaux seroient absolument semblables, ainsi qu'on peut s'en convaincre en comparant l'une à l'autre les figures très-exactes que nous en donnons, tous deux ayant précisément les mêmes formes, le même plastron noir soutenu par deux cordons de même couleur qui, en remontant de chaque côté, passe par les yeux, et joint le coin de la bouche, et qu'enfin la couleur du dessus du corps est la même encore dans les deux espèces, ainsi que la couleur du bec et des pieds. Si on pouvoit même croire au mélange des espèces dans l'état de nature, on



La Piegrieche Perrin.

de l'Imprimerie de Langlois

seroit tenté de penser que la pie-grièche Perrin est le produit du bacbakiri et du gonolek dont nous avons aussi donné l'histoire dans notre seconde division des pie-grièches d'Afrique.

La pie-grièche Perrin se trouve dans les environs de Malimbe. Nous en avons vu deux individus, dont l'un est déposé dans notre Muséum d'histoire naturelle de Paris, et l'autre a appartenu à M. Viellot, d'où il a passé à Berlin, dans le cabinet de M. Paylcoul.

LES SUCRIERS.

Les Sucriers sont des oiseaux qui font leur principale nourriture de la substance mielleuse que contient le calice des fleurs. Les colibris et les oiseaux-mouches ayant donc le même genre de vie, ils doivent nécessairement faire partie d'un même ordre que les premiers; ainsi cet ordre peut aussi porter le nom d'oiseaux suce-fleurs: mais nous ne parlerons ici que des Sucriers d'Afrique, cette partie du monde ne possédant pas, à ce qu'il paroît, d'oiseaux-mouches ni de colibris, quoique Adanson ait cru en reconnoître au Sénégal; mais il est probable que cet estimable voyageur, d'ailleurs très-instruit, aura pris les plus petits Sucriers pour des colibris, comme il a pris les calaos de cette même contrée pour des toucans. Les colibris et les oiseaux-mouches ne différant au reste des Sucriers qu'en ce que les premiers sont en général plus petits que les derniers, que leurs pieds sont plus courts, et qu'enfin ils ont les aîles plus étroites et différemment construites: il étoit facile à un savant, qui ne s'est jamais donné pour un profond ornithologiste, de s'y méprendre, comme il l'a fait.

Les Sucriers sont en général, dans tous les climats où il se trouve quelques-unes de leurs espèces, de très-jolis oiseaux, tant par l'éclat de leurs belles couleurs que par l'élégance de leurs formes et l'agrément de leur chant; il semble enfin,

en considérant ces charmans volatiles, que la nature se soit plue à les combler de tous ses dons à la fois; mais comme si elle avoit voulu leur faire connoître en même tems le prix de tant de bienfaits, ils ne jouissent que pendant un certain tems de l'année de tout l'éclat qui les environne, et perdent, à l'approche de l'hiver, ou pour mieux m'exprimer, dans la saison des pluies, qui est l'hiver de tous les climats très-chauds, dans chacun des différens pays qu'ils habitent, et la beauté de leur plumage, et leur chants amoureux.

L'Afrique paroît être, d'après son sol fleuri, le climat le plus favorable aux Sucriers, puisque de nulle part, jusqu'à ce moment, soit du Nouveau-Monde, soit des Indes orientales, on n'en a importé en Europe autant d'espèces différentes que de cette première partie. La seule petite étendue que j'en ai parcourue en posséde quatorze espèces différentes, tandis que jusqu'à ce jour, nous n'en connoissons que deux qui appartiennent à l'Amérique, et tout au plus sept à huit qui habitent l'Inde, quoique les naturalistes, trompés par quelques traits de conformité, en aient décrit beaucoup plus d'espèces, en prenant pour des Sucriers, des oiseaux qui n'appartiennent absolument pas à ce genre (1).

Au cap de Bonne-Espérance même, ainsi que dans toute cette colonie hollandaise, les Sucriers sont connus sous le nom de *suyker voogel* (oiseau à sucre), ou *blom suyger*

---

(1) Le guit-guit vert et bleu, à tête noire, de Buffon, ainsi que son sucrier de Cayenne, n'appartiennent certainement pas au genre des Sucriers, quoiqu'ils aient tous deux un bec arqué, et que ce naturaliste dise positivement que le dernier se nourrit du jus de la canne à sucre.

(suce-fleurs); celui de *soüi manga*, que Buffon prétend être, à Madagascar, le nom d'une espèce particulière de ces oiseaux, et qu'il donne, par cette raison, à toutes les espèces du même genre qui se trouvent dans l'ancien continent, est aussi, suivant toute apparence, le nom général de tous ces oiseaux dans cette île, et non celui d'une espèce, puisqu'il signifie mangeur de sucre (*manga* mangeur *soüi* sucre) dans le langage mêlé de français et de mauvais portugais, que parlent les colons et les nègres de Madagascar. Il est au reste difficile d'apprécier la raison pour laquelle Buffon a séparé, sous les noms de souï-manga, de guit-guit, et même de grimpereaux, des oiseaux qui sont absolument du même genre, quoiqu'ils habitent différentes contrées du globe, car ses guit-guits d'Amérique ne sont la plupart, ainsi qu'une grande partie de ses grimpereaux, que de vrais Sucriers : ce naturaliste a d'ailleurs été si peu fondé dans cette séparation des Sucriers de l'ancien continent d'avec ceux du Nouveau-Monde, qu'il se trouve parmi ses guit-guits des espèces qui n'appartiennent point à l'Amérique, tel est son guit-guit noir et violet qui ne se trouve qu'en Afrique, et non à la Guyane. Cet oiseau fût-il d'ailleurs de la Guyane, il n'en est pas moins vrai que son bec est tout aussi long que celui d'aucun des souï-mangas, décrits par Buffon. Et cependant il assure que les guit-guits ont le bec plus court que les souï-mangas; tandis que nous verrons que parmi ces derniers, c'est-à-dire les Sucriers de l'ancien continent, il en est qui ont le bec beaucoup plus court que celui d'aucun guit-guit d'Amérique. Comment le même naturaliste peut-il assurer encore que les guit-guits ne vivent pas du suc des fleurs, lorsque, au sujet de son guit-guit noir et bleu du Brésil, il dit lui-même que Margrave avoit observé que cet oiseau a la langue longue et terminée en plusieurs filets,

filets. Buffon devoit-il ignorer que c'est là le principal attribut qui donne aux oiseaux la faculté de pomper le suc des fleurs, et qui forme, par conséquent, le caractère fondamental des colibris, des oiseaux-mouches et des Sucriers; enfin de tous les oiseaux qui sucent la substance mielleuse ou sucrée que contient le calice des fleurs. Edwards avoit donc grande raison de dire que son *pulpre indian créper,* qui est un Sucrier des Indes, avoit la langue des colibris; cependant Buffon relève, à cet égard, le naturaliste anglais, en lui reprochant d'ignorer la conformation de la langue des colibris, tandis que c'est lui qui ignoroit celle de la langue des Sucriers (1). Il est donc évident que les naturalistes en général n'ont pas connu jusqu'à ce moment les caractères principaux qui constituent le genre des Sucriers, puisqu'ils les ont toujours confondus soit avec les grimpereaux, avec les promérops, soit enfin avec beaucoup d'autres oiseaux à bec courbe : comme si le plus ou moins de longueur ou de courbure du bec chez les oiseaux, suffisoit pour constituer un genre; aussi verrons-nous parmi les Sucriers d'Afrique beaucoup de différence à cet égard, plusieurs ayant le bec très-court et même tout droit, pendant que d'autres l'ont très-long et fort arqué. Nous n'en finirions pas enfin, si nous voulions relever ici toutes les méprises des naturalistes, non-seulement sur les Sucriers, mais encore sur les oiseaux-mouches et les colibris, en un mot sur tous les oiseaux suce-fleurs. Il me suffit, à cet égard, d'assurer qu'en réduisant de moitié le nombre des espèces décrites de ces oiseaux, il en resteroit peut-être encore plus dans leurs livres qu'il n'en existe effectivement de bien connues.

---

(1) Voyez la Note de Buffon, à l'article du *souï manga* pourpre.

Ces oiseaux changeant régulièrement de couleur deux fois par an, variant d'ailleurs beaucoup dans leurs différens âges, et les femelles différant toujours beaucoup des mâles, les naturalistes ont souvent fait de toutes les variétés d'âges et des femelles de chaque espèce, ainsi que des différens individus pris à chaque époque de leur mue, autant d'espèces différentes, pendant que, d'un autre côté, ils ont aussi fait des variétés, d'espèces très-distinctes. Il nous suffira donc d'établir ici les caractères physiques et moraux des Sucriers, et de donner l'histoire de leurs habitudes, pour mettre les ornithologistes dans le cas de redresser eux-mêmes les méprises qui règnent, dans tous les ouvrages, sur ce beau genre auquel il convient de laisser le nom de Sucrier, pourvu que ses espèces, de quelque climat qu'ils soient, possèdent les attributs propres aux fonctions que la nature a départies à cette sortes d'oiseaux (1).

Le caractère fondamental de tout oiseau suce-fleurs, consiste donc uniquement dans la forme de la langue qui, chez les Sucriers, les oiseaux-mouches et les colibris, est la seule partie qui donne à ces oiseaux la faculté de se nourrir, comme les abeilles et les papillons, du suc des fleurs. Ainsi, dans l'ordre de la nature, les oiseaux dont nous parlons peuvent

---

(1) Je me proposois depuis longtems de donner une monographie complette de tous les oiseaux suce-fleurs, dont j'avois rassemblé depuis plus de vingt-cinq ans toutes les espèces par mâles et femelles, ainsi que par toutes les variétés d'âges ; ce qui auroit établi d'une manière certaine, la connoissance parfaite de chaque espèce de cet ordre. Les matériaux de ce grand ouvrage étoientprêts, les dessins en étoient même en grande partie achevés, lorsqu'il plut à Audebert, à qui j'avois confié mon projet, de prendre les devants, et de publier lui-même une Histoire de ces oiseaux. Je laisse aux naturalistes à prononcer s'il a bien rempli, à cet égard, le but que je me proposois.

être regardés, dans leur classe, comme les analogues de ces deux ordres d'insectes dans la leur; puisqu'ayant les mêmes fonctions à remplir, la nature leur a accordé l'attribut le plus nécessaire à ces fonctions; attribut qui, chez les oiseaux sucefleurs, consiste en une langue en trompe, propre à la manière dont ils sont obligés de prendre leur principale nourriture, à l'instar des papillons que la nature a aussi pourvus, à cet effet, d'une trompe. Quant à la forme du bec chez ces oiseaux, on sent facilement que pourvu que les mandibules en soient creusées de façon à pouvoir contenir cette langue, il est assez indifférent qu'il soit plus ou moins long, ou plus ou moins courbe, puisque, chez ces oiseaux comme chez les pics, la langue ayant la propriété d'être poussée hors du bec par le même mécanisme, cette langue en trompe atteint facilement le fond du calice des fleurs où réside et se forme ce suc doux et visqueux que recherchent ces oiseaux. Mais observons qu'il paroît absolument nécessaire que le bec des oiseaux qui sucent les fleurs soit d'autant plus arqué qu'il est plus long, et par contre, d'autant plus droit qu'il est plus court; ce qu'il sera facile de concevoir pour peu que l'on veuille faire attention à la position et à la forme des fleurs qui produisent le plus de cette liqueur sucrée que recherchent ces oiseaux, ainsi qu'à la manière dont ils prennent cette nourriture, en plongeant leur bec dans le calice des fleurs: or les fleurs que recherchent de préférence les oiseaux qui vivent de leur suc, sont celles dont la forme est en calice, parce que ce sont celles qui, comme nous l'avons dit, contiennent le plus de cette eau sucrée. D'après cela, il est évident qu'un Sucrier qui auroit un bec court et très-arqué, ne pourroit jamais, en le plongeant dans une de ces fleurs, pour peu qu'elle fût profonde et étroite, en diriger la pointe droit au fond de la fleur, puisque, par la courbure

de son bec court, la pointe en arriveroit naturellement contre les parois du calice, du côté de l'oiseau; si, au contraire, le bec étoit très-long et tout droit, l'oiseau, en le dardant dans le calice d'une fleur, la perceroit du côté opposé; tandis que, par une courbure proportionnée à la longueur du bec, sa pointe se trouve toujours naturellement dirigée à-peu-près vers le centre de la fleur, en laissant à la trompe toute la facilité d'agir et d'être promenée dans le plus petit réduit de la matière sucrée.

En considérant, au reste tous les oiseaux suce-fleurs pris collectivement, telles sont, chez eux, les formes du bec; c'est-à-dire qu'il est, ainsi que nous l'avons dit, d'autant plus droit qu'il est plus court, et d'autant plus arqué qu'il est plus long (1); or, dans le grand œuvre de la nature, rien n'étant, je pense, l'effet du hasard, j'ai recherché la cause de cette différence plus apparente qu'effective, chez des êtres destinés aux mêmes fonctions. C'est aux naturalistes à juger si je l'ai trouvée mais qu'ils se gardent bien, dans l'application qu'ils pourront faire eux-mêmes de ce que j'ai avancé à cet égard, d'admettre parmi les oiseaux suce-fleurs, ainsi qu'ils l'ont tous fait, des promérops, des grimpereaux, ou nfin, tout autre oiseau à bec courbe, qui, n'ayant pas une langue en trompe, ne peut pas se nourrir du suc des fleurs.

---

(1) Les plus petits oiseaux qui sucent les fleurs sont les oiseaux-mouches de l'Amérique, qui, ayant un bec proportionné à leur taille, l'ont tout droit, pendant que les colibris, l'ayant plus grand parce qu'ils sont plus forts que les oiseaux-mouches, ont leur bec d'autant plus arqué qu'il est plus long. Le brins-blancs, qui, de tous les oiseaux suce-fleurs en général, est celui qui, proportionnellement à sa taille, a le bec le plus long, est aussi celui qui l'a le plus courbé.

Les parois de la langue des Sucriers sont d'une substance cornée et creusée en gouttière, formant une espèce de trompe dont l'extrémité antérieure est munie de plusieurs filets nerveux qui, par leur nature, sont le premier siège du goût. Ces filets servent non-seulement à déguster la liqueur, mais ils servent encore de crible pour empêcher les matières les plus grossières de passer avec la liqueur sucrée à travers le tube de la langue qu'elles obstrueroient. La partie postérieure de la langue, qui répond à l'œsophage, est munie de deux alonges qui, passant de chaque côté du larynx, vont, en remontant derrière la tête, s'implanter au front, et servent, comme chez les pics, à pousser la langue hors du bec, suivant la profondeur à laquelle l'oiseau a besoin d'atteindre pour trouver sa nourriture favorite.

Tel est le mécanisme de la langue des Sucriers, des colibris, des oiseaux-mouches, enfin de tous les oiseaux sucefleurs; mécanisme compliqué qui est bien loin d'être le même chez les promérops, les grimpereaux et tous les oiseaux avec lesquels tous les naturalistes les ont souvent confondus.

Le bec des Sucriers devant contenir une langue nécessairement longue, les mandibules en sont évidées dans tout leur intérieur; ce qui est encore très-différent chez les promérops qui, ayant une langue très-courte et collée au gosier, et qui, de plus, ayant besoin d'avoir, par rapport à leur genre de vie, beaucoup de force dans le bec, ont les mandibules pleines dans toutes les parties qui ne sont pas occupées pas la langue (1).

---

(1) Voyez notre Histoire des Promérops, où nous établissons les caractères qui distinguent ce beau genre.

Les ornithologistes qui ont admis les Sucriers avec les grimpereaux, ont dit encore que, comme ces derniers, les premiers grimpoient aussi le long du tronc des arbres; ce qui est démenti par la forme seule de la queue qui, chez les Sucriers, ne leur permet pas de grimper, tandis que les vrais grimpereaux, ayant une queue semblable à celle des pics, peuvent effectivement grimper comme ces derniers (1).

Les Sucriers ont les tarses longs, et diffèrent principalement par là des oiseaux-mouches et des colibris; mais, comme ces derniers, ils ont les ongles propres à se tenir accrochés contre le tronc ou sur les branches des arbres et sur la tige des plantes, soit pour se mettre à portée des fleurs, soit pour pomper la surabondance de la sève dont certains arbres se débarrassent naturellement, et qu'ils recherchent aussi, soit enfin pour ramasser les petits insectes dont ils se nourrissent encore, sur-tout quand ils sont privés de leur nourriture favorite et de prédilection, qui est le miel des fleurs: mais ils ne grimpent absolument pas; et même lorsqu'ils se suspendent aux petites branches ou qu'ils s'accrochent aux tiges des plantes, c'est en les empoignant de leurs doigts, ainsi que font les mésanges, et non à la manière des vrais grimpeurs qui s'accrochent avec leurs ongles à crampons, caractère qui manque aux Sucriers, quoiqu'ils aient les ongles très-arqués.

Nous observerons encore que les Sucriers ne sucent les fleurs qu'étant suspendus ou perchés près d'elles, au lieu que

---

(1) Voyez l'Histoire des vrais grimpereaux que nous décrivons avec les promérops, sous le nom de promérops grimpeurs.

les oiseaux-mouches et les colibris prennent leur nourriture en voltigeant, ainsi que le pratiquent si bien les papillons sphinx dont ils ont les aîles longues et étroites, nécessaires et propres, par leur grande mobilité, à soutenir l'oiseau en l'air sur un même point.

On peut donc dire que les oiseaux-mouches et les colibris sont aux Sucriers ce que les sphinx sont aux autres papillons, qui ne prennent aussi la substance sucrée des fleurs, qu'étant posés dessus ou à côté d'elles, de manière à les atteindre avec leur trompe.

Les Sucriers ainsi que tous les oiseaux suce-fleurs, ont une peau souple, épaisse, nerveuse et très-forte; propriété que lui donne, à ce qu'il paroît le suc dont ils se nourrissent, puisque les indicateurs qui ne vivent que de miel, ont également la leur de la même nature: ce qui donne beaucoup de facilité pour écorcher ces oiseaux, leur peau se déchirant très-difficilement, pendant que celle des promérops et des grimpereaux est sèche et d'une nature tout opposée, semblable à celle des pics. Les oiseaux suce-fleurs ont aussi les plumes pleines, bien fournies et moelleuses, très-différentes par là de celles des oiseaux grimpeurs: enfin, comme les oiseaux-mouches et les colibris, les Sucriers sont bien fournis en chair; ils prennent même beaucoup de graisse, et sont délicats à manger, ce qui est très-différent encore chez les promérops et les grimpereaux qui ont la chair dure, nerveuse et très-maigre: ces derniers sont, outre cela, imprégnés d'une odeur désagréable, qu'ils contractent dans les trous qu'ils habitent, et dans lesquels ils ramassent une quantité prodigieuse de vermine dont ils sont toujours couverts. Les oiseaux suce-fleurs, au contraire, sont d'une

propreté remarquable, et contractent sur les fleurs qu'ils fréquentent, une odeur suave et fort agréable. En dernière analyse, les Sucriers ont un chant gai, qui exprime le plaisir. Ils sont très-vifs, aiment la société de leurs semblables, et se construisent tous un nid pour élever leur progéniture. Les vrais grimpeurs ne font au contraire entendre que des cris ou des sifflemens désagréables, vivent isolément, et pondent dans des trous d'arbres, sur le bois vermoulu.

Il ne me reste plus, pour completter l'histoire des Sucriers, que de parler des différentes métamorphoses qu'ils subissent tous à des époques régulières, et d'indiquer ces époques et leurs résultats; ce qui, en jettant un grand jour sur la connoissance de ces oiseaux, facilitera le moyen d'en déterminer les espèces, même d'après la simple vue de leurs dépouilles, pourvu toutefois qu'on en ait une, prise pendant la mue de chaque espèce.

Tout Sucrier mue régulièrement deux fois dans l'espace d'une année, et change de couleur à chacune de ces mues; mais ce changement n'arrive qu'aux mâles seulement, les femelles conservant constamment les mêmes couleurs pendant toutes les saisons, une fois qu'elles ont revêtu celles de l'âge fait (1).

La saison des amours est pour chaque Sucrier mâle le moment où il revêt sa brillante livrée, qu'il garde tout le

(1) Nous avons vérifié, d'après un grand nombre de dépouilles de Sucriers de l'Amérique et des Indes, ainsi que d'oiseaux-mouches et de colibris, que cette loi étoit générale pour tous les oiseaux suce-fleurs de tous les climats.

tems

tems de la nidification et de l'éducation de ses petits; après quoi il mue, et prend son habit d'hiver, et cet habit est toujours si semblable ou si approchant de celui de sa femelle, que, dans beaucoup d'espèces, il est alors difficile de distinguer les sexes autrement que par la dissection. Les Sucriers mâles conservent donc leur habit d'hiver ou de la saison des pluies jusqu'à l'approche du tems des amours, époque où ils muent une seconde fois pour reprendre leur habit de noce; mais durant ces deux époques de mues, on les trouve plus ou moins bigarrés des couleurs qui leur sont propres, suivant qu'ils sont plus ou moins avancés dans chacune d'elles; de sorte que, dans les momens de ces différentes mues, il seroit facile de rassembler un très-grand nombre d'individus de chaque espèce, tous différens entre eux, c'est-à-dire, tenant, les uns plus, les autres moins, soit de leur habit d'hiver, soit de leur belle livrée; et comme, dans la mue, tout oiseau perd petit-à-petit et fort irrégulièrement toutes ses plumes en général, et qu'elles sont remplacées successivement par d'autres, il devient par là très-facile, à l'inspection seule d'une dépouille bigarrée d'un Sucrier, de connoître l'époque de mue dans laquelle étoit l'oiseau, c'est-à-dire s'il quittoit sa livrée d'hiver pour prendre celle de l'été, ou s'il quittoit au contraire celle de l'été pour se revêtir de celle de l'hiver; car il est impossible de ne pas trouver dans les plumes que revêt un oiseau dans sa mue, plusieurs d'entre elles qui, n'ayant pas encore acquis tout leur développement, sont encore engagées dans leur fourreau. Or, d'après la vérification des plumes qui poussoient au moment où l'oiseau a été tué, si ce sont celles de son habit d'hiver, c'est une preuve qu'il quittoit son habit brillant de l'été, et *vice versâ*; car observons que son habit simple est toujours celui

d'hiver, et que le plus brillant est celui de la saison des amours.

D'après ces observations, on concevra facilement combien il doit régner d'erreurs dans les ouvrages d'ornithologie où l'on traite de cet ordre d'oiseaux suce-fleurs, puisqu'à chaque époque de l'année, la même espèce est si différente d'elle-même. D'un autre côté, tous ces oiseaux, ayant en général, des couleurs métalliques qui se dénaturent facilement par les préparations de leurs dépouilles, il devient même fort difficile de reconnoître les espèces et de les déterminer d'après les descriptions des différens auteurs: aussi m'attacherai-je bien plus ici à donner une connoissance parfaite de celles que j'ai étudiées dans leur état de nature qu'à citer tous ceux qui auroient parlé des mêmes espèces avant moi, et même à relever leurs erreurs, ce qui me donneroit beaucoup plus de peine et de dégoût que je n'en ai eu à aller étudier ces oiseaux dans leur pays natal.

On peut, dans une ornithologie générale, former jusqu'ici quatre grouppes très-distincts des Sucriers, en les réunissant par les caractères pris de la conformation de leur queue: ceux à très-longue queue étagée, dont nous ne connoissons qu'une seule espèce, et dont quelques naturalistes ont, fort maladroitement, fait un promérops; ceux à queue en flèche, ou ceux qui ont deux longs filets qui dépassent la queue; ceux à queue fourchue dont Edwards a fait connoître deux espèces; et enfin ceux à queue égale, dont toutes les pennes sont à-peu-près de même longueur.



Le grand Sucrier, ou Sucrier du Protea Mâle.

de l'Imprimerie de Langlois.



Le grand Sucrier, ou Sucrier du Protea Femelle.

de l'Imprimerie de Langlois.

LE GRAND SUCRIER,

OU

LE SUCRIER DU PROTÉA.

N°. 287. Le mâle. N°. 288. La femelle.

Tous les naturalistes ont, jusqu'à ce moment, admis cette espèce dans le genre promérops, quoiqu'avec un peu d'attention, il eût été facile de voir qu'elle appartenoit, par la forme seule de sa langue, au genre des sucriers, où nous la réintégrons aujourd'hui sous le nom de Grand Sucrier, parce que, jusqu'à ce jour, on n'en connoît aucun qui lui soit supérieur de taille. Mais comme il pourroit se faire que par la suite on en découvrît une ou plusieurs espèces égales ou même plus fortes que celle-ci, on pourra la distinguer sous la dénomination de Sucriers du Protéa, parce que cette espèce paroît affectionner, de préférence à toute autre, cette belle plante dont les grandes fleurs contiennent en abondance cette liqueur sucrée dont se nourrissent tous ces oiseaux en général, et dont celui-ci, par rapport à sa force, fait une plus grande consommation que les autres.

Les couleurs monotones du Grand Sucrier contrastent d'une

manière frappante avec celles de tous les autres sucriers qui, en général, ont de très-jolis plumages; de sorte que s'il n'étoit remarquable par sa très-longue queue, ce seroit un oiseau assez triste : tout le dessus du corps, des aîles et de la queue étant d'un brun clair olivacé, relevé seulement par quelques bigarrures de brun plus foncé, tandis que le dessous est marqué de roussâtre sur fond blanc, ce qui lui a valu par Buffon le nom de promérops brun à ventre tacheté. Une espèce de moustache brun-roussâtre se dessine de chaque côté de la bouche sur le fond blanc de la gorge; le croupion est vert d'olive, et les recouvremens du dessous de la queue sont jaunes ; les plumes du front sont longuettes, étroites et comme déchiquetées sur leurs bords ; la queue, qui est très-longue, a douze pennes fortement étagées, les deux plus courtes latérales n'ayant que dix-huit lignes de longueur, pendant que les plus grandes intermédiaires ont près d'un pied; le bec est noir, les pieds et les ongles sont bruns, et les yeux d'un brun châtaigne. La femelle est un peu plus petite que le mâle dont elle a absolument les couleurs; de manière qu'on ne pourroit guère la distinguer si sa queue n'étoit de moitié moins longue que celle de ce dernier; mais le mâle n'use de cette prérogative que pendant la saison des amours: pendant l'hiver, il perd sa longue queue pour en reprendre une qui n'a pas plus de dimension que celle de la femelle; et c'est aussi le moment où il est difficile de distinguer les sexes autrement que par la dissection.

Le Grand Sucrier est très-abondant dans les environs de la ville du Cap et sur toute la côte de l'est d'Afrique. Partout enfin où l'on rencontre, dans cette partie, des protéas en fleurs, on est certain de trouver un grand concours de ces

sucriers que les colons du Cap nomment *pyl staert* (queue flèche). En effet, lorsque cet oiseau vole avec rapidité, sa longue queue tendue lui donne absolument l'apparence d'une flèche qui traverse dans les airs. D'autres le nomment tout simplement *lange staert voogel* (oiseau à longue queue); d'autres *suyker voogel met lange steert* (sucrier à longue queue), et enfin *koning der suyker voogel* (roi des sucriers), parce que dans un concours de plusieurs espèces de sucriers, celui-ci semble en effet dominer par-dessus toutes les autres, malgré la simplicité de son vêtement. Heureux le peuple dont le souverain ne se fait remarquer que par sa simplicité !

Le Grand Sucrier, ou si on l'aime mieux, le Sucrier du Protéa, construit son nid dans les plus gros buissons de protéas. Ce nid, dont la forme est demi-sphérique, est revêtu extérieurement de mousse et de lichen, et garni dans l'intérieur de poils et de bourre. La ponte est de quatre à cinq œufs olivâtres. Nous observerons que cette espèce est la seule de tous les sucriers d'Afrique que je n'aie jamais rencontrée dans les forêts de haute futaie, quoiqu'elle soit très-abondante dans tout le beau pays d'Auteniquoi: sur la côte ouest, je ne l'ai pas vue passé le mont Kamis.

Pendant mon séjour au Cap, j'ai eu vivans plusieurs de ces Grands Sucriers qui se familiarisoient facilement. Pour les nourrir, je faisois cueillir chaque jour des fleurs de protéas quand nous étions dans la saison de leur floraison, ou bien de celles d'une grande ortie à fleurs orange, que recherchent encore beaucoup les sucriers; à leur défaut, je les nourrissois avec du miel délayé dans de l'eau; et j'avois le plaisir de

voir ces oiseaux fourrer leur longue langue dans le calice des fleurs ou dans un verre pour en humer la liqueur sucrée. Cette espèce est même l'une de celles que j'ai conservées le plus longtems en mer dans mon retour en Europe.

Nous avons figuré le mâle réduit, par rapport à sa longue queue; mais la femelle est représentée de grandeur naturelle.



Le Sucrier Malachitte. Mâle dans son habit d'été. 2. le même dans son habit d'hiver

de l'Imprimerie de Langlois.



1. Le Sucrier Malachitte, quittant son habit d'hiver pour prendre celui d'été. 2. la Fem.e du Suc.er Mala.

de l'Imprimerie de Langlois.

LES SUCRIERS A QUEUE EN FLÈCHE.

LE SUCRIER MALACHITTE.

N°. 289, fig. 1, le mâle en habit d'été; fig. 2, le mâle en habit d'hiver.

N°. 290, fig. 1, le mâle quittant son habit d'été pour reprendre celui d'hiver; fig. 2 femelle du Sucrier Malachitte.

Les Hottentots donnent à ce beau sucrier d'Afrique le nom de *tawa* (fiel), par rapport à sa couleur verte; mais comme ils donnent aussi ce nom à une espèce de guêpier, nous avons préféré de lui appliquer celui de Sucrier Malachitte, qui du moins peint la nuance soyeuse de son plumage que tous les naturalistes ont faussement dit être d'un vert doré ou cuivreux: erreur bien pardonnable au reste, puisque les préparations qu'on fait subir d'ordinaire aux dépouilles d'oiseaux, donnent en effet au plumage de l'espèce dont nous parlons, ainsi qu'à celui de tout oiseau à reflet métallique, un ton plus ou moins doré qui souvent ne lui fut pas propre dans son état naturel; ce qui, joint aux différentes métamorphoses que subissent en général tous ces brillans oiseaux,

a tellement trompé tous les compilateurs, qu'ils en ont multiplié les espèces à l'infini; de manière qu'il devient aujourd'hui difficile et presqu'impossible de s'y reconnoître et de rétablir l'ordre sans recommencer absolument ce travail.

Notre Sucrier Malachitte est le même oiseau que celui dont parle Buffon sous le nom de *grand souï-manga vert à longue queue* (1), quoiqu'il ne lui donne, d'après M. de Querohënt, qu'un filet à la queue: erreur qui prouve que ni Buffon ni son auteur n'avoient de grandes connoissances ornithologiques, car il ne peut pas plus y avoir d'oiseaux qui n'aient qu'un filet à la queue, qu'il ne peut y en avoir qui n'aient qu'un pied ou qu'une aîle. Ce n'est pas encore là la seule erreur que commette ce M. de Querohënt sur cette même espèce, quoiqu'il arrive souvent à Buffon de le citer comme un judicieux observateur; l'individu qu'il a décrit à la suite du mâle, comme une femelle, n'étant aussi qu'un mâle en mue. S'il est donc certain qu'il manquoit à tous deux un des filets de la queue, c'est qu'ils les avoient perdus par accident, ainsi que cela arrive souvent, ou qu'étant tombés naturellement dans la mue, ils n'étoient pas encore repoussés: d'ailleurs, les descriptions que nous allons donner de cette espèce, considérée dans les différentes époques de sa vie, rectifieront toutes les erreurs commises à son sujet, sans qu'il soit nécessaire que nous les refutions ici pied-à-pied.

Le mâle, parvenu à son état parfait, et revêtu de son habit

(1) Planches enluminées de Buffon, N°. 83, sous le nom de grimpereau à longue queue du Cap de Bonne-Espérance. Brisson et Linné lui donnent aussi le même nom.

de

de noces, est d'un beau vert qui imite non-seulement la couleur, mais encore le soyeux de la malachitte. Tel est tout son plumage, à l'exception d'une touffe de plumes d'un beau jaune de jonquille qu'on apperçoit sous les aîles. Les pennes de la queue, ainsi que les deux filets du milieu de cette dernière, et les pennes alaires sont, sur fond noir, bordées extérieurement de vert semblable à celui du corps. Le bec et les pieds sont noirs; l'espace compris entre le bec et les yeux, quoique du même vert que le reste du plumage, semble cependant noir par l'effet de la lumière et de la position perpendiculaire des plumes de cette partie. Les yeux sont d'un brun foncé. Lorsque la saison des amours est passée, que les petits ont pris leur essor, le même mâle quitte son brillant étalage, perd enfin par une mue totale, mais peu-à-peu cependant, toutes ses belles plumes qui, à mesure qu'elles tombent, sont remplacées par celles qui doivent lui servir pendant la saison morte, le tems triste des pluies. Dans cette saison, il a non-seulement perdu sa belle livrée, mais il a de même quitté ses deux longs filets qui dépassoient sa queue, quoiqu'il ait toujours douze plumes alors comme avant, ces deux filets tenant lieu de la sixième paire de pennes. Les couleurs de cet habit d'hiver sont en général, sur tout le corps, d'un brun olivâtre plus foncé sur les aîles et sur la queue que partout ailleurs, et tout le dessous du corps est jaunâtre. Le bec et les pieds sont brunâtres (voyez la fig. 2, pl. 289); mais avant de parvenir à ce second état, on conçoit que suivant le degré plus ou moins avancé de cette mue, l'oiseau se trouve bigarré des belles plumes de l'état parfait, qui ne sont pas encore tombées, et de celles de l'habit d'hiver qui sont déja poussées, de sorte que, dans cet état, on peut facilement rassembler un grand nombre d'individus

très-dissemblables entre eux, tenant, les uns plus, les autres moins, du premier et du second état. Quand aussi, au retour de la belle saison, au printems, le mâle mue une seconde fois pour reprendre son bel habit, son habit de noces, tel que nous l'avons décrit d'abord, il est évident que ce troisième travestissement se passant de même que le second, il offre les mêmes variations, avec cette seule différence qu'ici ce sont les plumes de l'habit d'hiver qui tombent pour être successivement remplacées par celles de l'habit de noces. Ainsi, la figure 1 de la planche 290 peut également servir pour se faire une idée des deux mues, puisqu'il n'y a d'autre différence entre elles que celle de la livrée d'hiver ou d'été que quittoit l'oiseau pour en reprendre une autre. Cependant, ainsi que nous l'avons expliqué dans notre article général sur les Sucriers, il est facile, à l'inspection seule d'une de ces dépouilles bigarrées, de distinguer d'abord l'époque de la mue, c'est-à-dire quelle étoit la livrée que quittoit l'oiseau, et quelle est celle qu'il reprenoit. L'individu que M. Querohënt a donné pour une femelle est, comme il est facile de le voir, un mâle pris au moment d'une de ses deux mues.

La femelle du Sucrier Malachitte est tellement différente de son mâle, qu'il n'est pas impossible que plusieurs naturalistes l'aient décrite comme une espèce particulière : plus petite que le mâle, elle se rapproche beaucoup, par ses couleurs, de celles de la livrée d'hiver de ce dernier, avec cette seule petite différence qu'elle n'a jamais le ventre jaune, mais d'un gris-brun olivacé, et que les pennes latérales de sa queue sont liserées extérieurement de blanc. Les pieds et le bec sont noir brunissant, et les yeux bruns.

Le mâle, au sortir du nid, est en tout semblable à la femelle qui reste constamment la même toute l'année, et ne prend jamais, dans aucune saison, de filets à sa queue; mais, à sa première mue, le jeune mâle prend la livrée d'hiver du mâle adulte; ainsi, ce n'est qu'à la seconde mue, au printems suivant, qu'il perd ses belles couleurs, qu'il s'attache une femelle qu'il ne quitte pas le reste de l'année, et avec laquelle il partage le travail de la nidification, les peines de l'incubation et les soins de l'éducation d'une nouvelle génération. Le nid, d'une forme demi-sphérique, est composé de brins flexibles, revêtu en dehors de mousse, et intérieurement de bourre. La ponte est de quatre ou cinq œufs verdâtres; l'incubation dure dix-huit jours.

Le Sucrier Malachitte est très-abondant vers la ville du Cap, où il fréquente même les jardins potagers pour venir y pomper le suc des fleurs de haricots, de pois, et sur-tout de celles des fèves de marais : on le voit aussi beaucoup sur les fleurs des protéas et sur une espèce de grande ortie à fleurs souci. On trouve enfin l'espèce sur toute la côte de l'est et dans beaucoup de cantons de l'intérieur; et partout elle est si abondante, qu'un chasseur peut aisément en tuer cinquante et même plus par jour: il suffit pour cela, de rester très-tranquillement assis à portée d'une plante dont ces oiseaux recherchent les fleurs, et de tuer tous ceux qui y arrivent sans cesse, d'autant qu'ils sont peu farouches. Le mâle, outre un gazouillement fort agréable, pousse à tout moment un coup de sifflet qui se fait entendre de très-loin.

Nous sommes entrés dans un très-grand détail sur l'histoire

de cette espèce, parce que cette histoire s'appliquant, en général, à toutes les autres espèces du même genre, cela nous évitera d'y revenir pour chacune d'elles en particulier; car tout ce qui arrive à cette espèce par rapport à ses différens travestissemens, arrive de même, à quelques différences près, à toutes les autres.

Les colons hollandais nomment ce sucrier *groene suyker voogel* (sucrier vert). L'espèce passe l'année dans le pays.



1. Le Sucrier Cardinalin Mâle . 2 . La Femelle .

de l'Imprimerie de Langlois

LE SUCRIER CARDINALIN.

N°. 291. fig. 1, le mâle; fig. 2, la femelle.

Ce beau sucrier dont la queue est aussi ornée de deux longs filets, est une espèce nouvelle dont aucun ornithologiste n'a parlé jusqu'à ce moment, et qui se distingue des autres espèces, en général, en ce que la femelle a des couleurs aussi brillantes que celles du mâle, quoiqu'elle n'ait point de filets à la queue dans aucun tems, et que dans la saison des pluies, ils conservent un plumage brillant.

Le mâle, parvenu à la saison des amours, a la tête, le cou, le manteau, le dos, le croupion, toutes les couvertures du dessus des aîles, ainsi que celles du dessus de la queue et les deux filets du milieu de cette dernière, d'un riche vert à reflet doré, plus brillant sur le sommet de la tête que partout ailleurs. Tout le dessous du corps, à partir de la poitrine jusques et y compris les couvertures du dessous de la queue, est d'un rouge carmin des plus moelleux ; les pennes des aîles et de la queue sont, sur un fond noirâtre, liserées extérieurement de vert doré; le bec et les pieds sont noirs, et les yeux bruns.

La femelle, outre qu'elle est un peu plus petite que le mâle, et qu'elle n'a pas de filets à la queue, s'en distingue

encore en ce qu'elle a tout le dessous du corps jaune au lieu de l'avoir rouge comme ce dernier.

Dans la saison des pluies, le mâle perd ses filets, et son ventre devient jaune au lieu de rouge qu'il étoit dans celle des amours ; de sorte qu'on ne distingue alors les sexes que parce que le mâle est toujours plus fort que la femelle.

Dans le premier âge, le mâle et la femelle sont d'un brun olivacé partout où les vieux sont d'un vert doré, et tous deux ont le ventre jaune: dans cet état, ni l'un ni l'autre n'ont de filets à la queue, cet attribut n'appartenant exclusivement qu'au mâle, et seulement durant la saison des amours.

Je n'ai rencontré l'espèce du Sucrier Cardinalin que sur les hautes montagnes du pays des Grands Namaquois: je n'en ai vu ni le nid ni les œufs, les petits étant tous éclos quand je passai dans le canton où je les ai trouvés ; plusieurs des vieux étoient même déja en mue, et prenoient leur livrée d'hiver.

Cette espèce de sucrier vit principalement du suc des fleurs de l'aloës dicothôme, et de celui d'une espèce de lis rouge qui croît en abondance entre les rochers du pays des Namaquois.

Les sauvages m'ont assuré que ce sucrier ne passoit pas l'année dans leur pays ; mais il pourroit bien se faire qu'ignorant son travestissement, ils ne le reconnussent pas dans la saison des pluies; ou bien encore, les sucriers quittant assez

généralement les plaines pour se répandre dans les bois quand la saison des fleurs est passée, les sauvages ne les voyant plus autour d'eux, les croient expatriés pendant qu'ils ne sont qu'un peu plus loin.

LE SUCRIER ORANGA.

N°. 292. fig. 1, le mâle; fig. 2, la femelle.

Voici l'espèce à laquelle Buffon applique, dans ses descriptions, le nom de *souï-manga* à longue queue, à capuchon violet, pendant qu'il le figure, n°. 670, fig. 2 de ses planches enluminées, sous celui que Brisson lui avoit déja donné de petit grimpereau à longue queue du cap de Bonne-Espérance; noms que nous changeons en celui de Sucrier Oranga, qui le distinguera beaucoup mieux, d'autant plus qu'il correspond à celui de sucrier orangé que lui donnent les colons du Cap, non-seulement parce que le mâle a le ventre d'un jaune orangé, mais parce qu'ils voient ces oiseaux fréquenter les fleurs d'orangers pour en pomper le suc.

Brisson a décrit d'une manière si exacte les couleurs du mâle dans son habit de noce, que nous nous dispenserons de les détailler de nouveau, et d'autant mieux encore, que notre figure qui le représente est d'une vérité frappante.

La femelle est un peu plus petite que le mâle, et sa couleur est en général d'un vert-olive, plus jaunâtre sous le corps que dessus. Le bec, les pieds et les yeux sont bruns.

Dans la saison des pluies, le mâle perd ses deux filets, et prend



Le Sucrier Oranga 1. Le Mâle . 2. La Femelle

de l'Imprimerie de Langlois.

prend absolument la livrée de la femelle; de manière qu'il seroit difficile de les distinguer l'un de l'autre, si le premier n'étoit un peu plus grand que sa femelle ; et dans aucun tems, celle-ci n'a de longs filets à la queue.

Dans le premier âge, le mâle et la femelle se ressemblent tout-à-fait: dans cet état, ils sont en dessus d'un gris-olive, et en dessous d'un olive jaunissant.

Le Sucrier Oranga est très-abondant dans les environs de la ville du Cap et le long de la côte de l'est; mais il se plaît beaucoup sur les montagnes, et ne descend dans les jardins que pendant la saison des fleurs, et sur-tout dans le moment où les orangers sont dans leur pleine floraison, quoiqu'il suce aussi les fleurs celles que recherchent les autres espèces ses congénères. Le mâle a un gazouillement précipité des plus vifs et des plus agréables.

Ces oiseaux posent leur nid dans les buissons les plus ombragés; ce nid, façonné de bourre de plantes, est revêtu extérieurement de lichen ou de fine mousse. La ponte est de cinq œufs parsemés de petits points bruns sur fond blanc bleuâtre; l'incubation dure dix-huit jours.

Ce sucrier reste toute l'année dans le pays, quoiqu'il parcoure un certain espace pour saisir le moment de la floraison de chaque canton.

LE SUCRIER COSSU.

N°. 293, fig. 1, le mâle.

Ce joli sucrier étant le seul de tous ceux que nous connoissons encore qui ait les plumes du dessous du corps aussi brillantes que celles du dessus, nous lui donnons le nom de Cossu qu'il mérite à tous égards, tant par l'élégance et la richesse que par l'ordonnance de ses belles couleurs. Buffon les a décrites d'une manière à rendre l'oiseau presque méconnoissable, si l'on n'étoit certain d'ailleurs que son *souï-manga* vert doré changeant, à longue queue, qu'il figure sous la dénomination de grimpereau à longue queue du Sénégal (1), sous lequel Brisson l'a du moins décrit plus exactement que lui, n'étoit la même espèce que celle dont nous faisons le sujet de cette description.

Le mâle est, pendant la saison des amours, d'un riche vert doré sur la tête, le cou, le manteau, le croupion et sur les couvertures du dessus des aîles, ainsi que sur celles du dessus de la queue et de tout le dessous du corps, depuis la poitrine jusques et y compris les recouvremens du dessous de la queue. Le milieu de la poitrine est d'un beau rouge

(1) Buffon, planches enluminées, N°. 670.



1. Le Sucrier Cossu Mâle. 2. Le Sucrier Figuier Mâle.

de l'Imprimerie de Langlois.

qui, se dégradant insensiblement en un jaune d'or, prend cette dernière couleur sur les côtés; mais toutes ces plumes rouges et jaunes ont dans leur milieu une bande transversale vert doré, qui donne à cette partie un jeu particulier par les différens coups de lumière qu'elle reçoit, et qui les font ressortir comme des étincelles de feu, sur-tout lorsque l'oiseau est exposé au soleil. Les deux filets de la queue sont en entier d'un beau vert doré, et les pennes de la queue et des aîles d'un noir brillant, bordées extérieurement du même vert. Le bec et les pieds sont noirs, et les yeux bruns.

La femelle, outre qu'elle est plus petite que le mâle, et que les deux pennes du milieu de sa queue ne s'étendent pas en filets comme chez ce dernier, a la tête, le cou, le manteau, le croupion, les couvertures du dessus des aîles d'un gris-brun olivacé. La poitrine est d'un brun olivâtre, qui va toujours en se dégradant au blanc à mesure qu'il descend sur les parties basses; de manière que le bas-ventre et les couvertures du dessous de la queue sont blanches. Les aîles sont d'un noir brunissant, bordées de gris olivacé. Le bec et les pieds sont brunâtres ainsi que les yeux.

Le mâle prend, dans la saison des amours, le plumage de la femelle; dans le jeune âge, il lui ressemble encore, mais alors il a le ventre plus jaunâtre qu'elle.

L'individu que Buffon décrit comme étant une femelle, est un jeune mâle dans la seconde mue et prêt à prendre son habit d'été; et son mâle est un individu qui n'ayant pas encore fini sa mue totale, avoit conservé le bas du ventre blanc et la queue brune du jeune âge.

Le Sucrier Cossu se trouve au Sénégal; il habite aussi le sud de l'Afrique, mais il ne s'y voit point en deçà de la Grande Rivière (*wis rivier*), dans le pays des Caffres. Je n'ai point trouvé le nid de cette espèce que je n'ai vue d'ailleurs que dans les grandes forêts, où il est difficile de découvrir d'aussi petits nids. Les sauvages m'ont bien assuré que cette espèce ne nichoit pas chez eux; mais à cet égard, j'ai eu trop souvent occasion de reconnoître le peu de fondement qu'il y avoit à faire sur leurs observations, pour qu'on doive s'y rapporter aveuglément.

LE SUCRIER-FIGUIER, MÂLE.

N°. 293, fig. 2.

J'IMPOSE à cette espèce particulière le nom de Sucrier-Figuier, parce que par son bec court et droit, elle semble s'éloigner des oiseaux de son genre, pour se rapprocher des figuiers; et comme en décrivant les figuiers d'Afrique, nous avons aussi décrit une espèce de ces derniers qui, par la forme de son bec long et courbe, se rapprochoit des sucriers, ces deux rapprochemens opposés dans ces deux genres établissent d'une manière certaine une sorte de rapport marqué entre les sucriers et les figuiers, et indiquent que dans une ornithologie générale, ces deux genres d'oiseaux doivent se suivre naturellement, et n'être séparés d'un côté que par la division du Sucrier-Figuier dont on découvrira peut-être par la suite d'autres espèces, et de l'autre côté par celle des figuiers à bec long et courbé, dont nous connoissons aujourd'hui plusieurs espèces que les naturalistes ont décrites pour des sucriers. Comme nous n'en doutons pas, ils n'auroient pas manqué de faire un figuier de notre sucrier à bec court et droit: erreur que nous-mêmes nous eussions d'ailleurs peut-être commise aussi, si nous n'avions pas été à même d'étudier dans leur état de nature ces espèces mixtes qui, quoique ayant chacune les mœurs et les habitudes de leur genre propre, n'en montrent pas moins des caractères qui semblent

en même tems les en exclure. Nous avons donc vérifié très-exactement que, malgré que notre Sucrier-Figuier avoit un bec très-court et tout droit, il n'en avoit pas moins une langue en trompe, propre à être dardée dans le calice des fleurs, et qu'enfin il vit en suçant les fleurs. Comme nous nous étions bien convaincus aussi que notre figuier à bec long et arqué n'avoit pas la langue des sucriers, et ne pouvoit par conséquent sucer les fleurs.

Ces observations fondées sur des faits, doivent convaincre les naturalistes de la nécessité d'étudier les mœurs pour connoître une espèce et bien s'assurer de son genre; que c'est en vain qu'ils établiront des caractères généraux pris des formes seules, pour marquer la place des êtres, puisque la nature est loin d'avoir suivi cette régularité qu'ils ont prétendu établir dans leurs règles strictes et compassées; et cela est même si vrai, que cette foule d'espèces nouvelles rapportées des mers du sud, sans aucunes observations sur leur nature, donnent aujourd'hui le plus grand embarras lorsqu'il s'agit de les rapporter chacune à un genre connu.

Le Sucrier-Figuier a, comme les espèces précédentes, la queue ornée de deux longs filets qui débordent de deux pouces et demi ses autres pennes à-peu-près égales entre elles. Il a la tête, le cou, le manteau et les couvertures du dessus des aîles d'un beau vert changeant, enrichi d'or de toutes les teintes, et prenant sur les scapulaires sur-tout un beau ton rougeâtre ou cuivre de rosette. Le croupion et les couvertures du dessus de la queue sont d'un violet éclatant, changeant en pourpre ou couleur d'acier poli, suivant les différens aspects. Les pennes alaires, ainsi que celles de la

queue, sont d'un noir brunissant; mais les deux filets sont couleur d'or rougeâtre. Tout le dessous du corps est d'un jaune jonquille. Le bec et les pieds sont bruns et les yeux châtains.

La femelle est un peu plus petite que son mâle; comme lui elle a le ventre jaune, mais le plumage de la tête, du cou, du manteau et du croupion est chez elle d'un gris-roux lavé d'olivâtre et légèrement doré. Les pennes de ses aîles ainsi que celles de la queue, laquelle manque de filets, sont d'un gris-brun olivâtre. Le bec et les pieds sont bruns. Pendant la saison des pluies, ou l'hiver du pays, le mâle prend la livrée de la femelle et perd aussi ses longs filets.

Je n'ai trouvé cette espèce que dans les forêts du pays des Grands Namaquois. Elle se nourrit principalement du suc d'une sorte de jasmin sans odeur, qui croît en abondance sous les mimosas contre lesquels il entrelace ses rameaux déliés. Je n'ai point trouvé son nid.

LES SUCRIERS A QUEUE ÉGALE (1).

LE SUCRIER-VELOURS.

N°. 294, fig. 1, le mâle; fig. 2, la femelle.

Ce beau sucrier ayant un plumage qui, au toucher et à l'œil imite un velours naturel, nous le distinguerons par le surnom que nous lui appliquons ici, quoiqu'il paroisse bien que cette espèce doit se rapporter à celle que Buffon appelle guit-guit noir et violet, d'après Gozini qui, le premier, l'avoit décrit pour un oiseau du Brésil; car il est à observer ici que ni Buffon ni Brisson n'avoient vu cette espèce elle-même, et que ce n'est que d'après l'ornithologiste italien qu'ils en ont parlé tous deux.

Quoi qu'il en soit d'ailleurs, nous avons trouvé notre Sucrier-Velours en Afrique, d'abord dans le pays d'Auteniquoi, pendant la saison des pluies, et par conséquent dans son habit

(1) Les sucriers de cette section se distinguent de ceux à queue en flèche, en ce qu'ils n'ont jamais les deux pennes intermédiaires de la queue prolongées en filets, et dépassant les autres plumes de cette partie, quoiqu'ils y aient cependant douze pennes comme les autres.

d'hiver,



Le Sucrier Velours. 1. Le Mâle. 2. La Femelle.

de l'Imprimerie de Langlois

d'hiver, puis sur les rives du Gamtoos, dans sa brillante livrée des amours; de sorte qu'il n'y a pas de doute que cette espèce n'habite toute l'année le sud de l'Afrique, sans cependant s'avancer, du côté du Cap au-delà de la petite et de la grande rivière Saumache (*Grote en klin brack rivier*), en deçà desquelles je n'en ai jamais vu un seul individu.

Le mâle, dans ses atours, a le dessus de la tête couvert d'une plaque d'or vert des plus brillantes, tout le devant du cou d'un violet éclatant qui a le jeu et le brillant de l'améthiste, le poignet des aîles couleur d'acier poli, et enfin les couvertures du dessus de la queue d'un violet pourpré; toutes ces riches couleurs se jouant sous mille teintes diverses, ressortent avec d'autant plus d'éclat, qu'elles sont comme encadrées par le noir pourpré et velouté du reste de tout le plumage de ce magnifique oiseau. Le bec et les pieds sont noirs et les yeux brun-noisette.

La femelle a tout le plumage de la tête, du derrière du cou, du manteau, du croupion et le dessus des aîles et de la queue, d'un gris-brun olivâtre. La gorge et le devant du cou sont noirs, et tout le reste du dessous du corps tacheté de noirâtre sur fond gris olivacé. Le bec et les pieds sont noir-brun.

Dans la saison des pluies, le mâle prend la livrée de la femelle, excepté qu'il conserve sa calotte verte et sa gorge améthiste; mais dans le premier âge, au sortir du nid, il est en tout semblable à la femelle adulte, sinon qu'il est un peu plus fort qu'elle; et cette dernière, dans son jeune âge, au lieu de noir à la gorge, a cette partie grivelée de brun

sur gris-olive, de sorte que, dans tous les tems, ainsi qu'à tous les âges, on peut d'abord reconnoître les sexes dans cette espèce.

Le Sucrier-Velours habite tout le pays d'Auteniquoi et les environs du Gamtoos; mais il est beaucoup plus abondant dans cette dernière partie que partout ailleurs. J'ai trouvé leur nid dans les buissons les plus touffus et dans des trous d'arbres. La ponte est de cinq œufs grisâtres, ponctués de vert-olive.



Le Sucrier Eblouissant 1. Le Mâle. Le Sucrier Protté 2. Le Mâle.

de l'Imprimerie de Langlois.

LE SUCRIER ÉBLOUISSANT, MÂLE.

N°. 295, fig. 1.

Quoique les sucriers soient, en général de très-brillans oiseaux, voici, sans contredit, l'un des plus richement vêtus de toute cette belle tribu ; l'éclat et le lustre de son plumage est même tel, qu'il éblouit lorsque les rayons du soleil viennent à le frapper, chacune de ses plumes reflétant la lumière, par leur poli et leur dureté, comme le feroient autant de miroirs : aussi mon brave Klaas, qui le premier découvrit cette charmante espèce, me la désigna-t-il d'abord par *sucrier qu'on ne pouvoit fixer*; ce qui a naturellement déterminé le surnom d'Éblouissant que je lui ai donné, et qu'il mérite à tous égards qu'on lui conserve.

Parvenu dans son état parfait, et lorsqu'il s'est paré de ses habits d'atour, le mâle a la tête et tout le cou d'un violet éclatant, dans lequel se jouent toutes les nuances du bleu d'outremer ou du pourpre, couleurs qui, suivant les incidences de la lumière, paroissent tour-à-tour être la teinte dominante de ces parties. La poitrine et les flancs, sur le même fond, plus sombre cependant, sont parsemés de taches rouge-ponceau mêlé d'or jaune et vert, et qui semblent autant de charbons ardens ressortant sur le fond obscur qui se prolonge jusqu'au bas-ventre et sur les couvertures du

dessous de la queue. Le haut du dos, le manteau, le croupion, ainsi que les couvertures du dessus de la queue, lesquelles s'étendent presque au bout de cette dernière, sont d'un vert brillant enrichi d'or, qui semble prendre encore plus d'éclat par le noir velouté des pennes alaires et caudales qui lui sert de cadre. Le bec et les pieds sont d'un noir brillant, et les yeux marron vif.

La modeste femelle est d'un brun terreux, uniforme sur toutes les parties supérieures, d'un brun relevé d'olivâtre sur les aîles et sur la queue, cette dernière ayant les pennes latérales bordées extérieurement d'un blanc sale. Le dessous du corps est grisaille. Le bec et les pieds sont noir-brun.

N'ayant pas rencontré cette belle espèce pendant la saison des pluies, je n'ai point vu le mâle dans son habit d'hiver; mais il est probable qu'il ne conserve pas sa brillante livrée toute l'année, puisque dans son jeune âge, il ressemble absolument à la femelle adulte.

Cette belle espèce habite le pays des Grands Namaquois, vers la rivière des Poissons. J'en ai trouvé plusieurs nids dans le tronc vermoulu des mimosas. La ponte est de quatre à cinq œufs tout blancs.

LE SUCRIER-PROTÉE, MÂLE.

N°. 295, fig. 2.

Ce sucrier ayant reçu de la nature le don de se travestir, de se multiplier pour ainsi dire lui-même en étalant tout à coup et à volonté toutes les richesses de son plumage, nous lui appliquons le surnom de Protée. Beaucoup d'autres oiseaux privilégiés ont aussi reçu la faculté de se transformer en quelque sorte en développant aux yeux de leurs femelles les plumes surabondantes dont ils sont pourvus. Les Hollandais désignent fort ingénieusement ces oiseaux sous la dénomination de *pronke voogel*, que nous ne pouvons mieux rendre dans notre langue que par celle d'oiseaux pavaneurs; tels sont notre coq-dinde, le faisan tricolore de la Chine, le paon, les aigrettes, plusieurs espèces d'oiseaux de paradis et de promérops, etc.; mais notre Sucrier-Protée diffère à certains égards de ces espèces en ce que, quoique n'ayant pas comme eux de plumes surabondantes à déployer, il n'en a pas moins la faculté de faire paroître tout-à-coup et à volonté certaines parties brillantes de ses plumes qui, dans l'état ordinaire, restent cachées; telle est en quelque sorte parmi les gazelles d'Afrique, celle que les colons du Cap nomment *pronke bock*, et que dans la relation de mon voyage j'ai désignée sous le nom de gazelle de parade, en expliquant comment, par une contraction forcée des muscles de sa croupe, elle a

la faculté de faire blanchir totalement cette partie en mettant à découvert les poils blancs qui sont cachés sous les autres. C'est donc par un mécanisme à-peu-près semblable que notre Sucrier-Protée opère son travestissement, ou pour mieux m'exprimer, enrichit son plumage, en lui faisant prendre inopinément et dans certains momens un éclat nouveau. Cette double manière d'envisager ce bel oiseau a produit aussi parmi plusieurs nomenclateurs l'erreur d'avoir fait un double emploi dans l'espèce, quoique Buffon l'ait décrite fort exactement, d'après Brisson, sous le nom de *souï-manga* violet à poitrine rouge.

Cet oiseau a en effet le devant du cou et la poitrine d'un beau rouge vif, seule couleur qui paroisse sur ces parties quand les plumes sont couchées dans leur état naturel, quand il est tranquille et qu'aucune passion ne l'agite; mais lorsque, pressé par le desir de plaire, il cherche à captiver les regards de sa femelle, il se redresse, alonge son cou en soulevant un peu les plumes; et c'est dans ce moment qu'il revêt tout l'éclat de ses parures, en mettant à découvert par l'écartement des plumes du cou et de la poitrine, ces belles taches d'un vert doré changeant en bleu, qui occupent le milieu de chacune d'elles, et paroissent comme autant d'émeraudes et de saphirs répandus sur un fond pourpre. Le front est ceint d'un bandeau vert d'or, et de chaque côté des mandibules se remarque aussi un trait de la même couleur qui borde les mâchoires. Le dessus de la tête et le derrière du cou, ainsi que le dos, le croupion et tout le dessus du corps, sont d'un violet sombre qui, dans l'ombre, semble noir. Les aîles et la queue sont marron pourpré; le bec et les pieds noirs; les yeux d'un brun rougeâtre.

Tel est notre Sucrier-Protée mâle pendant la saison des amours ; ce tems passé, tout l'éclat de sa brillante parure disparoît, et il ne se montre plus que sous une livrée simple et monotone, très-approchante de celle de sa modeste compagne. Cette livrée d'hiver est sur toutes les parties supérieures d'un brun grisâtre uniforme, les aîles et la queue ayant seulement une nuance un peu plus foncée. Le devant du cou et la poitrine sont comme grivelés de brun sur fond gris-blanc qui devient ensuite la couleur du dessous du corps. Le bec et les pieds sont noir-brun.

La femelle ne diffère du mâle, dans son habit d'hiver, que parce que son plumage a généralement un ton plus roussâtre que celui de ce dernier, et que son bec et ses pieds sont bruns.

Je n'ai rencontré l'espèce du Sucrier-Protée que dans la Caffrerie ; mais elle se trouve aussi au Sénégal, ainsi que sur plusieurs autres points de la côte est et ouest de l'Afrique. Je n'ai pu m'en procurer le nid, quoique je me sois trouvé dans le pays qu'elle habite pendant le tems de la ponte, et que je fusse certain que les femelles étoient même en train de couver; mais il est probable que ces oiseaux nichent dans des trous d'arbres, ce que j'ai bien remarqué à l'odeur de bois mort dont étoit imprégné leur plumage.

LE SUCRIER NAMAQUOIS ou A CALEÇON BLANC.

N°. 296, fig. 1, le mâle; fig. 2, la femelle.

N'ayant rencontré cette espèce que dans le pays des Grands Namaquois où je l'ai trouvée confinée, et où elle passe toute l'année, je lui ai donné le nom de Sucrier Namaquois, à moins qu'on ne préfère celui de Caleçon blanc, comme étant le seul de tous les sucriers de cette partie de l'Afrique qui ait le ventre blanc. Du reste, si on excepte une belle tache souci qui marque les aisselles de cet oiseau, son plumage est assez monotone, et contraste par là avec celui de tous ses congénères.

Le dessus de la tête et le derrière du cou, les couvertures des aîles sont chez lui d'un brun à reflet violet qui a peu d'éclat. La gorg e est d'un violet changeant qui, suivant les aspects, prend un ton verdâtre. Les aîles et la queue sont d'un brun-noir, légèrement violacé. Le bec et les pieds sont bruns ainsi que les yeux.

Malgré que ce sucrier ait un plumage assez simple, cela ne l'empêche pas d'en prendre un plus monotone encore dans l'hiver; car le mâle ne conserve sa livrée, ainsi que nous



Le Sucrier Namaquois 1. Le Mâle 2. La Femelle

de l'Imprimerie de Langlois.

nous l'avons dit plus haut, que pendant la saison des amours : ce tems passé, il subit la loi commune, et prend l'habit uni de sa femelle qui est généralement partout sur le dessus du corps, des aîles et de la queue, et sur le devant du cou, d'un gris-brun cendré, et partout ailleurs d'un blanc sale.

La femelle établit son nid dans un trou d'arbre; elle pond quatre ou cinq œufs grisâtres, et couve dix-huit jours. Les jeunes des deux sexes sont, au sortir du nid, d'un gris roussâtre sur toutes les parties supérieures; le dessous du corps est d'un blanc-roux, mais on distingue le mâle à une tache jaune pâle qui marque déja chez lui les aisselles.

LE SUCRIER BRONZÉ.

N°. 297, fig. 1, le mâle; fig. 2, la femelle.

Ce sucrier se distingue par un bec plus fort et sur-tout plus arqué que chez ses autres congénères, quoiqu'il soit d'une taille inférieure à beaucoup d'entre eux. Comme le sucrier namaquois, le mâle a aussi les aisselles marquées d'une tache jaune foncé couleur de souci, que n'a point sa femelle, qui d'ailleurs en diffère encore beaucoup par ses couleurs générales, lorsqu'il est revêtu de sa belle livrée qui, sur la tête, le cou, le manteau, les couvertures du dessus des aîles, le croupion et les couvertures de la queue, est d'une couleur de bronze chatoyant, changeant en bleu, en vert ou en pourpre violâtre, suivant l'incidence de la lumière. Les aîles et la queue sont d'un noir bronzé, et le dessous du corps d'un noir dans lequel se fond une légère teinte olivâtre. Le bec et les pieds sont d'un noir brillant, et les yeux rougeâtres.

La femelle, outre qu'elle a le bec moins arqué et moins fort que le mâle, et qu'elle est un peu plus petite, a d'un vert d'olive toutes les parties que celui-ci a couleur de bronze, et son ventre est d'un brun-noir olivacé.

Le mâle prend, dans la saison des pluies, les couleurs de la femelle; mais on le distingue toujours de cette dernière



Le Sucrier Bronzé 1. Le Mâle 2. La Fem.le

par la force et la couleur noire de son bec, que celle-ci a toujours brun ainsi que les pieds.

Le Sucrier bronzé habite les environs de la rivière Sondag et Swart kop. Il établit son nid dans un trou d'arbre. La femelle pond de quatre à six œufs d'un blanc rosé, ponctués de roussâtre. Au sortir du nid, les petits des deux sexes sont partout d'un vert-olive, mais plus foncé en dessus qu'en dessous du corps; et déja on distingue le mâle à la forme de son bec ainsi qu'à la plaque jaune des aisselles que la femelle n'a jamais.

LE SUCRION.

N°. 298, fig. 1, le mâle; fig. 2, la femelle.

Je donne le nom de Sucrion à cette petite espèce de sucrier, dont la taille est à-peu-près égale à celle de notre troglodite. Le mâle a la tête et le devant du cou d'une couleur chatoyante, dans laquelle se jouent toutes les nuances du bleu, du pourpre et du vert, mais dans des teintes sombres qui, à certain jour, donnent à ces parties un ton vert de bronze pur, qui est la couleur dominante des pennes du milieu de la queue et des bordures des latérales de cette dernière. Les couvertures du dessus des aîles, le manteau, les scapulaires et le derrière du cou, ainsi que les dernières plumes alaires proche le dos, sont d'un marron-pourpré sans reflets, et le croupion et les couvertures du dessus de la queue d'un violet éclatant. Tout le dessous du corps, depuis la poitrine jusques et en y comprenant les couvertures du dessous de la queue, est d'un orangé-rougeâtre, plus foncé sur les parties hautes que partout ailleurs. Le bec et les pieds sont noirâtres, les yeux marron vif, et les grandes pennes alaires d'un noir glacé de bleu.

La femelle est non-seulement plus petite que le mâle, mais elle est d'un vert d'olive jaunâtre sur la tête, le derrière du cou et tout le dessus du corps et des aîles, et d'un jaune



Le Sucrion 1. Le Mâle. 2. La Femelle.

de l'Imprimerie de Langlois

très-pâle sur la gorge et le dessous du cou; ce même jaune se fonçant un peu plus sur la poitrine et les flancs, puis se remettant au ton de la gorge sur les parties basses. Le bec et les pieds sont d'un brun noirâtre.

Cette espèce est encore une de celles dont je n'ai pu completter l'histoire par les connoissances sur la nidification et la ponte, n'en ayant pas vu le nid, et ne l'ayant même rencontrée que dans la saison des pluies. Mais je suis certain néanmoins que les mâles changent de livrée aux mêmes époques que les autres sucriers; car lorsque je découvris l'espèce, plusieurs d'entre eux étoient encore en mue, et quittoient leur habit d'hiver pour reprendre celui d'été; de sorte qu'ils étoient en partie bigarrés des couleurs de la femelle et de celles de l'état parfait du mâle. Il n'y a donc pas de doute que, pendant l'hiver, les mâles ne ressemblent aussi tout-à-fait aux femelles, sinon cependant que le jaune étoit plus foncé sur le devant du cou des premiers que sur ces dernières. Je n'ai vu l'espèce du Sucrion que dans les forêts voisines du Vanstaade et du Loury, et ne l'ai point retrouvée ailleurs. Peut-être que ce sucrier n'est que de passage vers la pointe sud de l'Afrique, puisque je ne l'ai trouvé nulle part ailleurs pendant la saison des amours.

LE SUCRIER GAMTOCIN,

OU

LE SUCRIER A CORDON BLEU.

N°. 299, fig. 1, le mâle; fig. 2, la femelle.

N'AYANT trouvé cette espèce que dans les environs du Gamtoos, nous lui avons donné le nom de Sucrier Gamtocin, à moins que l'on n'aime mieux celui de Sucrier à Cordon bleu, le mâle étant distingué par un collier de cette couleur qui lui ceint la poitrine, et que n'a pas la femelle qui, d'ailleurs, lui ressemble beaucoup, ayant comme lui la tête, le derrière du cou, tout le dos, le croupion, les couvertures du dessus des aîles, celles supérieures de la queue, et même tout le dessus de cette dernière, d'un vert jaunâtre très-doré, plus vif et plus brillant cependant chez le mâle que chez la femelle. Mais le premier a tout le devant du cou également doré et terminé sur la poitrine par un collier d'un bleu éclatant que n'a pas la femelle, chez laquelle cette partie est, ainsi que tout le dessous de son corps, d'un jaune soufré, le mâle ayant tout le dessous du sien d'un jaune plus vif que celui de la femelle. Tous deux ont les pennes alaires noir-brun, bordées extérieurement de vert doré, le bec et les pieds noirâtres et les yeux bruns.



Le Sucrier Gamtocin. 1. Le Male 2 La Femelle

Imprimerie de ...

Cette espèce vit en petite troupe, composée du père, de la mère et de toute la nichée, forte de sept à huit petits. Il faut croire qu'elle niche de très-bonne heure, car à mon arrivée sur le Gamtoos, où j'ai séjourné très-longtems, tous les jeunes étoient éclos. Ceux-ci, soit mâles ou femelles, avoient le plumage des femelles adultes, avec cette seule différence que leurs couleurs étoient moins lustrées sur le dos, et plus foibles encore sous le corps que chez ces dernières. J'ignore si les mâles changent de livrée pendant la saison de l'hiver; mais comme nous avons vu que le sucrier cardinalin, dont la femelle est à-peu-près aussi brillante que le mâle, ne changeoit pas totalement sa livrée, et qu'il ne faisoit que prendre celle de sa femelle, il se peut, et il est même probable qu'il en est de même ici, c'est-à-dire, que pendant l'hiver le mâle perd son collier bleu, et qu'il a le devant du cou alors de même que le dessus du corps, et qu'il prend enfin la livrée de sa femelle. Cette analogie dans ces deux espèces, dont les femelles ont le plumage doré, à-peu-près semblable à celui de leur mâle, rend du moins ma conjecture vraisemblable: c'est ce que le tems découvrira peut-être par la suite, si quelque ornithologiste, en parcourant, dans la saison des pluies, le même canton, y retrouve l'espèce, ou la revoit même ailleurs : je ne l'ai trouvée du moins fort abondamment que dans tous les environs du Gamtoos.

LE SUCRIER A PLASTRON ROUGE.

N°. 300, fig. 1, le mâle; fig. 2, la femelle.

Quoique ce sucrier ait beaucoup de rapport avec le *soui-manga à collier*, de Buffon, lequel se trouve en abondance dans les environs de la ville du Cap, il n'en forme pas moins, je pense, une espèce distincte de celle de ce dernier, dont nous parlerons ci-après. Celui dont nous faisons le sujet de cet article, et que nous surnommons à Plastron rouge, ne s'approche pas de la pointe sud d'Afrique, au-delà de la partie où se terminent les grandes forêts de la côte de l'est, qui semblent, de ce côté, lui servir de barrière, et où il habite même toute l'année. Le mâle a, dans la saison des amours, la tête, tout le cou, le manteau, le dos et les couvertures du dessus des aîles d'un riche vert d'émeraude brillant d'or. Un collier bleu d'acier poli, large d'une ligne, contigu, par ses bords supérieurs, au vert doré du devant du cou, et par ses bords inférieurs, à un large plastron rouge qui descend jusqu'au milieu du sternum, lui ceint la poitrine. Le croupion, ainsi que les couvertures du dessus de la queue, sont d'un bleu pourpré des plus éclatans; et le dessous du corps, depuis le plastron rouge jusqu'au bas-ventre, est d'un gris olivacé, blanchissant un peu sur les couvertures du dessous de la queue. Cette dernière est d'un noir glacé de bleu. Les pennes des aîles, sur un fond noir-brun



Le Sucrier a Plastron Rouge. 1. Le Mâle. 2 La Femelle

de l'Imprimerie de Langlois.

brun, portent des bordures olivâtres, et les aisselles sont marquées d'une tache jaune de jonquille; enfin, le bec et les pieds sont noirs et les yeux bruns.

La femelle, qui est plus petite que le mâle, est, sur toutes les parties supérieures, d'un gris-brun cendré, plus foncé sur les aîles et la queue que partout ailleurs; d'un gris olivacé sur le sternum et les flancs, lequel gris blanchit un peu au bas-ventre et sous la queue. Le bec et les pieds sont brun-noirâtre, et les yeux brun clair.

Pendant la saison des pluies, le mâle prend absolument la livrée de la femelle, avec cette petite différence cependant qu'il a le ventre plus jaunâtre qu'elle, et qu'il conserve un peu de jaune sous les aisselles, ce que la femelle n'a jamais. Chez les deux sexes, dans le premier âge, tout le plumage, en général, est d'un gris-roussâtre sur les parties supérieures, d'un gris olivacé sous le corps, et blanchâtre sous la gorge et les couvertures du dessous de la queue.

Cette espèce qui, ainsi que je l'ai dit, ne s'approche de la pointe sud d'Afrique que là où s'arrêtent les grands bois, c'est-à-dire, vers les rivières Saumaches (*bracke riviers*), habite, depuis ces environs, toute la côte de l'est jusque dans la Caffrerie, ainsi que sur le *Gamtoos*, le *Swarte Kop*, et le *Sondag*. Elle fréquente les forêts, quoique cependant elle descende aussi dans les plaines fleuries de ce beau pays. Elle construit son nid dans un creux d'arbre. La ponte est de quatre ou cinq œufs piquetés de fauve sur un fond blanc bleuâtre.

L'espèce du sucrier à collier, dont parle Buffon sous le

nom de souï-manga à collier, tandis qu'il est figuré, n°. 246, fig. 3 de ses planches enluminées, sous celui de grimpereau du Cap, et que Brisson décrit enfin sous celui de grimpereau à collier, devroit, ce me semble, porter plutôt le nom de sucrier à double collier, pour le distinguer du moins des autres espèces qui ont, ainsi que lui, un collier bleu. Cette espèce à double collier, se trouve non-seulement en abondance dans les environs de la ville du Cap, où celle à plastron rouge ne se voit jamais, mais elle habite encore dans une grande partie de l'intérieur, et même partout où on rencontre cette dernière espèce, qu'on reconnoît d'abord à sa taille supérieure et à son large plastron, tandis que l'autre n'a qu'un collier rouge, du double seulement plus large que le bleu; du reste, tout est si semblable, à la vérité, dans ces deux oiseaux, que je ne doute nullement que les nomenclateurs qui ne cherchent qu'à reduire les espèces, ne manqueront pas de ne considérer l'un que comme une simple variété de l'autre. Voici, cependant, outre la différence de taille, et un collier au lieu d'un plastron, les petites différences que je trouve entre les deux espèces. Le dessous du corps est, chez le sucrier à double collier mâle, d'un gris plus blanc que l'autre, et sa femelle est aussi généralement d'une teinte moins foncée que ne l'est celle du sucrier à plastron. Quant à la nidification, dans les environs du Cap de Bonne-Espérance, où il y a peu de gros arbres, j'ai trouvé le nid du sucrier à double collier dans les grands buissons, et partout où il habite les pays boisés, dans un trou d'arbre.

Le souï-manga vert à gorge rouge dont Buffon fait une espèce, d'après une mauvaise description, dans laquelle Sonnerat indique la gorge au lieu de la poitrine, est encore

notre sucrier à double collier en mue, et qui n'avoit pas encore refait son collier bleu. D'ailleurs, je puis certifier qu'il n'y a pas au Cap, dans toute la partie où j'ai pénétré, un seul sucrier qui ait la gorge, proprement dite, rouge : ce qui est bien plus certain encore, c'est qu'ayant vu les individus-mêmes rapportés par Sonnerat, j'ai bien reconnu son souï-manga à gorge rouge pour n'être qu'un individu de l'espèce de mon sucrier à double collier. Si on veut, enfin, consulter encore la figure des exemplaires coloriés du Voyage de Sonnerat, ainsi que la description du *red breasted creeper* d'Edwards, à laquelle Buffon renvoie pour la synonimie de ce souï-manga à gorge rouge, ce seront autant de preuves de plus pour effacer des listes ornithologiques cette prétendue espèce de Sucrier à *gorge rouge*.

J'ai tué dans les environs de la ville du Cap de Bonne-Espérance une très-jolie variété du Sucrier à double collier : cette variété, au lieu d'un collier rouge, en portoit un d'un jaune de jonquille, et son collier blanc étoit en grande partie effacé et terni, offrant cependant encore dans plusieurs endroits de légères traces d'un bleu brillant. Toutes les plumes des parties supérieures, au lieu d'être, chez cette variété, d'un beau vert doré, étoient d'un vert-brun, montrant aussi par-ci par-là quelques restes de leurs teintes primitives.

Cet oiseau, ainsi varié, nous présente un individu vieilli, parvenu à un âge avancé, où ayant perdu la faculté de renouveler ses plumes par la mue (ce qui arrive à tous les animaux quelconques), les couleurs brillantes de son plumage se sont effacées, ternies, et en grande partie

Z 2

dénaturées. Nous avons été si souvent dans le cas d'offrir de ces exemples chez d'autres oiseaux parvenus à un âge très-avancé, que cela ne doit pas plus surprendre à l'égard de l'espèce du Sucrier à double collier que de toute autre, puisqu'il est constant, par les nombreuses observations que j'ai été à même de recueillir sur ce fait, tant en Europe qu'en Afrique, que c'est par une loi générale de la nature que les oiseaux perdent, à un certain âge, la faculté de muer; d'où résulte nécessairement la détérioration successive de leurs couleurs naturelles.

On trouve encore dans les forêts d'Auteniquoi un sucrier qui a beaucoup de rapport avec celui à plastron rouge et celui à double collier, et qui semble tenir le milieu entre ces deux espèces. Il est plus petit encore que ce dernier, et porte aussi un plastron rouge, quoique moins étendu cependant que celui du premier; mais ce qui le distingue particulièrement de l'un et de l'autre, c'est que toutes les plumes rouges de son plastron sont marquées transversalement de plusieurs lignes d'un riche vert doré, ce qui donne à cette partie un grand éclat.

La femelle de ce petit Sucrier à plastron rouge, tacheté de vert doré, est, sur toutes les parties supérieures, d'un gris cendré, et d'un gris-blanc en dessous.

Nous terminerons ici ce grand Ouvrage sur l'Histoire naturelle des Oiseaux d'Afrique. Ainsi, contraint, à regret, de suspendre mes travaux, je les reprendrai dans un instant plus propice, celui, non éloigné sans doute, où les lauriers de nos victoires, unis aux palmes de la bienfaisante paix, en r'ouvrant les communications sociales entre les nations diverses, trop longtems en discorde, donneront une impulsion salutaire à l'industrie nationale, et un nouvel essor aux sciences, aux arts et au commerce, sources de la prospérité des états et de la gloire des monarques.

Mais si le destin ne me réservoit pas le bonheur de jouir de ce tems d'allégresse publique, et de voir enfin terminer sous mes yeux la publication de mes observations, qu'il me soit permis d'annoncer ici au public, que tous les matériaux en étant achevés, il n'en seroit pas privé pour cela. Je léguerai à mes nombreux enfans ce complément de mes travaux; et l'un d'eux, mon aîné du second lit, dont les goûts prématurés pour l'étude de la nature m'ont forcé de le guider dans la carrière que j'ai suivie moi-même, sera probablement celui qui me suppléera : puisse-t-il, dans cette route épineuse que je lui ai tracée, et dont je lui ai montré les écueils sans l'effrayer, éprouver moins de dégoûts que ceux de toutes espèces dont j'ai été abreuvé.

Afin d'éviter toute suspicion sur le complément de mes ouvrages, dont la publication pourroit bien n'avoir lieu

qu'après moi, voici toute la partie qui, se trouvant achevée dans ce moment, doit le composer.

1°. La suite de l'Histoire naturelle des Oiseaux d'Afrique, qui contiendra l'histoire des martins-pêcheurs, celle des touracos ; tout l'ordre des passereaux, parmi lesquels je n'admets absolument que les granivores, tels que les moineaux, les gros-becs, les républicains (ces derniers que les méthodistes n'ont réunis aux gros-becs que parce qu'ils en ignoroient les mœurs particulières), les veuves, les bengalis, les ortolans; tout l'ordre des gallinacés, composé de l'histoire de l'autruche, des outardes, des pintades, des perdrix, des cailles et des gélinotes ; celui des échassiers, ou oiseaux riverains, et enfin celui des palmipèdes. Ce complément des oiseaux observés dans mes voyages en Afrique, formera encore quatre volumes de 50 à 60 planches chacun; ce qui, joint aux espèces africaines que j'ai placées dans les différentes monographies que j'ai publiées séparément, telles que celle des rolliers, des barbus, des promérops et des guêpiers, complettera absolument toutes les espèces des divers genres d'oiseaux qui se trouvent dans la partie d'Afrique que j'ai visitée.

2°. La suite de l'histoire des perroquets, dans laquelle on trouvera celle des cacatoès et des perriches, ainsi que beaucoup d'espèces nouvelles qui appartiennent aux différentes divisions que j'ai déja publiées, et que je ne connoissois pas alors. Cette suite est déja composée dans ce moment de soixante-dix-neuf espèces, qui formeront un volume.

3°. L'histoire naturelle d'une partie d'oiseaux des Indes et de l'Amérique. Cette histoire ne contiendra que des espèces

nouvelles de ces deux pays, dont aucun ornithologiste n'a parlé, et dont j'ai completté l'histoire. Cet ouvrage est, jusqu'à ce moment, composé de deux cent cinquante à trois cents planches, et formera quatre à cinq volumes.

4°. L'histoire naturelle des quadrupèdes de la pointe sud de l'Afrique. Cet ouvrage, qui ne contiendra que les animaux observés pendant le cours de mes voyages, sera d'autant plus intéressant pour les naturalistes, que je traiterai des mœurs de chaque espèce en particulier.

Enfin, le complément de mes travaux, formant encore dix à douze volumes à-peu-près, sera terminé par un essai sur une méthode nouvelle de classification ornithologique, basée sur les habitudes, sur les mœurs, enfin sur les fonctions des oiseaux et sur les caractères propres à ces mêmes fonctions.

Je travaille aussi en ce moment à un ouvrage utile aux naturalistes-pratiques, et qui contiendra des notions précises sur la chasse comme observateurs, et sur la manière de collecter, de préparer et de conserver les différens objets d'histoire naturelle du règne animal; les moyens, enfin, que j'ai moi-même mis si longtems en usage, et qui m'ont si parfaitement réussi dans les nombreuses collections que j'ai recueillies, que, jusqu'à ce moment, quoiqu'il y ait près de vingt-cinq ans que je sois de retour de mes voyages, tous les objets qui ont été le fruit de mes recherches sont encore dans le même état de pureté et de fraîcheur qu'à l'instant où je les ai préparés dans le sein des déserts.

D'après cette énumération de mes travaux, le public sera du moins certain, si, après moi, on lui présente quelques ouvrages sous mon nom, de ceux sur lesquels il peut compter. Car il n'arrive que trop souvent à des spéculateurs avides, de composer ou de faire composer des ouvrages posthumes d'auteurs morts depuis longtems, et auxquels ceux-ci n'ont jamais pensé peut-être : ainsi, ce n'est absolument que pour éviter cet inconvénient, que j'ai pris le parti d'annoncer ici moi-même les ouvrages que je laisserai certainement à imprimer, si je ne puis le faire faire sous mes yeux, puisqu'ils sont entièrement achevés pour les dessins, et que la partie descriptive en est presque terminée.

FIN DU TOME SIXIÈME ET DERNIER.

TABLE

DES OISEAUX CONTENUS DANS CE VOLUME.

DES PICS.

LES COLIOUS.

LES LORIOTS.

LES PIGEONS.

LES PIGEONS PROPREMENT DITS, OU LES COLOMBES, 1re. FAMILLE.

LES PETITES COLOMBES, OU LES TOURTERELLES.

LES COLOMBARS, 2e. FAMILLE.

LES COLOMBIGALLINES, 3e. FAMILLE.

ADDITION AUX CHOUETTES D'AFRIQUE.

ADDITION AUX PIE-GRIÈCHES D'AFRIQUE.

LES SUCRIERS.

LES SUCRIERS A QUEUE EN FLÈCHE.

Fin de la Table.





